

# LA REVUE DU CAIRE

ORGANE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES ECRIVAINS  
DE LANGUE FRANÇAISE  
(Section d'Egypte)

---

DIRECTEUR : MOHAMED ZULFICAR BEY

TAHA HUSSEIN . . . . .	L'Egypte et la guerre . . . . .	99
MICHEL DE BOUARD . . . . .	Aux sources des valeurs fran- çaises de civilisation . . . . .	102
AHMED FIKRI . . . . .	L'Espagne et l'Occident au Xe et au XIe siècle . . . . .	125
OUT EL KOULOUB . . . . .	Le Zar . . . . .	131
GASTON ZANANIRI . . . . .	Statues . . . . .	138
JOSEE SEKALY . . . . .	L'homme qui vient de loin . . . . .	142
GEORGES CATTAUI . . . . .	Le bonheur de Giraudoux . . . . .	174
TEWFIK EL HAKIM . . . . .	(II) La caverne des songes . . . . .	180

---

## LES EPHEMERIDES DE LA GUERRE

GUERRE DE SIEGE

---

EGYPTE : 5 PIASTRES

# LE PRIX LITTERAIRE

DE

## LA REVUE DU CAIRE

La section d'Egypte de l'Association Internationale des Ecrivains de langue française, a fondé un Prix Annuel dénommé « Prix de La Revue du Caire ».

Ce prix, de cinquante livres égyptiennes, sera décerné pour 1940 au meilleur manuscrit en prose (roman, contes, essais) ou volume paru en librairie entre le 1er Janvier 1939 et le 31 Décembre 1939.

Le prix sera décerné le 1er Mars 1940.

Le Jury est ainsi formé :

Président : S.E. Wacyf Ghali Pacha. — Membres : Madame Marie Cavadia ; M. Georges Dumani Bey ; M. Marcel Fort ; M. Guichard ; M. Armand Hoog ; M. Taha Hussein Bey ; Mme. Nelly Vaucher-Zananiri ; M. Gaston Wiet ; M. Mohamed Zulficar Bey.

---

L'abonnement à « La Revue du Caire » est de cinquante piastres égyptiennes pour l'Egypte et de soixante piastres pour l'étranger.

On est prié de s'adresser à M. Gaston Wiet, secrétaire de la Section d'Egypte de l'Association Internationale des Ecrivains de Langue Française, pour tout ce qui concerne la rédaction (5, Rue Abdel Abu Bakr — Zamalek — Le Caire), et à M. Georges Dumani bey, trésorier de l'Association, pour tout ce qui concerne l'administration (37, Rue Kasr el Nil — Le Caire).

# La Revue du Caire

---

---

## L'EGYPTE ET LA GUERRE

Du point de vue intellectuel auquel force m'est de me placer, ce fait est indéniable : le 3 Septembre 1939, la France et la Grande-Bretagne ont déclaré la guerre à l'Allemagne de Hitler, pour défendre contre l'envahissante barbarie, les droits sacrés de la civilisation. Or, de celle-ci, l'Egypte fut la première patrie ; personne ne met en doute que, née dans la vallée du Nil, la civilisation a pu y prendre forme, s'y développer harmonieusement, y acquérir la force et l'éclat des choses qui se transmettent.

Mon pays est donc *logiquement* intéressé dans le conflit qui divise l'Europe actuelle. Dans une certaine mesure — et je me rends compte qu'il y a peut-être un certain égoïsme à nous en flatter — les Alliés en combattant pour la sauvegarde de leurs précieuses libertés, se font du même coup les défenseurs du patrimoine égyptien.

Ce noble rôle de défenseur des civilisations, l'histoire nous rappelle que l'Egypte a eu le bonheur de le jouer au moins deux fois, au cours des siècles. Elle fut, d'abord, le **compréhensif** refuge de la culture hellénique. Et ce

fut elle qui, plus tard, préserva, avec quel amour, le génie musulman directement menacé par les hordes asiatiques.

Elle est donc à même, aujourd'hui, de comprendre pleinement la tâche assumée par les démocraties occidentales ; elle se doit de l'approuver ; elle se doit de leur apporter sa sympathie et sa collaboration spirituelle.

On peut dire que la guerre actuelle est essentiellement morale. Il fallait, en effet, s'opposer à l'effrayante immoralité qui menaçait de submerger le monde, qu'elle fût naziste ou bolchéviste ; et pour entreprendre cette rude tâche, il fallait revendiquer, avec une force et une fierté qu'on avait oubliées, l'existence d'un idéal. Les régimes démocratiques comprennent les idéaux humains et savent comment unir les esprits les plus divers et rassembler toutes leurs volontés ; sans doute, parce qu'ils satisfont également les aspirations de l'individu et celles de la collectivité.

Eh ! bien, l'Egypte reconnaît pour sien cet idéal ; cette liberté, son cœur lui en a toujours parlé. Et le combat que livre actuellement l'intelligence à l'obscur brutalité, maintes fois, elle le livra : elle est prête encore à le faire.

C'est en lui-même que, le plus souvent, l'Egyptien trouve un sentiment d'humanité qui lui est naturel. Mais à ce sentiment spontané, la religion musulmane apporte tout le poids de son autorité et de ses leçons : l'Islam a tenu à rendre à la personne humaine son entière dignité, la seule capable de s'accorder avec l'intérêt de l'Etat.

On l'a dit souvent : s'il est un régime auquel l'Islam répugne profondément, c'est bien celui qui est fondé sur l'oppression et qui refuse aux esprits la liberté de pensée. Le Prophète lui-même reçoit l'ordre divin : « Si tu es violent et cruel, ils se disperseront et ne te resteront plus fidèles. Sois-leur donc clément ; prie pour eux et consulte-les dans les choses importantes ».

Et l'organisateur de l'empire musulman, Omar, disait un jour du haut de la chaire du Prophète : « Si vous pensez que je m'égare, ramenez-moi dans le droit chemin ». Il lui fut fièrement répondu : « Il n'est pas nécessaire que tu nous en pries : nos épées sont là pour le faire ! »

Cependant, la moderne Egypte n'a pas fini de lutter. Depuis le grand Mohamed Aly, elle a lutté pour sa liberté, tant extérieure qu'intérieure. Elle s'efforce encore de l'af-

fermir. Ce combat, l'Egypte l'a engagé d'abord presque inconsciemment, mais, depuis la fin du siècle dernier, dans une grandissante clarté ; et cette clarté l'éloigne immensément des sombres idéologies nazistes et bolchévistes.

Tout cela, l'intellectuel égyptien le sait. Et lorsqu'il travaille avec ferveur au réveil de son pays, et dans le but de recouvrer totalement une dignité qui puisse affronter le passé, il est intimement convaincu que seule, la démocratie lui permettra de gagner cette victoire et de retrouver sa vérité.

Dès lors, comment la guerre que mènent la nation française et l'empire britannique ne serait-elle pas sa guerre à lui, également ?

Et puisqu'il faut toujours s'efforcer de discerner l'espoir d'un bien possible même dans les horreurs d'une catastrophe déchainée, qu'il nous soit permis de trouver un réconfort, sinon une consolation, dans cette solidarité nouvelle entre l'orient et l'occident ; sincère coopération qui prouve une fois encore que défendre les valeurs spirituelles, ce n'est pas être occidental ou oriental, mais simplement humain.

TAHA HUSSEIN

## AUX SOURCES DES VALEURS FRANÇAISES DE CIVILISATION

Bien des sociologues et des réformateurs ont fait le rêve de construire une société en partant de zéro. Or tel est à peu près le cas de notre civilisation.

On a longtemps assigné pour origine au moyen-âge la foi du IV<sup>e</sup> siècle : c'est l'époque où les peuples qu'on appelle barbares déferlent sur le sol de l'Europe occidentale.

Mais l'un des plus grands historiens de notre temps, le regretté Henri Pirenne, a fait observer, dans une remarquable étude parue voici quinze ans, que ces peuples barbares ont conservé le caractère le plus frappant et le plus essentiel de la civilisation antique, qui était son caractère méditerranéen. Cette civilisation reposait, en effet, essentiellement sur des échanges commerciaux et culturels entre les rives de la Méditerranée. Le symbole de cet équilibre, le sou d'or romain était la monnaie connue et acceptée dans tout le bassin de la Méditerranée. Or, les rois barbares ont conservé ce sou d'or.

L'entrée en scène de l'Islam, au VII<sup>e</sup> siècle, bouleverse cet état de choses. La Méditerranée était un lien ; elle devient une barrière. Ibn Khaldoun dira que « les chrétiens n'y pouvaient même plus faire flotter une planche ». L'Europe occidentale, isolée, commence à s'étioiler. Un symbole nouveau remplace l'ancien : le dinar arabe qui, frappé à Damas dès la fin du VII<sup>e</sup> siècle, supplante le sou romain, et, bientôt, le *nomisma* byzantin.

Peu après survient une des plus graves catastrophes qu'ait connues l'Europe occidentale : les invasions nor-

mandes. Des pirates scandinaves descendent jusqu'à l'Atlantique, pénètrent dans l'embouchure des fleuves, s'avancent jusqu'au cœur du Continent, brûlant et pillant tout sur leur passage. De tous les pays occidentaux, la France est le plus atteint.

Alors, le pouvoir royal est pratiquement aboli ; plus d'autorité, plus de justice, plus de culture. Une civilisation est morte. C'est le règne absolu de la force brutale ; le fort survit ; le faible disparaît ou vend sa liberté au fort. L'art du commerce, les différentes techniques sont abandonnées, parfois même oubliées. De la culture, certains éléments subsistent timidement, au fond de quelques monastères.

Mais l'Eglise elle-même, qui représentait l'élément modérateur et sauvegardait la justice, l'Eglise entre dans la décadence commune. Evêchés et monastères sont presque toujours aux mains d'aventuriers. Le spectacle de Rome même, à cette époque, est lamentable. La papauté est l'enjeu de la lutte que se livrent les partis politiques et quelques puissants personnages. Après la mort du pape Formose, la pègre s'empare du pouvoir ; on déterre le corps du pape enseveli depuis plusieurs mois, on le traîne par les rues au moyen d'une corde, on le dépouille enfin des ornements sacerdotaux et on l'abandonne dans un fossé. La papauté tombe alors aux mains des factions romaines qui profanent le trône de Saint Pierre en y plaçant des vauriens ; c'est la plus sombre période dans l'histoire de l'Eglise.

Il serait trop aisé de développer ce tableau de la décadence de l'Occident au Xe siècle ; il suffira d'ajouter que l'on en était alors communément arrivé, au dire des contemporains les plus dignes de foi, à des pratiques d'anthropophagie. A cette époque, on peut appliquer à bon droit la célèbre expression dont Renan désigna un jour tout le moyen-âge : une effroyable nuit.

Et c'est alors que paraît Cluny. « Cluny, a dit M. Emile Mâle, ce qu'il y a de plus grand au moyen-âge ».



Le 11 septembre 910, Guillaume le Pieux, duc d'Aquitaine et comte d'Auvergne, donnait à un moine nommé Bernon un terrain de chasse qu'il possédait près de

Mâcon, au lieu dit Cluny, pour y ériger une abbaye. Dans l'acte de donation, Guillaume stipulait que les moines du nouveau monastère devraient être indépendants de toute autorité laïque et obéir seulement à Rome. Il faisait ainsi preuve de prudence, car la décadence du clergé régulier provenait, pour une large part, de sa soumission à des chefs laïcs.

Bernon, le bénéficiaire de la donation, était abbé de deux couvents situés l'un près de Besançon, l'autre aux environs de Mâcon même. Il prit, dans ces deux maisons, un certain nombre de moines et les installa dans le nouveau monastère. Comme règle, il leur imposa celle de saint Benoît dans toute sa rigueur primitive : interdiction de posséder des biens, ordre dans les offres liturgiques et dans la prière au chœur, silence, pratique de l'humilité et de la continence.

En peu d'années, le monastère de Cluny acquit un rayonnement moral considérable. Des moines venaient, de couvents parfois lointains, pour faire un stage et étudier une discipline bien vieille sans doute, mais à ce point oubliée qu'elle faisait figure de nouveauté. Parfois aussi, on appelait l'abbé de Cluny dans de lointaines provinces pour y réformer des maisons livrées aux pires désordres. C'est ainsi que l'illustre abbaye de St. Benoît sur Loire, voisine d'Orléans, entra bientôt dans la famille clunisienne. Bien mieux, le successeur de Bernon, Eudes, fut appelé à Rome par le pape lui-même pour réformer la célèbre abbaye de St. Paul hors les Murs. Sous l'abbé Hugues, nommé Hugues le grand, un siècle après la fondation de Cluny, la congrégation comptait déjà dix mille moines, disséminés en France, en Italie et en Allemagne.

Mais l'action de Cluny ne se borne pas à la réforme de la vie monastique. Dès la fin du Xe siècle, elle pénètre profondément la société féodale naissante ; au sein de cet organisme grossier encore, presque informe, elle va infuser les principes de la civilisation ; et c'est sur le sol de France que, pour la première fois depuis la disparition du monde antique, ces principes verront le jour.

La tâche la plus urgente consiste à limiter le règne de la force brutale. A des chevaliers qui ne rêvent que de guerre, à des aventuriers qui ne vivent que de meurtre et de pillage, Cluny va présenter l'idéal de la bonté chrétienne, oublié depuis plus d'un siècle, mais qui vient de

renaitre, par une sorte de miracle, dans un coin de la campagne bourguignonne. On leur demande de modérer leur humeur batailleuse et de respecter du moins ceux qui sont sans défense : les femmes, les paysans, les moines, les marchands. Ainsi, devant la carence du pouvoir royal, l'Eglise de France s'efforce de rétablir l'ordre et la paix ; elle crée ce que l'on a appelé la *paix de Dieu*.

C'est en Bourgogne que l'on voit, pour la première fois, en 1016, une assemblée de seigneurs laïcs s'engager par serment solennel à s'abstenir de toute violence contre les prêtres, les femmes, les paysans et les marchands. L'influence de Cluny est alors à son apogée : nous avons peine à imaginer le prestige dont jouissait ce nom. Un historien du XI<sup>e</sup> siècle, Raoul Glaber, raconte que le mouvement clunisien fit naître, chez les chevaliers les plus endurcis, un désir ardent d'expiation, une aspiration vers un ordre nouveau et la volonté de réaliser sur la terre le règne de Dieu. Dans les assemblées, lorsqu'un évêque prêchait la doctrine de paix née à Cluny et invitait l'assistance à jurer d'observer la *paix de Dieu*, tout le monde tombait à genoux et, les bras en croix, répétait à haute voix la formule du serment. Celui qui se parjurait était aussitôt frappé d'excommunication. En peu de temps, les bienfaits de la *paix de Dieu* apparurent manifestement et les opprimés commencèrent à respirer.

Mais ce n'était qu'un point de départ. Après avoir obtenu des égards pour les faibles, il fallait amener les chevaliers à cesser ou à limiter leurs guerres privées, dont tout le monde souffrait. C'est ainsi qu'à la *paix de Dieu* on ajouta la *trêve de Dieu*, c'est-à-dire l'obligation de déposer les armes durant certains jours ; ce furent d'abord le jeudi, le vendredi, le samedi et le dimanche, considérés comme sanctifiés par la Passion et la Résurrection du Christ. Par la suite, la prohibition s'étendit à des plus longues périodes : l'Avent et l'Octave de Noël, le Carême et les jours compris entre l'Ascension et la Pentecôte. Quiconque commettait un meurtre durant les périodes de trêve devait quitter immédiatement le pays et entreprendre, en expiation, le pèlerinage de Jérusalem. Grâce à l'influence de Cluny, cette institution pénétra bientôt en Italie, en Allemagne, en Angleterre, en Espagne. Et son triomphe fut définitivement assuré lorsqu'en 1095, au Concile de Clermont, un pape français, Urbain II

proclama la *trêve de Dieu* comme une obligation pour toute la chrétienté.

Les faits, certes, ne répondirent pas entièrement à ces nobles aspirations et à ces grandes espérances. Les guerres et les querelles ne furent pas totalement abolies ; mais les résultats obtenus ne sont pas négligeables. Et en premier lieu, l'Eglise de France, et Cluny à sa tête, réussirent à donner à la chevalerie un caractère religieux, au chevalier une mission sociale et spirituelle, un sens de l'honneur tout à fait nouveau, qui est sans doute la plus belle valeur de civilisation produite par le moyen-âge.



Chacun connaît le symbolisme religieux qui entourait l'admission du jeune écuyer au rang de chevalier. On exigeait de lui une veillée de prières, et ses armes, avant de lui être remises, devaient être déposées sur l'autel, près des reliques. Par voie de conséquence, l'honneur chevaleresque fut revêtu d'un prestige particulier. Cet honneur prit un sens tout à fait nouveau non seulement par rapport au passé immédiat, mais par rapport même à l'antiquité. Chez les anciens, *honor* désignait les honneurs extérieurs, les marques de considération attachées à certaines situation. Au moyen-âge, au contraire, dans le milieu féodal où l'homme est appelé à donner toute sa mesure, l'honneur est avant tout un acte de foi dans la valeur de la personne. Dans le fief, le seigneur est comme un souverain ; s'il a, au-dessus de lui, un suzerain, les liens avec celui-ci sont, le plus souvent, très lâches sinon purement fictifs. Ainsi, ce chef pourrait être un tyran, un autocrate ; il pourrait fouler aux pieds la coutume qui est la loi d'alors. Mais son honneur lui fait une obligation de respecter cette loi, d'être *legalis* (d'où vient, en français, notre mot loyal) ; *legalis*, c'est-à-dire d'observer la loi non seulement à la lettre, mais dans son esprit ; non seulement dans les cas prévus, mais lors même qu'elle ne comporte pas de prescriptions explicites..

L'honneur féodal est le culte de la dignité humaine préférée à tout : intérêt, puissance et la vie même. Il n'a pas de bornes et s'étend aux rapports avec l'ennemi : le chevalier loyal doit déclarer ouvertement la guerre à son ennemi ; il ne doit pas tomber sur lui lorsqu'il est

sans défense, mais tenir, même envers lui, la parole donnée.

Le plus beau portrait de chevalier que nous possédions est sans doute celui de Roland. Non pas le Roland de l'histoire, comte de la marche de Bretagne, personnage sans importance, qui périt lamentablement, en 778, dans une embuscade dressée au col de Roncevaux par quelques pillards Pyrénéens. Il s'agit ici du Roland de la légende, splendide figure de chevalier qui se dessine peu à peu, au XI<sup>e</sup> siècle, dans l'esprit des pèlerins et des chevaliers qui, à l'appel de Cluny, se dirigent vers Compostelle. Ces hommes, sur la route de leur pèlerinage, à Bordeaux, à Blaye, à Toulouse ou à Roncevaux même, trouvent quelques reliques du vrai Roland — reliques authentiques ou fausses, peu importe — : son épée Durandal, son olifant, quelque inscription commémorative, peut-être. Sur ces pauvres éléments, les imaginations travaillent ; une épopée s'ébauche ; l'on y voit des personnages de l'époque carolingienne : le vieil empereur et ses douze pairs. Mais, en réalité, la chanson de Roland est l'épopée du XI<sup>e</sup> siècle, du siècle de Cluny et du renouveau de la civilisation en Occident.

Le sujet de la Chanson, c'est un cas de conscience posé devant l'honneur chevaleresque. Certes, Roland et ses compagnons éprouvent la joie sauvage du guerrier, joie de combattre et de frapper. Mais cette conception encore un peu fruste est tempérée par une idée généreuse : le sacrifice de la vie librement consenti ; le désintéressement à remplir fidèlement et sans réserve le devoir ; la volonté de pousser la hardiesse jusqu'à l'héroïsme, car toute grandeur est beauté. Si, en fin de compte, Roland est vaincu après un combat sans merci, il meurt sans haine, ayant pardonné à ses ennemis, et peut sans crainte tendre à Dieu son gant, de la main droite.

L'honneur chevaleresque n'a pas seulement engendré la mystique du dévouement. Allié à la mystique du droit qui, dès les origines fut très développée en France, il a donné naissance à une conception très sage de la liberté, qui me paraît encore l'une des contributions les plus précieuses fournies par la France à la civilisation.

La France féodale veut être un peuple libre ; il est remarquable que le même mot : franc, désigne à la fois le peuple et son caractère libre. Liberté naturelle, d'abord,

qui conçoit la servitude comme une corruption ; liberté politique aussi, qui marque ses limites à la souveraineté elle-même. Sans doute cette liberté n'est-elle pas encore, comme dans l'Etat moderne, le droit pour la Nation de se gouverner et d'élire ses chefs. Les hommes de ce temps ne discutent pas l'origine du pouvoir ; ils admettent la tradition religieuse qui le fait venir de Dieu et la tradition empirique qui le rattache à l'hérédité. Les seules libertés qu'ils veulent sont celles qui commencent à la limite de leurs droits et de leurs devoirs, qui protègent leur foyer, leur famille, leur activité contre les empiètements du pouvoir, qui leur garantissent une justice équitable et modèrent la fiscalité.

De plus, l'homme n'est pas seulement une unité, un spécimen d'humanité ; il est aussi une personne, c'est-à-dire, comme l'a définie Maritain, « un univers de nature spirituelle, doué de la liberté de choix et constituant un tout indépendant en face du monde ». Ni la nature, ni l'Etat ne peuvent mordre sur ce tout sans sa permission. Et la théologie, qui fut l'une des lois du moyen-âge, enseigne que Dieu même, qui vit et agit au dedans, y agit d'une façon particulière et avec une indicible délicatesse, puisqu'il respecte la liberté de la personne et que, s'il la sollicite parfois, il ne la force jamais.

Tel est l'idéal médiéval d'où sont sorties — on le verra, plus loin, en détail — les plus précieuses de ces libertés modernes qu'aujourd'hui nous défendons comme notre vie même, parce que, sans elles, il n'est pas de civilisation : l'homme, déchu de sa dignité de personne, retournant vite à la barbarie



Désir de paix, sauvegarde des faibles, sens profond de la liberté inspiré par la conception chrétienne du libre arbitre, tel est le climat créé par Cluny et dans lequel naît, à partir du XI<sup>e</sup> siècle, une force qui va créer la France en tant que nation — l'on sait que la France et l'Angleterre sont les deux premières nations nées en Europe, à peu près simultanément, — et faire rayonner, grâce à son prestige, les valeurs de civilisation dont elle s'est nourrie. Cette force est la dynastie capétienne.

Elle naît hier timidement, à la fin du Xe siècle, et

pendant plus de cent ans, ses progrès seront lents et obscurs. Mais à travers les pires difficultés et jusqu'à ce qu'elle atteigne la plénitude de sa force, s'affirme une conception très solide de la monarchie; conception à double face, d'ailleurs; l'une proprement ecclésiastique, l'autre populaire. L'Église, instruite de la tradition biblique, voit dans le roi l'élu de Dieu. Elle le consacre dans une cérémonie qui ressemble étrangement à l'ordination sacerdotale. Bien mieux, l'huile employée pour le sacre est celle qui, selon la croyance populaire, fut apportée à saint Rémi, pour le baptême de Clovis, par une colombe descendue du ciel. C'est pourquoi le roi a le pouvoir de faire des miracles. Le premier qui imposa les mains à des malades fut le second Capétien, Robert le Pieux; et la croyance se perpétua jusqu'à la fin de l'ancien régime puisque les derniers Bourbons eux-mêmes passèrent pour avoir le pouvoir de guérir les scrofuleux.

C'est que la conception ecclésiastique rejoint la conception populaire. Car le souvenir de Charlemagne n'est pas totalement effacé dans l'imagination du peuple; lorsqu'il va revivre dans la légende ce sera sous les traits d'une sorte de génie puissant et bienfaisant, qui défie la vieillesse et accomplit des miracles.

Ce mythe de la royauté, entretenu par les gens d'Église et les poètes, fut d'un précieux secours pour les Capétiens; mais en même temps, il leur créa des obligations, leur montrant l'idéal au-dessous duquel ils ne devaient pas déchoir. Or, le grand mérite, la gloire des Capétiens, c'est que, durant trois siècles, ils durent être digne de cet idéal monarchique qui soutenait la confiance du peuple.

Et d'abord, ils introduisirent dans l'exercice du pouvoir judiciaire un respect de la justice dont on n'avait peut-être jusqu'alors connu aucun exemple. Nous avons conservé la formule du serment que Philippe 1er, le quatrième Capétien, prononça en 1059, avant de recevoir le sacre des mains de l'archevêque de Reims.

« Moi, Philippe, devant, par la faveur de Dieu, être  
« bientôt roi de France, au jour de mon ordination je pro-  
« mets, devant Dieu et ses saints, que je conserverai à  
« chacun de vous et à chacune des églises qui vous sont  
« commises, son privilège canonique, la loi et la justice  
« dues... Je promets aussi au peuple qui m'est confié que

« j'assurerai par mon autorité l'application des lois qui  
« constitue son droit ».

Il y aurait beaucoup à dire sur cette formule : Philippe 1er s'engage à respecter la loi qui est le droit du peuple, c'est-à-dire la garantie de sa liberté. Mais les Capétiens firent davantage : ils perfectionnèrent sans cesse la loi elle-même dans le sens de la justice et de l'humanité.

La coutume du duel judiciaire était répandue dans toute l'Europe occidentale : il s'agissait, à la fois, d'un mode de preuve et d'une voie de recours. L'on pouvait provoquer un adversaire soupçonné de faux serment où un juge dont la sentence ne semblait pas équitable. En 1258, saint Louis, le premier dans toute l'Europe, abolit cette sauvage institution. Il déclare que la preuve doit être faite par témoin ou par charte ; s'il y a eu faux jugement, l'appel doit être interjeté au Parlement du Roi.

C'est aussi saint Louis qui abolit le droit de vengeance privée. Dans toute l'Europe occidentale, les invasions barbares avaient apporté la coutume germanique de la *faida*. Si un homme en offensait un autre, l'offensé pouvait se venger sur l'offenseur lui-même ou sur un membre de sa famille. Pour éliminer cette coutume, les Capétiens procédèrent prudemment.

Philippe Auguste institua d'abord ce qu'on appelle la *quarantaine le roi*. En cas d'offense, la vengeance était interdite avant un délai de 40 jours ; ce délai permettait d'abord à la victime de réfléchir ; et il donnait aux parents de l'offenseur le temps d'être informés du danger qu'ils couraient, et de se tenir sur leurs gardes.

Saint Louis alla plus loin ; il intervint fréquemment pour imposer la paix aux parties ; le plus souvent, l'offenseur était condamné à entreprendre un pèlerinage. Enfin, le même roi, au retour de sa croisade d'Égypte, en 1258, prit une mesure radicale : il interdit aussi bien la guerre privée entre seigneurs que la *faida* entre bourgeois ou paysans ; il prohiba le port d'armes ; et l'on vit les officiers royaux arrêter les écuyers qui circulaient en armes et « les paysans porteurs de couteaux pointus ». Et là encore, pour mettre en relief l'importance de cette mesure, il faudrait pouvoir montrer à quel point la *faida* était enracinée dans les mœurs.

Mais la réforme la plus typiquement capétienne fut l'institution des enquêteurs royaux. Même avec des lois

justes et humaines, la justice pouvait être mal rendue si les officiers royaux n'étaient pas honnêtes ; quant à l'appel au roi, qui pouvait suivre une injustice, les officiers étaient assez puissants pour l'intercepter ou pour intimider le plaignant, surtout s'il s'agissait d'un pauvre homme. A partir de 1247, saint Louis envoie chaque année, dans tout le pays, des enquêteurs chargés de « recevoir « par écrit et examiner les plaintes que l'on peut faire « valoir contre nous et nos ancêtres, ainsi que les dires « relatifs aux injustices et exactions dont nos ballis, pré-« vôts... et leur subordonnés se seraient rendus coupables ».

On chercherait en vain, dans toute l'Europe d'alors, un ensemble d'institution aussi humaines. Mais l'action des Capétiens ne s'arrête pas à la justice ; ils savent comprendre toutes les aspirations de leur temps et s'affirment, notamment, comme une grande puissance de progrès social.

Il ne faudrait pas juger l'œuvre sociale de la Monarchie française d'après celle des Bourbons — ces Bourbons devant qui se pâment d'admiration certains théoriciens actuels du pouvoir monarchique. Un très grand historien, tombé, jeune encore, durant la dernière guerre, Augustin Cochin, affirmait que les véritables ancêtres des hommes de 93, ce sont les courtisans du Grand Roi. — Quand on connaît l'histoire du moyen-âge, on peut affirmer que Philippe Auguste ou saint Louis auraient su préserver leur royaume de la catastrophe où le précipitèrent les derniers Bourbons.

Car les Capétiens eurent aussi à faire face à des troubles sociaux. Mais ils surent favoriser l'ascension des classes. S'ils n'ont pas créé le grand mouvement de liberté communale qui, au XII<sup>e</sup> siècle, entraîne la France entière, ils s'y sont associés et l'ont sagement tempéré. C'est au moment où le prestige de Cluny touche à son apogée, à la fin du XI<sup>e</sup> siècle, que se déclenche en France ce que l'on a appelé le mouvement communal — terme impropre, d'ailleurs, car ce phénomène dépasse largement les cadres de la vie urbaine et s'étend au pays entier, aux populations rurales comme aux autres.

L'éclosion des libertés populaires n'est pas l'œuvre d'une théorie abstraite qui prétend détruire et réédifier de fond en comble, au nom de certains postulats, Bour-

geois et paysans ne contestent pas la légitimité du pouvoir établi. Ils ne veulent pas abattre le système féodal, mais s'y introduire. Et pourtant, ce mouvement, né de principes plus modérés que ceux de 89, a, dès l'origine, un dynamisme plus puissant. Car si les promoteurs de la Constituante ne sont — Augustin Cochin l'a démontré — que des pantins dont quelques sociétés secrètes tirent les ficelles, le peuple qui, au XI<sup>e</sup> et au XII<sup>e</sup> siècles réclame des libertés, fonde ses revendications sur sa foi.

A la fin du XI<sup>e</sup>. siècle, la réforme de l'Eglise, inspirée par Cluny et réalisée par Grégoire VII, arrache aux seigneurs féodaux la possession des évêchés et des monastères qu'ils avaient usurpés ; elle soulève les masses contre cette usurpation. Et, combattant pour l'indépendance de l'Eglise, ces masses prennent le goût de leur propre liberté. D'ailleurs, théologiens et canonistes insistent sur l'égalité de nature de tous les hommes. « Devant Dieu, écrit Yves de Chartres, il n'y a ni serf ni homme libre : tous ceux qui participent aux mêmes sacrements sont égaux ». Si l'on suit cette idée, on n'aura point de peine à mesurer le chemin qu'elle parcourra dans les esprits. Bientôt les chartes de franchises, dont il sera parlé plus loin, la reprendront et, sous la plume du roi ou des seigneurs, l'on trouvera des phrases comme celle-ci : « La bonté de Dieu a voulu que tous les hommes, puisqu'ils ont même origine, soient doués d'une sorte de liberté de nature ».

Ainsi, dans ce grand effort de relèvement social, les classes populaires sont, au départ, appuyées par l'Eglise ; et comme elles luttent contre les excès de certains barons, elles vont recevoir l'aide du roi, arbitre et souverain justicier de la nation. Ce mouvement, nourri de pensée clunisienne, pourra donc se développer sans heurt grâce à la protection royale ; c'est-à-dire qu'il est animé par les deux plus grandes forces de civilisation que le moyen-âge ait connues. L'exemple est donc ici bien pertinent, et vaut qu'on s'y arrête un peu.



Certes, il y avait avant le XI<sup>e</sup> siècle, des agglomérations urbines en France ; et, même à la campagne, les

paysans étaient groupés en paroisses. Mais ces groupes n'avaient pas ce que nous appelons la personnalité civile. C'est précisément cela qu'ils vont demander, sous diverses formes.

La concession se fera par une charte qui crée un pacte entre le seigneur et ses sujets. Que sont les franchises ainsi conférées ? D'abord, des libertés civiles : liberté de la personne et des biens. Le servage, cette forme atténuée de l'esclavage, commence à disparaître. Serfs ou demi-serfs pourront librement aller et venir, disposer librement de leurs biens, soit par donation entre vifs, soit par testament. Garanties judiciaires, ensuite. Il serait aisé de démontrer que la plupart des réformes qui sont entrées dans le droit moderne : limitation de l'emprisonnement préventif et de la contrainte par corps, système de la caution, responsabilité du juge, ont leur origine dans les chartes de franchise obtenues par les communes médiévales. Ces chartes donnent encore au peuple des libertés économiques : la corvée est abolie dans nombre de régions, et remplacée par une redevance fixe. Les droits seigneuriaux même, réputés intangibles, sont battus en brèche, et le monopole vexatoire du moulin, du four et du pressoir disparaît peu à peu. Les droits de circulation sur les routes et les ponts, les taxes sur les foires et marchés ont le même sort. Grâce à cette libération, bien des villes naissent à une vie nouvelle d'activité commerciale et de prospérité. Enfin, les franchises sont aussi d'ordre politique : les obligations militaires, qui furent très lourdes au début de l'ère féodale, sont allégées. Pour chevaucher contre ses voisins, le seigneur ne pourra plus exiger l'aide de ses bourgeois et de ses vilains. Ceux-ci ne devront le service militaire que pour la défense du pays attaqué. Dans ce cas, d'ailleurs, ils s'en acquitteront avec une ardeur très sincère.

Ainsi, le peuple, à la fin du XI<sup>e</sup> siècle, aspire et parvient à une vie plus libre, moins onéreuse. Mais ce n'est pas tout. Non content de s'affranchir partiellement de la domination du seigneur, il va, dans de nombreux cas, devenir lui-même une sorte de seigneur collectif. La ville s'administrera par l'organe d'un corps municipal, pourvu de pouvoirs très étendus : elle rendra la justice, battra monnaie, possèdera un sceau, fera la guerre et la paix. Mieux encore, elle tiendra le rôle d'un véritable suzerain

collectif, aura des vassaux qui lui prêteront le serment d'hommage et de fidélité.

L'ampleur de cette émancipation démontre bien la profondeur et la force du mouvement communal. Ce qu'il aurait pu engendrer, en fait de désordres sanglants, s'il avait trouvé en face de lui une autre autorité que le roi Capétien — car, à l'époque, le roi est déjà le maître d'une large part du royaume, — nous pouvons l'imaginer à la lumière de quelques exemples. Dans certaines villes où le seigneur, au lieu de suivre la sage et ferme politique royale, tenta de s'opposer brutalement au mouvement, de graves troubles se produisirent. Tel est le cas, bien connu, de la commune de Laon : le seigneur — évêque de la ville — fut tué par la populace dans un tonneau où il s'était réfugié ; après quoi la ville fut mise à feu et à sang. A Amiens, à Sens, dans quelques autres villes, des émeutes analogues éclatèrent.

Il serait donc très inexact de considérer le mouvement communal comme un phénomène anodin. Il aurait pu dégénérer en catastrophe s'il n'avait été sagement contrôlé, canalisé. Son bilan est d'une importance capitale dans l'histoire de la civilisation. Car la portée de la victoire populaire ne se mesure pas seulement à ses conséquences immédiates. En ajustant, sans le détruire, le système féodal à de nouvelles nécessités, les communes ouvrirent la voie au progrès non seulement social, mais intellectuel. L'idée, si moderne, de l'égalité de nature de tous les hommes trouve là sinon sa première origine, du moins sa première application. L'évolution avait été, sans doute, préparée par l'enseignement de l'Eglise et par son exemple : ne choisit-elle pas ses ministres dans toutes les classes sociales ? Mais il fallut ce fait éclatant, presque incroyable : le serf devenu souverain et investi de droits seigneuriaux, pour que la doctrine de l'Eglise sur la liberté et l'égalité de nature de tous les hommes s'implantât et fit impression sur la foule.

Ainsi se termine par un compromis et dans la paix l'affranchissement qui avait, sur certains points, commencé dans le trouble et par l'émeute. Un équilibre s'établit bientôt entre des forces qui s'étaient heurtées et auraient pu se livrer une lutte à mort. Comme la féodalité nobiliaire, la féodalité bourgeoise rentre dans l'ordre ; elle se discipline. Loin de détruire l'Etat, elle s'y fait sa place ;

et c'est ici l'un des traits les plus caractéristiques des communes françaises. La France médiévale ne connut pas les grandes républiques urbaines que virent naître l'Allemagne et l'Italie. Mais ces républiques, Brême ou Hambourg, Gênes ou Florence, nées dans la guerre contre l'envahisseur étranger ou dans la décomposition de leur propre nation, devaient être le triomphe du particularisme et le plus grand obstacle à l'esprit national. Nos villes libres, au contraire, presque toutes grandies dans la paix et grâce à la paix, issues non de la lutte mais de la coopération des classes, devaient bientôt s'intégrer dans l'unité morale et politique de la nation.

Telle est l'origine de ce qu'il y a de plus sain dans notre démocratie et — l'on peut bien le dire — dans la civilisation moderne, car de récentes expériences ont démontré que là où ces principes sont abandonnés, les valeurs de civilisation les plus précieuses ne tardent pas à périr.

La monarchie capétienne fut donc une monarchie démocratique, populaire, c'est-à-dire qu'elle s'appuya sur les plus légitimes aspirations du peuple dont elle favorisa, dans sa sagesse éclairée, la réalisation. Il ne serait, pour s'en convaincre, que de voir les innombrables témoignages d'affection donnés par le peuple aux souverains. Lorsqu'en 1249, saint Louis fut fait prisonnier en Egypte et que les barons de France, las de ces inutiles croisades, ne firent aucun geste pour le secourir, on vit se lever spontanément toute une armée de pauvres gens, bergers ou paysans qui, sous la conduite d'un illuminé, se proposèrent d'aller délivrer le roi. Ce mouvement, appelé croisade des Pastoureaux, fut exploité à de mauvaises fins par un chef douteux, et finit mal ; mais il demeure un exemple touchant de l'attachement du peuple à la dynastie. De même lorsque mourut Blanche de Castille, la sage et courageuse reine qui gouverna le royaume de la mort de Louis VIII à la majorité de son fils aîné, le pays entier fut plongé dans l'affliction ; un chroniqueur du temps, interprète à coup sûr du sentiment unanime, la nomme « la sage, la vaillante, la bonne reine de France », et il ajoute que « de sa mort fut troublé le même peuple, car elle n'avait que « faire qu'il fût foulé des riches et elle gardait bien justice ». De même encore, à la mort de saint Louis, du nord au midi du royaume, trouvères et troubadours expri-

mèrent la douleur unanime. Voici comment s'exprime l'un d'eux :

*Le bon roy Loys, la terre avez tenue  
Au profit des barons et de la gent menue*

et désormais

*A qui se pourront donc les pauvres gens clamer  
Quand le bon roy est mort, qui tout les sut aimer*

Il ne faudrait pas voir là seulement l'expression d'un attachement personnel qui disparaît à la mort du roi. Cette douleur est si générale qu'elle peut être tenue pour une forme de sentiment national.



Que ce sentiment existe en France, dès le XII<sup>e</sup> siècle, on n'en saurait douter.

La nation est déjà unie autour du roi. L'unité ne repose ni sur des cadres uniformes, ni sur des lois communes, ni sur une administration centralisée. Elle est l'union au roi des volontés individuelles et des forces collectives. Il ne faudrait pas chercher à sa base une sorte de contrat écrit, une grande charte. Le pacte de la France médiévale est le total d'une foule d'accords particuliers et de garanties locales. En 1124, lorsque Henri V d'Allemagne envahit la France, ce sont les chevaliers et les hommes de pied de tout le royaume qui viennent se grouper autour du roi Louis VI pour repousser l'ennemi. Le même phénomène se reproduira un siècle plus tard, en 1214, à Bouvines, pour défendre le pays contre la même agression venue de l'Est.

D'ailleurs, ce sentiment national s'exprime, sous une forme émouvante et splendide dans la *Chanson de Roland*. Toute la *Chanson* est un hymne à la fidélité envers l'Empereur, qui se confond avec la fidélité envers la Patrie. Celle-ci est l'objet d'une vive tendresse ; c'est la belle, la douce France, ou la *terre majour*, c'est-à-dire la terre des aïeux : déjà l'amour du pays cherche ses racines dans l'attachement, si profond chez nous, au passé. Si Roland et ses compagnons se sacrifient, c'est pour ne pas laisser tomber dans la honte la douce France,

Nous ne pouvons pas revendiquer aujourd'hui pour nous Français, le monopole d'un tel patriotisme. Mais ce dont nous pouvons souvenir avec fierté, c'est qu'à une époque où, en Europe, les divers pays — l'Angleterre exceptée — n'étaient encore qu'un assemblage plus ou moins harmonieux d'intérêts divergents et de souverainetés rivales, la France a montré l'exemple de la cohésion nationale et de la communion dans le plus haut idéal.

Les Capétiens, maîtres d'une force aussi grande, auraient aisément pu défier tous adversaires ; ils auraient, par la guerre, pu agrandir leurs possessions et briguer la couronne impériale.

Ils ne firent la guerre que lorsqu'on les attaqua. Hors ce cas de légitime défense, ils désirèrent ardemment la paix. La plus belle preuve de ce désir de paix dans la justice, un exemple unique, peut-être, dans l'histoire, est le traité conclu en 1259 entre saint Louis et le roi d'Angleterre : épisode pacifique de la longue querelle de vassal à suzerain qui, pendant trois siècles, opposa la monarchie capétienne à celle des Plantagenêts. En 1240, Henri III d'Angleterre, vaincu à Taillebourg et à Saintes, quittait la Guyenne.

En 1259, saint Louis qui, à l'apogée de sa puissance, pouvait dicter la paix qu'il voulait, proposa à son adversaire des conditions très généreuses ; il lui rendait une partie des terres qu'il avait perdues dans la guerre, et notamment le beau duché de Guyenne.

Il se trouva des fanfarons pour reprocher à saint Louis cet acte de magnanimité. Mais le grand roi maintint envers et contre tous le principe de la paix par le droit. Dans les célèbres *Enseignements* qu'il écrivit de sa main pour son fils aîné, l'on peut lire :

« Je te recommande d'éviter, de tout ton pouvoir, de  
« faire la guerre à aucun chrétien. Si l'on te fait du tort,  
« essaie plusieurs voies pour savoir si tu pourras trouver  
« un moyen par quoi tu recouvres ton droit sans faire la  
« guerre... Et entoure-toi bien de conseils avant de faire  
« quelque guerre que ce soit, si tu es obligé de la faire,  
« que ce soit pour une cause très raisonnable, et après  
« avoir bien averti le malfaiteur et lui avoir laissé le  
« temps de la réflexion. »

Un rapprochement s'impose entre les conseils donnés par le grand roi et l'attitude de ferme sagesse tenue

par les deux plus vieilles patries de l'Europe qui, dans l'année critique qui s'achève, ont tout fait pour sauver la paix, qui, selon la parole de saint Louis, ont patiemment averti le malfaiteur et lui ont laissé le temps de la réflexion.

Mais il convient d'insister sur un autre point. Du temps de saint Louis (comme de nos jours), il s'est trouvé, je l'ai dit, des fanfarons pour qualifier de reculade et de faiblesse ce qui était la marque d'un souci de justice et de prudence. Les événements se sont chargés de juger ces gens. Car saint Louis, sans aucun calcul politique et en toute ingénuité de cœur, a donné à la monarchie capétienne une force et un prestige qu'elle n'avait jusque-là, jamais connus, et ne devait plus connaître dans la suite. Même en politique, la justice et la générosité ne sont pas, comme l'affirment certains doctrinaires de la violence, des marques de faiblesse. Dans l'âme des Capétiens, elles se sont alliées à la plus solide raison. De cette raison, les manifestations sont innombrables ; je n'en retiendrai qu'un symbole puissant entre tous. L'un des maîtres actuels de l'archéologie médiévale, M. H. Focillon, présentait récemment, en d'admirables pages, l'architecture gothique comme l'expression d'une pensée d'ordre et de clarté, et comme le triomphe du raisonnement expérimental. Ce n'est sans doute point par hasard que cette architecture est née presque simultanément au cœur de l'Angleterre et au cœur de la France, dans cette île de France, berceau de la dynastie capétienne, et qu'elle y a produit ses plus pures merveilles.

Il serait aisé de montrer, par une foule d'autres exemples, ce que fut le rayonnement de la France dans l'Europe, à l'époque où le chroniqueur anglais Matthieu Paris appelle le roi capétien « le souverain des souverains de la terre ». On recourt alors au monarque français comme au suprême justicier, à celui qui représente les plus hautes valeurs morales. Ces appels ne viennent pas seulement des grandes vassaux de la couronne, mais aussi de l'étranger ; du Saint Siège et de l'Empire germanique en lutte ; des vassaux d'Angleterre aux prises avec leur roi. Ainsi, après avoir lentement élaboré, pour une large part, les plus solides principes de la civilisation, la France médiévale est parvenue, grâce à la puissance de sa monarchie, à les faire rayonner sur l'Europe entière. « La

France du XIII<sup>e</sup> siècle, a écrit M. Emile Mâle, se peut comparer à l'Athènes de Périclès : elle a créé pour tous les peuples.



Dans cet examen de la contribution fournie par la France à la civilisation moderne naissante, je n'ai pas encore parlé du travail intellectuel.

C'est là, cependant, que l'on trouve, je pense, l'apport le plus typiquement français : il est fourni par l'Université. De cette Université, il ne peut être question d'étudier, par le détail, l'œuvre concrète. Je voudrais seulement insister sur un problème qui me paraît capital et dont la solution nous révèle, je crois, le secret même du génie français.

Au XIII<sup>e</sup> siècle, la France est, comme nous l'avons vu, déjà définie en tant que nation, et elle a conscience de son existence. Ainsi, Paris est bien en France : il est, même, déjà le cœur de la France. C'est donc en France qu'ont l'impression de venir les milliers d'étrangers qui affluent sur la Montagne Ste. Geneviève. D'ailleurs, dans l'organisme si particulier que fut l'Europe médiévale, l'Université fut toujours considérée comme l'apport proprement français, la contribution personnelle de la France à la vie commune de l'Europe, la fonction dans laquelle nul ne pouvait la suppléer. S'il existe, en Europe, d'autres Universités, celle-là est par excellence la Maison de l'esprit ; et l'on verra des maîtres étrangers déjà célèbres — un Albert de Cologne, par exemple — y venir prendre leurs grades, mêlés à la foule des écoliers.

Depuis qu'Abélard illustra les écoles de Paris, c'est là que tout le monde vient étudier la logique. Paris est aussi le centre où sont réunies, lues, discutées, les traductions d'ouvrages anciens, grecs, juifs ou arabes dont l'importance fut, au moyen âge comme au temps de la Renaissance, primordiale. A la Faculté des Arts, on peut entendre soutenir les opinions les plus hardies, les plus étranges ; on y rencontre ce qu'il y a de plus vivant, de plus intelligent en Europe ; et de cet afflux d'idées, d'intelligences, naît une atmosphère unique en son genre. Nous pouvons nous représenter ce qui se passait alors pour les sciences et la philosophie par ce qui se passe

aujourd'hui dans l'ordre de l'art. Quel peintre ou quel sculpteur, ou quel musicien n'a pas vécu à Paris, n'y a pas trouvé quelque chose de son talent ? Combien d'entre eux viennent s'y replonger, périodiquement, dans une atmosphère tonique ; combien même ne peuvent plus quitter ce lieu d'élection et y passent leur vie entière. Ils peuvent y voir, y lire y entendre toutes les œuvres qui les intéressent, s'y offrir aux mille influences diffuses dont se nourrissent les pensées fortes, s'y heurter même à des oppositions qui les révèlent à eux-mêmes et leur donnent conscience de leur mission propre. Paris était tout cela pour les philosophes et les savants du XIII<sup>e</sup> siècle. « Ils venaient à Paris — a dit un historien — parce qu'il les faisait ».

Mais si Paris les créait véritablement, eux aussi le créaient. Ici réside le mystère de l'Université de Paris au moyen-âge, qui est en quelque sorte comme je l'ai suggéré plus haut, le mystère même du génie français. Cette Université subsistait par un échange vivant d'influences, par une sorte de symbiose spirituelle, qu'il est plus facile, d'ailleurs, de constater que d'expliquer. Le mystère, c'est que, demeurant aux yeux de tous la valeur française par excellence, elle n'a jamais été si grande que lorsque pas un seul de ses maîtres les plus illustres n'était français.

Considérons, en effet, les trois noms qui firent tant pour sa gloire : Albert le Grand, c'est Albert de Cologne, un Rhénan ; Roger Bacon est Anglais ; quant à l'incomparable saint Thomas d'Aquin, il est Napolitain — je veux dire sujet du royaume de Naples. Et si nous continuons cette nomenclature, nous trouverons Alexandre de Hales et Guillaume d'Occam, qui sont Anglais, Duns Scot qui est Ecossais, Siger de Brabant dont le nom indique assez l'origine, et Giovanni da Fidanza, plus connu sous le nom de saint Bonaventure, qui est Toscan.

En face de ces noms illustres, on ne saurait citer un seul docteur français. L'on pourrait, certes, descendre d'un ou deux degrés et la France ferait alors figure honorable car l'on pourrait citer Guillaume d'Auvergne ou Durand de St. Pourçain, Seau de la Rochelle ou Gérard d'Abbeville, ou Pierre d'Auriole. Ces noms ne sont point à dédaigner ; mais tandis que chacun connaît les premiers, un homme cultivé peut, sans honte, avouer ne point connaître ceux-ci. D'ailleurs, ils sont eux-mêmes submergés

par une avalanche de noms étrangers : Guillaume de Moerbeke, Godefroy de Fontaines, Richard de Middleton, Adam de la Mare, Stephens Laugton, John Packham, Mattes d'Aquasparta, et bien d'autres.

N'est-il pas vrai qu'il y a là une sorte de mystère, où quant à moi, je le répète, je veux voir le secret du génie français. Quoi qu'il en soit, ce passé est lourd de leçons et nous tâcherons, plus loin, de les dégager, en manière de conclusion. Car s'il est indigne de l'historien de galvauder sa discipline en de douteuses polémiques, si l'argument historique est rarement pertinent parce que l'on en a trop abusé, il reste dans certains cas, les problèmes présents. Il n'y faut qu'une objectivité, une sincérité totales, et la conviction que, selon la célèbre formule, le présent est fils du passé. « Pour toute pensée occidentale, écrit M. Etienne Gherson, ignorer son moyen-âge, c'est s'ignorer elle-même ; car c'est peu de dire que le XIII<sup>e</sup> siècle est près de nous : il est en nous ; et nous ne nous débarrasserons pas plus de notre histoire en la reniant ou en l'ignorant, qu'un homme ne se détache de sa vie antérieure en oubliant son passé ».

Si donc l'examen attentif de l'histoire médiévale et des origines de notre civilisation peut guider nos pas vers la cité future, vers cette construction dont nous défendons aujourd'hui les matérieux essentiels, sous quels traits pouvons-nous voir cette cité, qui doit être conforme, à la fois, aux enseignements du passé et aux aspirations spontanées de la nature humaine ; qui doit être, selon l'heureuse définition donnée par Jacques Maritain, l'expression d'un « humanisme intégral » ?

Et d'abord, est-il possible de ressusciter l'unanimité de principe, sinon de fait, qui fut le caractère essentiel de la société chrétienne du moyen-âge ? L'on en peut douter : l'unité de foi et de religion ne seront, selon toutes vraisemblances, plus possibles dans l'avenir. Mais, depuis la dislocation de l'unité religieuse du moyen-âge, plusieurs tentatives ont été faites pour assigner à la philosophie la même fonction culturelle que la foi remplissait jadis. De Descartes à Comte, par Leibniz et Hegel, des penseurs ont demandé à la raison de fournir à la civilisation temporelle le principe d'unité supratemporelle qu'elle ne trouvait plus dans la foi. Aucune de ces tentatives n'a pleinement réussi ; mais leur échec ne condam-

ne pas nécessairement la pensée généreuse qui les a conçus. Et en tous cas, nous pouvons, pour l'avenir immédiat, chercher l'unité du corps social dans l'effort vers une œuvre pratique commune. Il ne pourra sans doute plus s'agir aujourd'hui d'une œuvre divine à réaliser sur terre par l'homme, œuvre du salut, mais plutôt d'une œuvre humaine à accomplir grâce à des moyens humains, mais vivifiée par quelque chose qui semble transcender l'individu et qui, pour cette raison, a parfois été divinisé. Ce ne sera pas le mythe de la Classe, ni celui de la Race, ni celui de l'Etat, ni même celui de la Nation ; ce sera l'idée de la dignité de la personne humaine, de sa vocation spirituelle et de l'amour fraternel qui lui est dû. Et cette notion existe, à l'état de substrat sans doute, mais singulièrement solide et vivante dans la civilisation chrétienne du moyen-âge.

Une telle conception serait utopique si l'amitié fraternelle était tenue pour seule base et seul lien de la communauté temporelle. Nous savons qu'il existe, dans la vie commune, une part indispensable, d'animalité sociale, sorte de complexe biologique d'intérêts et de passions (J. Maritain), dont on doit tenir le plus grand compte. Nous savons aussi que l'idéal d'amour fraternel serait la pire des illusions s'il n'était établi sur une conception pessimiste et exigeante de la nature humaine. Mais s'il est absurde d'espérer que la cité rendra tous les hommes individuellement bons et fraternels, on doit lui demander d'avoir elle-même une structure sociale et des lois bonnes et inspirées de cette fraternité, et d'accentuer d'autant plus ce caractère de sa législation, que l'abnégation fraternelle est plus rare parmi les hommes.

Si l'unité, à condition d'être fondée sur un principe légitime, est un élément de force pour une société — et l'histoire médiévale nous le prouve —, il ne faudrait pas en faire le but exclusif de tous les efforts. La société de demain devra, si elle veut être fidèle aux leçons du passé, admettre un certain pluralisme. Au moyen-âge, ce pluralisme se manifeste avant tout par la multiplicité des coutumes et des libertés locales. Demain, la même tendance devra se traduire d'une façon plus appropriée aux exigences de notre temps. C'est-à-dire qu'il ne faudra pas prévoir seulement la juste mesure d'autonomie administrative ou politique dont jouiront les unités régionales,

sans qu'y soit, toutefois sacrifié le lieu commun supérieur ; il faudra aussi que les problèmes concernant les différents groupes nationaux reçoivent une solution analogue. Par opposition à la conception totalitaire de l'Etat, il s'agit donc là de la conception d'une cité pluraliste qui assemble, dans son unité organique, une diversité de groupes sociaux incarnant des libertés positives : pluralisme politique et administratif. Mais aussi pluralisme économique respectant, par exemple, la distinction fondamentale entre le statut de l'économie industrielle et celui de l'économie agricole. Et encore pluralisme juridique, reconnaissant aux diverses familles spirituelles d'une même cité un statut juridique différent. Et ainsi de suite.

Enfin, l'expérience du passé ne servira pas seulement à élaborer la structure interne de la cité future ; elle nous montre aussi ce que devra être la vie culturelle de cette cité et son action dans le monde.

Il faut, ici, se souvenir de ce que j'ai nommé le mystère de l'Université de Paris au moyen-âge. L'action de cette Université préfigure, me semble-t-il, le rôle culturel de la cité future, rôle qui devra être conçu dans le sens de l'universalité. Il faudra, pour cela, se rappeler que la pensée n'a pas de patrie, mais qu'elle en est une ; et que rien ne peut empêcher ceux qui pensent de s'unir dans l'amour commun d'une même vérité et dans l'effort qui la crée. L'exemple de l'Université de Paris est sous nos yeux : tout à gagner et rien à perdre ; rien, et moins que tout ce que nous pouvons avoir de personnalité et d'originalité propre. Il est, certes, difficile de faire admettre cette évidence au moment où l'on ne parle que de repliement des nations sur elles-mêmes, à l'heure où le mot barbare d'*autarcie* connaît une triste vogue. Et pourtant, si l'expérience du XIII<sup>e</sup> siècle ne suffit pas, que l'on pense au XVIII<sup>e</sup>. Les deux siècles dont on a pu dire qu'il sont français par excellence sont ceux où la France s'est le plus largement offerte aux influences du dehors. Plus elle reçoit, plus elle donne. Ne pas oser s'offrir à cette fécondante épreuve, ce serait, pour un individu ou un peuple, reconnaître qu'il ne se sent plus la force d'exister.

Tel n'est pas le cas de la France. Elle sort du moyen âge façonnée à l'image et à la ressemblance d'une pensée dont elle a été la terre d'élection, et imprégnée pour toujours du rêve messianique d'une humanité organisée et

retenue par les liens intelligibles d'une même vérité. Au moyen-âge encore, elle a gardé la conviction que tout système social est fondé non sur la force mais sur un système d'idées, et que, de même que la doctrine d'un parti fait l'unité du parti, de même l'union de tous les hommes ne pourra se faire que par l'accord de tous les esprits. Le vieux rêve de l'Université de Paris, qui fut aussi le rêve de l'Eglise, hante encore chaque cerveau français : penser le vrai non pour la seule gloire de l'individu et l'exaltation du pays,, mais pour l'humanité entière qui dans l'acceptation même de cette vérité, se sentira constituée en tout que telle, et trouvera peut-être enfin la paix.

MICHEL DE BOUARD.

## L'ESPAGNE ET L'OCCIDENT AU X<sup>ème</sup> et XI<sup>ème</sup> SIECLE

C'est un des plus étonnants épisodes de l'histoire que la civilisation islamique occidentale. Elle suffirait, à elle seule, à démontrer combien est impropre le sens qu'on a si souvent donné dans le passé au terme du moyen-âge, en considérant cette époque comme une transition confuse entre l'Antiquité classique et la Renaissance. Longtemps l'Espagne islamique a joui d'un prestige légendaire. De nos jours, la critique historique n'a en rien diminué, bien au contraire, la grandeur et l'éclat de la culture andalouse. On a peine à se représenter cette succession continue, pendant plus de quatre siècles de savants, d'hommes d'Etat et d'artistes, l'abondance des élites dans tous les domaines de la vie politique, intellectuelle et sociale.

Cordoue fut le centre de cette civilisation (1) ; elle était non pas la rivale, mais l'égale de Bagdad. Elle

---

(1) Pour l'histoire de la civilisation andalouse la meilleure source est Makkari, « Annales sur l'histoire et la Littérature des Arabes d'Espagne London, 1840 ». Une bibliographie étendue du sujet se trouve à la fin d'articles divers de « l'Encyclopédie de l'Islam », notamment Art. Al-Andalus, t. I, P. 356-357, et Cordoba, ibid., P. 900. Voyez aussi : Terrasse Art Hispano-Mauresque, Paris, 1933. Art Hispano-Mauresque, p. 476 etss.

fut la résidence des Khalifes, le berceau des sommités de l'intelligence, le foyer des richesses artistiques. Pas un historien arabe qui n'ait vanté à juste titre sa culture, sa prospérité et, entre tous ses monuments, sa mosquée sans pareille parmi les mosquées de l'Islam. De toute parts on se dirigeait vers elle. Le voyageur y était attiré « par la lumière éclatante et rayonnante de sa culture, il était fier de contempler la cité riante aux traits nobles ». (2)

Les historiens arabes ont consacré de volumineux recueils à la nomenclature des savants cordouans, des théologiens, des logiciens, des médecins, des ingénieurs, des astronomes, des géomètres, des mathématiciens, des poètes, des littérateurs, des philologues, des géographes, des historiens, des musiciens, des compositeurs : l'énumération des titres d'un pareil répertoire, toute incomplète qu'elle soit, est déjà encyclopédique; elle embrasse en tous cas une perspective singulièrement étendue des connaissances humaines (3).

La ville regorgeait d'œuvres d'art. Les mosquées et les palais y étaient nombreux, le luxe y avait accumulé des trésors aujourd'hui dispersés dans les musées du monde, tissus, ivoires, orfèvreries, céramiques, bronzes, objets de bois et de pierre ouvragés. Chacun d'eux porte jusqu'à nous le relief d'un lumineux passé, mais seule leur réunion pourrait nous rendre quelque chose de la vivante Cordoue d'autrefois.

Ce qui nous est parvenu de sa mosquée et de Madinat-Az-Zahra suffit peut-être à nous en suggérer une vive image. « L'impression de somptuosité de la mosquée est impossible à rendre (4). En se promenant dans les ruines de Madinat-Az-Zahra, on revit le conte féérique que les historiens arabes avaient écrit; et à mesure que les fouilles « nous rendent peu à peu la cité des Califes, nous constatons un peu mieux chaque année que les historiens n'ont pas menti » (5).

(2) Makkari, texte arabe, p. 2.

(3) Voyez par exemple, Ibn Al Faradi, « Historia Virorum Doctorum Andalusia, Madrid, 1891.

(4) Puij Cadafatch, « Premier Art Roman », p. 25. Paris, 1928.

(5) Terrasse, « Art Hispano-Mauresque », p. 85.

Le trait le plus remarquable de la grandeur de Cordoue, ce n'est pas seulement que cette ville est le centre politique et spirituel d'une civilisation et la capitale d'un empire : elle participe à toute la vie de l'Occident, et l'on peut dire que, dans une large mesure, elle lui fait une place, elle l'accueille dans ses murs. Les musulmans ne sont pas seuls à résider parmi ces merveilles. Des chrétiens vivaient en paix à Cordoue. Ils possédaient dans la ville et au dehors plusieurs églises et plusieurs monastères. Makkari, qui écrit, il est vrai, au XIV<sup>e</sup> siècle, s'appuie à cet égard sur Ibn Hayyan, la grande autorité musulmane du Xe (6), et les faits sont, d'autre part, confirmés par la meilleure source historique de l'Espagne chrétienne (7). Bien plus, il y avait à Cordoue une église très vénérée, celle de Sainte-Marie, qui recevait des pèlerins de toutes parts et même de très loin (8). « Les Arabes étaient fort tolérants... en matière de religion, ils ne violentaient personne » (9). On a même lieu de croire d'après certains historiens, que, pour les chrétiens d'Espagne, la conquête et la domination islamiques, loin d'avoir été une calamité, fut une occasion d'obtenir un statut libéral. « Les conquérants laissèrent aux vaincus leurs lois et leurs juges; ils leurs donnèrent des comtes ou gouverneurs de leur nation », et leur laissèrent toute liberté de pensée et de pratique religieuse (10).

Certes, il n'y avait pas fusion complète entre les éléments chrétiens et les éléments islamiques, mais il n'y avait pas non plus simple juxtaposition. La cour d'Abd-er-Rahman III est peuplée de slaves (11). Des chrétiens et des juifs peuvent devenir *Katibs*, c'est-à-dire chanceliers, et s'élever, s'il font preuve de mérite, à des positions importantes. Un chrétien, Hyacinthe, était le page favori,

---

(6) Makkari, I, P. 246 et ss.

(7) Florez, dans *España Sagrada*, vol. III p. 121 Madrid, 1749-1879.

(8) Makkari et *España Sagrada*, loc. cit.

(9) Dozy, *Histoire*, II P. 41, Leyde, 1861.

(10) Dozy, *Histoire*, II, P. 38-39.

(11) On donnait le nom de slaves à tous les étrangers, Français, Allemands ou Lombards qui servaient à la cour du Khalife de Cordoue ou dans son armée. Cf. Dozy, *ibid.*, III, P. 60-61.

l'homme de confiance d'Al-Hakam (12). Sous Abdel-El-Rahman II, on voit le chrétien Gomez chargé de missions délicates, puis ministre puissant. Sous Abd-El-Rahman III, c'est un juif, Hasdai-ibn-Chabroul, qui est directeur des douanes. C'est lui que le Khalife envoie en ambassade aux rois de Navarre et de Léon. Dans une autre ambassade à l'empereur Otton le Grand, figure un évêque chrétien.

C'était aux Francs, surtout, qu'allait la sympathie des Andalous. Parmi les infidèles qui se rendaient en Andalousie, ils étaient les plus nombreux (13). Ils avaient « beaucoup de qualités » et les Musulmans les préféraient aux Caliciens et aux Castellans (14). Deux moines français firent le voyage de Cordoue en 855, pour y chercher des reliques et les rapporter dans leur pays : ils profitèrent d'une expédition que le Khalife de Cordoue menait contre Tolède, afin de faire le voyage sous la protection de l'armée de l'émir. Nous voyons d'autre part qu'un ermite français alla voir Mostain-ibn-Hond (1039-1046) « qui le traita avec beaucoup d'égards » (15).

Al-Makkari raconte d'après Ibn Hayyan et Ibn Khaldoun la réception de l'ambassade de l'empereur Otton le Grand à Abd-El-Rahman El Nasser en 338/950. Le jour de l'arrivée des envoyés fut un jour de fête. La manière dont ils furent traités ne pouvait être plus majestueuse, ni l'accueil qu'ils reçurent plus digne d'un grand prince. Ce n'était ni la première ni la seule ambassade que recevait le Khalife. Si nous en croyons les historiens arabes, la plupart des rois chrétiens demandaient son amitié, notamment le roi de Germanie et le roi de Francs (16). Par ordre du Khalife, un évêque du nom de Rabi'a accompagna les ambassadeurs francs à leur retour. Nous avons déjà fait mention de cet envoyé extraordinaire; c'est lui qui rapporta de Constantinople à El-Nasser, avec un Grec, une merveilleuse fontaine, éblouissante d'in crustations et de dorures (17).

(12) Dozy, Histoire II P. 71.

(13) Ibn Hawkal, Viae et Regna, p. 76. Leyde, 1873.

(14) Ibid.

(15) Dozy, op. cit., II, 166 ss. et 261.

(16) Al Makkari, II, p. 137, ss.

(17) Al Makkari, I, p. 236, 502.

Le roi de Galice, Ordonno IV, rendit visite à Al Hakam II dans la capitale andalouse (351/962). Le jour de la réception, le Khalife offrit à son hôte « une tunique, une robe en soie dorée et une ceinture en or pur ornée de perles et de rubis » (18). La comtesse de Castille, mère de Rodrigo Velasquez, visita à son tour la ville féérique, et sa réception fut entourée d'une pompe imposante (19).

Plus que ces rapports politiques et sociaux qui liaient amicalement chrétiens et musulmans et qui tendaient à assurer une longue période de paix entre eux, d'autres rapports plus durables, peut-être aussi plus profonds, les unissaient les uns aux autres. La civilisation islamique florissante rayonnait au loin sur tous les centres intellectuels de l'Europe. Un important travail, œuvre de plusieurs savants spécialistes, nous donne l'inventaire de l'héritage intellectuel qu'a recueilli de l'Islam le monde européen (20). L'orientaliste espagnol Angel Gonzalez Palencia en résume les traits principaux dans une sorte de tableau d'ensemble, qui a le mérite de nous montrer l'ampleur de la perspective historique ouverte à ces recherches (21).

Dans tous les domaines de l'activité intellectuelle, sciences, lettres et arts, ces deux ouvrages mettent en évidence les rapports qui reliaient étroitement la civilisation occidentale à celle de l'Andalousie. L'école de Tolède recevait de toutes parts des étudiants et des savants, même de l'Angleterre et de l'Ecosse (22). Bien avant Tolède, Cordoue, dès le VIII<sup>e</sup> et le IX<sup>e</sup> siècles, était accueillante aux sciences, aux études et aux religions. Le roi des Asturies, Alonzo, mort en 910, confiait à des musulmans l'éducation de son fils Ordonno (23). Jamais Cordoue ne manqua de savants illustres.

Dès le Xe siècle, en Catalogne on traduisait leurs ouvrages (24). Directement ou indirectement, les chrétiens

---

(18) Ibid, II, p. 159-165.

(19) Ibid., II, 166.

(20) Arnold, *The Legacy of Islam*.

(21) *El Islam y Occidente*, Madrid 1931. C'est une sorte d'introduction à un grand ouvrage que préparait M.A.G. Palencia et qui vient probablement de paraître à Madrid.

(22) *The Legacy of Islam* P. 28.

(23) Picavet, Gerbert P. 37, Paris, 1897.

(24) Idrisi p. 208-214 et 256-262, Leyde, 1866,

avides de savoir mettaient ces travaux à profit. Le moine français Gerbert, le futur pape Sylvestre II, est la figure la plus représentative à cet égard.

Il fit dans sa jeunesse le voyage d'Espagne; il passa plus de trois ans dans la péninsule; de Vich, il se rendit peut-être à Cordoue. La légende sur laquelle s'appuie cette hypothèse n'est pas invraisemblable. S'il n'y a rien qui puisse la confirmer, il n'y a non plus aucune raison de la rejeter (25). De toute façon, le séjour que fit en Espagne le jeune Gerbert fut décisif pour sa formation de philosophe, d'artiste et de savant, car il s'occupait à la fois, peut-être à l'exemple des savants arabes de théologies, de logique, d'arithmétique, de musique, d'astronomie, de géométrie, de physique et de médecine, — toutes sciences qui florissaient alors depuis deux siècles dans les pays de l'Islam. Devenu pape, Gerbert ne devait rien négliger pour enrichir la culture européenne des travaux des savants arabes et pour se procurer des traductions de leurs ouvrages.

C'est l'Espagne chrétienne qui profita le plus de la culture islamique et qui se mit de bonne heure à en recueillir les fruits(26). C'est à l'Espagne que revient l'honneur de l'avoir propagée en Europe et d'avoir ainsi contribué, pour une grande part, à la renaissance des humanités et aux progrès des sciences.

AHMED FIKRY

---

(25) Puig I Cadafalch, Premier Art Roman p. 29, et Picavet, op. cit., P. 38.

(26) Angel Conzalez, El Islam y Occidente p. 67.

## LE ZAR

*(Choses vues)*

La maison d'Abd el Latif était, d'ordinaire, ensevelie dans le silence et l'obscurité, dès que disparaissait le dernier rayon de soleil dans la paisible ruelle. Mais ce soir, elle est illuminée par cent lampes de couleur, pavoisée de banderoles, comme pour un retour de pèlerinage. On va célébrer le Zar qui doit guérir la jeune Nazira.

Dès la tombée de la nuit, une à une, des femmes arrivent, un paquet d'étoffes roulées sous le bras. Quelques-unes tiennent à la main un tambourin.

Debout devant la porte du salon, la Codia, secouant d'un geste large un encensoir, accueille les visiteuses et récite les formules qui doivent appeler les esprits. Les nouvelles arrivées exposent tour à tour la paume de leurs mains, puis la plante de leurs pieds à la fumée des aromates. Elles déposent ensuite une pièce de monnaie dans une cassette en bois noir, placée auprès de la vieille femme.

La Codia a revêtu, pour la cérémonie, une robe d'un blanc immaculé. Les invitées enlèvent à l'entrée le voile noir qui recouvrait leur tête et paraissent aussi en robe blanche. Elle s'avancent jusqu'au fond du salon.

Là, sur un escabeau, un grand plateau d'émail porte des assiettes chargées de bonbons, de noisettes, d'amandes, de fruits et de concombres. Sur une large coupe de cristal, on a disposé les graines de sept plantes différentes ; sur une autre, un peu de farine. Autour du plateau brûlent les bougies de cire colorée, dressées sur de lourds candélabres en cuivre étamé.

Quand toutes les assistantes ont humé les aromes qu'exhale l'encensoir, six musiciennes munies de tambourins font leur entrée. Elles gagnent gravement leur place, cependant que les invitées s'asseyent, le long des murs, sur les canapés, ou s'accroupissent sur les coussins. On attend, et les conversations s'engagent. Potins de famille, querelles de quartier s'entre-croisent dans un bavardage général. Dans ce brouhaha, sans se laisser troubler un moment, quelques femmes, habituées à abriter en leur chair des esprits, défilent silencieuses autour du plateau.

Brusquement, le grondement sonore des tambourins vient couvrir toutes les voix. Les chanteuses, d'une voix chevrotante, entonnent une étrange mélopée. « Nous célébrons une fête pour nos seigneurs les esprits... ». Inlassablement, elles répètent cette même phrase rituelle. Bientôt, toutes les conversations se sont interrompues. Les yeux mi-clos, vaguement assoupis, suivent la fumée légère qui monte de la cassolette.

Le chant plaintif s'arrête. La Codia lance à « Mamma, prince des esprits » une invocation que les chanteuses reprennent en chœur. La ritournelle devient obsédante.

Soudain, une amle d'enfance de Zanouba enlève ses souliers et s'avance près du plateau avec des gestes d'automate. Elle reste immobile quelques secondes, toute droite, la tête en arrière ; puis, lentement, elle balance le buste de droite à gauche, d'avant en arrière, en scandant ces gestes de mouvements de bras et de coups de talon sur le sol.

La cadence bientôt s'accélère. Le balancement devient un déhanchement saccadé qu'accompagnent de violents coups de reins. Le visage de la danseuse se contracte. Le chœur se tait enfin, et la femme, haletante, reste agitée d'un tremblement convulsif. La Codia s'avance, et, pendant qu'une voisine jette des pincées de sel sur la tête de la possédée, elle la reconforte par de violentes tapes sur les épaules, la pousse doucement vers un fauteuil, la fait asseoir et lui baigne les pieds d'encens.

La parade des esprits se poursuit. Au Vizir de Mamma, dans une ronde endiablée, se soumettent une des servantes de la maison et deux invitées.

Ramanagdi, secrétaire de Mamma, s'empare en es-

prit d'une jeune femme fluette et la force à se donner en spectacle. Puis Abou-Danfa, Djinn de la Haute-Egypte, le robuste amoureux de la bédouine Leila, vient agiter le corps charmant d'Alyia, femme d'une riche drapier. Alyia est connue pour rechercher avidement les invitations à tous les Zars. Elle aime à revêtir une robe brune, à se coiffer d'une calotte marron, à se livrer avec furie à l'esprit qui l'obsède.

Le Roi des Djinns, habite le corps de deux femmes drapées dans des burnous écarlates. Elles accourent dans le déchainement des tambourins, et leurs gestes désordonnés, que scande cette musique irritante, donnent le vertige à toutes les assistantes.

La Reine des Djinns, drapée de rouge et or, martèle le sol de ses pieds nus. La femme, qui croit incarner cet esprit, est une lourde matrone, à la croupe épaisse, à la poitrine alourdie, et le Djinn qui l'habite n'a point accru la séduction de ses charmes.

Voici maintenant Derbo, le grand ministre de Mamma. Celui-là fait quelques difficultés pour accepter son incarnation. C'est en vain que le chœur profère son pressant appel, en vain que les mains agitent les tambourins. La Codia scrute les visages, espère les signes avant-coureurs de la transe magique. Soudain, elle bondit vers Rokeya, cette jeune femme à l'élégance discrète qui a, jusqu'ici, suivi la scène avec un sourire au bout des lèvres et dont soudain les yeux se creusent, les traits se tirent. La Codia ne s'est pas trompée ; elle frappe à coups redoublés son tambourin au-dessus de la jeune assistante.

Celle-ci s'affale sur un fauteuil, ses doigts se crispent ; elle tourne la tête à droite, à gauche, par saccodes. D'un geste brusque, elle se débarasse soudain de ses chaussures, et ses pieds nus se mettent à battre le sol. Toutes ses amies trépignent de joie ; elles frappent des mains en cadence. Rokeya se lève, étend les bras, et, avec une gravité religieuse, littéralement possédée, elle chante. Les mouvements rythmés de son corps, d'abord langoureux et lents, se poursuivent vite avec une fougue impétueuse. Enfin la jeune femme s'abat de tout son long. La Codia saisit alors une bouteille d'eau de fleurs d'oranger ; elle porte le goulot à ses lèvres, gonfle sa bouche de liquide, et le crache à la façon des repasseurs aspergeant leur linge. Sous ce jet d'eau parfumé et ré-

chauffé de salive, Rokeya s'ébroue ; elle a repris ses sens, et va tomber dans un fauteuil.

C'est ensuite le tour d'Abdel Kader au turban vert : de Zeir, roi des bédouins ; d'un prêtre copte chargé de croix, non aux mains seulement, mais aux oreilles et à la poitrine. Puis on appelle le Sultan Rifaï, qu'enveloppe un immense burnous rouge, surmonté d'un capuchon à gros glands. La femme que cet esprit est venu habiter ponctue son balancement du nom d'Allah qu'elle répète convulsivement ; elle agite en cadence une tige d'argent garnie de chaînettes et de minuscules grelots.

Et c'est maintenant le général Ya Orabé. Une plantureuse matrone se coiffe avec majesté d'un tarbouche à glands d'or, orné sur le devant d'un croissant en cuivre. Elle est drapée d'une écharpe en soie écarlate galonnée d'or. Elle vient se dandiner solennement autour du plateau. Le général dont elle abrite l'esprit est un vieux beau, qui se pavane volontiers en quête de bonne fortune. Rokeya qui a repris son souffle vient se placer devant la danseuse. Elle l'enlace, appuie sa tête sur la poitrine et le ventre du soi-disant général, et lui caresse fébrilement les jambes.

La sœur du général, une toute jeune femme, court en tous sens, lance de toutes part des regards de défi. Elle avance ses mains sur le plateau, saisit des poignées de dragées, les offre autour d'elle, et, à son tour, elle entre en transe. Elle balance le torse en cadence, les bras allongés, les jambes écartées.

L'esprit du Roi soudanais s'incarne ensuite dans une jolie fille que l'on affuble d'une large ceinture de bracelets, de colliers et d'anneaux pour les chevilles, en perles multicolores et en coquillages. Elle bondit ainsi accourcée, brandissant un poignard à lame courte ; elle agite ses épaules de saccades fébriles, qui font tressauter ses seins.

Les voix se font maintenant plus gutturales et plus rauques. Le tamtam emplit la pièce d'un tumulte assourdissant. Ihsan, la meilleure amie de la famille, bondit tout d'un cou, et, comme folle, le buste penché en avant, les yeux hagards, échevelée, elle piétine sauvagement le tapis. Les vapeurs de résine et de santal alourdissent l'atmosphère. La flamme des cierges vacille. Toute la maison est secouée par l'orchestre en délire. Ihsan tré-

pigne, telle une sorcière de sabbat. L'assistance entière vibre d'angoisse et d'émerveillement. Chacun pousse un long soupir de soulagement quand Ihsan sécroule enfin sur le tapis, le souffle haletant, agitée encore de brusques convulsions. On s'affaire autour d'elle, et, à mi-voix, la Codia lui promet pour le lendemain un zar à elle aussi, Allah le permet.

Les serviteurs viennent d'apporter un énorme bocal de gros poissons. Les gongs reprennent leur vacarme. On invoque Safina, déesse des mers. Ihsan se redresse à demi et, les yeux révulsés, les mains à terre, elle danse sur le genoux. On l'aide à se relever, et elle se précipite aussitôt vers les poissons, en même temps qu'une des musicannes, grisée par sa propre musique. Les deux femmes frappent du pied autour du plateau, en imitant les mouvements des nageuses. On leur passe au cou un collier orné d'une sirène de métal. Brusquement, elles s'affaissent à quatre pattes, les mains dans l'eau.

Elles continuent la danse, martelant le tapis de leurs genoux. Quatre femmes étendent au-dessus d'elles un large carré de toile blanche qui ondule comme les vagues de la mer. Alors les deux femmes plongent la tête dans l'eau, y dénouent leurs cheveux en désordre. Et là, dans une extase effrayante, elles s'emparent d'un poisson, le serrent sur leur cœur et repartent ainsi dans une danse effrénée. Ihsan, enfin, va s'affaler dans un coin, repliée sur elle-même, secouée de spasmes et prise d'une quinte de toux convulsive.



Tard dans la nuit, les invocations prirent fin. Alors seulement deux ou trois femmes se glissèrent hors de la maison et disparurent dans l'obscurité des ruelles avoisinantes. Les autres, brisées de fatigue, s'étaient étendues dans le salon, sur les coussins, où elles n'avaient pas tardé à s'endormir d'un sommeil si lourd que les rumeurs de l'aube ne le troublèrent point. Il était grand jour lorsque, s'étirant, se frottant les yeux, elles s'éveillèrent, les reins encore endoloris.

Zanouba, dans un coin, interpellait sa fille :

« Pourquoi donc, ma fille, n'as-tu point pris part au zar ? Comment veux-tu guérir si toi, la première, tu restes aussi indifférente ?

— Je n'ai pu faire autrement, ma mère. Nul esprit n'est venu s'emparer de moi. »

Peu d'instants après, le mari, impatient et inquiet, survenait lui-même.

— Eh bien, lumière de mes yeux, le Zar t'a-t-il favorisée ? Te sens-tu délivrée et guérie désormais ?

Nazira ne put répondre que par un sourire alangui. Elle prit, aux côtés de son mari, une tasse de cannelle fumante, y trempa les lèvres et la tendit à son époux, qui la vida. Des cris de joie jaillirent autour d'eux, car c'était là signe de bonne entente.

Nazira en parut vexée. Elle se dressa de toute sa hauteur, frappa du pied avec dépit, rejeta loin d'elle tous les accessoires du Zar, et des larmes jaillirent de ses yeux.

— Qu'as-tu donc, mon enfant ? demanda la Codia, anxieuse.

— Il y que le Zar me m'a rien fait, et que je n'ai plus envie que de deux choses : un anneau de pied en or massif et un collier de perles.

— C'est bien. Tu les auras. Mais il faut que tu te décides d'abord à danser. Il n'est pas trop tard, puisque nous avons encore à faire les sacrifices.

L'heure était venue, en effet, d'y songer. Tour à tour défilèrent dans la pièce un petit chameau, un tout jeune buffle, un mouton et une gazelle. Les pauvres bêtes, apeurées, se refusaient à avancer. Deux femmes les tiraient par les guirlandes en papier de couleur dont on les avait enrubannées. Le tamtam reprit, sourd d'abord, puis plus violent. Au passage de chaque animal, les femmes faisaient le simulacre de lui asséner des coups de couteau. L'une d'elles, couverte d'un voile blanc, s'était remise à se balancer frénétiquement, et bientôt elle sauta à califourchon sur le mouton effaré.

Ce fut le mari de Nazira lui-même qui, aidé du boucher, égorgea les bêtes. On recueillit le sang dans un grand bassin, et, une fois les corps transportés à la cuisine, on apporta des canards, un dindon fauve, un lapin, des pigeons et des poules.

Nazira, alors, se décida à danser.

Un canard à la main droite, tenant une poule de l'autre, elle imite du mieux qu'elle peut les déhanchements qu'elle observe et vient promptement tendre les

volailles à la Codia. Tandis que retentissent les gongs, la Codia, avec un grand couteau de cuisine, égorge les victimes en marmottant quelques formules. Trempant ensuite ses mains dans le sang chaud, elle en teinte le front, les joues et le menton de Nazira. Elle entr'ouvre la robe de la jeune femme et lui macule de sang les seins et le ventre, puis le dos. Elle passe la main sous sa robe et lui ensanglante de même les jambes et les pieds.

Nazira, écoeuvée de tous ces rites qui n'étaient pour elle que de vaines et ridicules simagrées, ne dissimulait ni son dégoût ni son impatience. Elle courut enfin se laver de ce sang qui lui était odieux. Profitant de son absence, musiciennes et assistantes enfouirent sous leur robe les friandises qui chargeaient le plateau.



Lorsque Nazira reparut, on servit le repas traditionnel. Les femmes s'accroupirent autour de grands plats posés sur le tapis et firent fête aux viandes qu'on apporta en abondance. Selon la règle des Zars, Nazira ne devait point pour cette fois se servir de ses doigts. Les privilégiées qui avaient déjà organisé un Zar eurent l'honneur de s'asseoir à ses côtés et de porter à sa bouche les aliments qu'elle désirait.

Pendant le repas, les musiciennes avaient repris leur tamtam, et les danses, bientôt, recommencèrent.

Les vieilles traditions de ces cérémonies forçaient Nazira à rester seule dans sa chambre durant sept jours entiers après le Zar. Ces journées vides lui parurent des siècles. Enfin, le huitième jour, après de nouveaux sacrifices de volailles, elle put sortir de cette maison où elle se sentait plus prisonnière que jamais.

## STATUES

### Tanagras

*Formes harmonieuses  
de femmes drapées  
dont la grâce et la pudeur  
se mêlent à la candeur  
et à la volupté.  
Et l'on croit découvrir dans leur peplum plissé,  
moulé,  
la promesse d'un geste à la ligne indiscrete,  
un attrait au plaisir, à la frivolité ;  
peut-être l'attitude où la femme reflète  
le désir de voiler son corps, sa nudité.  
Formes harmonieuses  
où revit une époque  
de méthodes et de subtilité  
où l'esprit frôle la matière  
et la poussière  
devient divinité.*

### Osiris inachevé

*Quelque artiste laissa jadis dans la carrière  
cet Osiris inachevé.  
Abandonné, le dieu, privé de sanctuaire,  
brava l'intempérie et l'usure du temps.  
C'est ainsi que depuis il expose, insensible,  
ses contours indécis aux rigueurs des climats ;  
ses yeux sont encore clos, sa figure impassible*

*et ses traits épatés ont un étrange éclat,  
Je me suis incliné sur cet Etre ineffable  
et j'ai plongé mes doigts dans sa couche de sable,  
j'ai vénéré la main  
qui tailla dans la pierre  
ce visage où réside un éternel dédain.*

### **Bronzes pompéiens**

*Ephèbes élancés à la ligne imprécise,  
éphèbes au visage indifférent et doux,  
dont l'élan symbolise  
l'attitude indécise  
de l'adulte d'hier à l'homme d'aujourd'hui.  
Le réflexe de la chair palpitante  
laisse deviner  
l'incertitude,  
peut-être l'inquiétude  
des désirs inconnus  
effleurant leurs corps nus  
à l'heure du repos et de la lassitude.  
Et le bronze a fixé l'insaisissable instant,  
l'attitude  
des corps exhubérants  
de grâce et de santé.*

### **Bouddah**

*Dans la forêt où la verdure est éternelle,  
se dresse  
le temple, comme une masse informe,  
avec ses milliers de bouddhas.  
L'herbe sauvage  
où crissent les grillons  
anime la pierre inanimée ;  
le feuillage  
est rempli par le chant des oiseaux,  
et les papillons  
se posent de fleur en fleur ;  
l'air est saturé de senteurs,*

*d'humidité,  
 et la terre exhale l'odeur  
 de la fécondité.  
 Mais à côté du temple, à l'ombre d'un grand arbre,  
 un bouddha isolé  
 sourit avec indifférence  
 à la fraîcheur  
 des pluies équatoriales,  
 à l'ardeur  
 des matins ensoleillés,  
 au vol des libellules.  
 Il dissimule  
 sous sa paupière entrouverte  
 le secret  
 de sa béatitude  
 et de sa bonté.*

### **Idole polynésienne**

*Idole au long visage  
 hargneux  
 et difforme,  
 taillée dans le bois par des mains malhabiles  
 à l'image  
 de ces dieux  
 dispersés dans les îles.  
 Elle a vécu longtemps au cœur de la nature  
 sous le regard craintif  
 et respectueux  
 des natifs  
 de l'une des Marquises.  
 Aujourd'hui l'idole est un objet  
 étrange et banal,  
 exhibé  
 en guise  
 de curiosité  
 dans un musée colonial.  
 Et le dieu déraciné  
 semble être l'emblème figé  
 de la douleur et de la consternation.*

GASTON ZANANIRI.

## L'HOMME QUI VIENT DE LOIN

(Nouvelle)

L'homme jeta son sac dans l'herbe d'un geste de colère et se laissa tomber sur la borne kilométrique en poussant un soupir. De l'eau coulait des noires rigoles de sa figure ; il l'essuya du revers de la manche en marmonnant :

« Toujours, toujours marcher, vas-y, mon bonhomme ! Pas de gîte pour toi et les chiens à tes trousses. Qu'il pleuve, qu'il vente, qu'il neige, t'es sur les routes, le ventre creux, les pieds en sang avec les orteils qui jouent à cache-cache par les trous des godillots. « Défense de stationner par ici. Vous avez donc pas vu l'écrêteau ? » qu'y me disent. C'culot ! Alors, que le gouvernement m'fasse des rentes ! Il fait froid, tu veux te chauffer, manger un morceau, te reposer un peu, quoi... la fermière s'met à brailler : « Allons, ouste, foutez le camp ou je lâche les mâtins ! « Et vas-y, mon bonhomme, vas-y toujours... Ah, gueuse de vie ! »

Il se massait les jambes, il se frottait les reins en geignant ; au bout de quelques minutes, il examina les lieux. Il se trouvait au carrefour de six routes aux talus gazonnés. Autour de lui, les bois. Des milliers de fois il avait vu le même décor. Où était-il au juste ? Peu lui importait. Il ne pensa pas à regarder la borne sur laquelle il était assis ; il n'arriverait jamais au terme de son voyage. Plus qu'à la distance il était sensible au

temps. Les rayons obliques du soleil ocrâient le feuillage ; tous les oiseaux chantaient avant de regagner leurs nids.

En face de lui une tache sombre apparut à travers les frondaisons ; c'était un jeune homme d'environ seize ans, élégamment vêtu.

« Mince de godelureau ! Mazette, ce qu'on est chic ! Et si beau qu'ça, on prend un sentier où on est griffé par les ronces ! Alors que l'mendigot prend la route ! Cette fois-ci, c'est l'patron qu'a pris l'escalier de service ! ».

L'adolescent parut surpris en apercevant le vagabond. Après une minute d'hésitation il se dirigea vers lui.

« Hum ! Ça sent l'château ! ».

Pourtant, à travers les branches, aucune habitation, blanche, rose ou grise n'apparaissait.

« Une chance que le garde-chasse ne m'ait pas encore délogé d'ici ! Qu'est-ce qu'il me veut, le blanc-bec ? »

Le jeune homme s'était arrêté à quelques pas, visiblement stupéfait, comme s'il n'avait jamais rencontré de sa vie un homme en guenilles.

« Eh bien, quoi ! C'est t'y qui me prend pour une bête curieuse, une espèce de phénomène ? »

Le va-nu-pieds le regarda mieux et sentit fondre son hostilité. Ce jeune homme avait une beauté surnaturelle. Ses fins cheveux blonds, qui paraissaient roux dans la lumière du couchant, s'envolaient comme des flammes. Ses traits réguliers et fins étaient crispés par un secret souci. Il y avait une inquiétude morbide sur ce délicat visage.

Il salua avec grâce :

— Bonjour, Monsieur.

Le perpétuel errant fut étonné de n'avoir pas envie de rire. Il y avait dans ces yeux d'azur pâle une telle pureté et, dans cette voix une telle douceur qu'il demeura interdit. Il ne comprit rien au trouble qui l'envahissait.

— Puis-je vous venir en aide de quelque manière ?

— Non, *petit*, merci, j'ai besoin de rien. J'ai du soleil, j'ai des arbres, je suis libre, qu'est-ce qu'il me faut de plus ?

Le jeune homme remarqua la poussière qui couvrait

le vagabond comme s'il se fût roulé dans le sable

— Vous devez venir de loin ?

— Moi ? Ah, j'y pense bien ! De plus loin que vous pouvez imaginer, de si loin que j'sais même plus d'où je suis parti et les noms des pays que j'ai traversés.

Un intérêt subit colora le visage de l'adolescent qui s'assit dans l'herbe. Le vieil homme se réjouit de le dominer du haut de sa borne.

— Depuis longtemps vous vous en allez par les routes ?

— Ah ! J'y crois bien ! Je me rappelle point avoir jamais vécu dans une maison. M'sentir claquemuré ah, j'pourrais pas ! Ce qu'on doit étouffer dans ces prisons !

Le jeune homme acquiesça de la tête et soupira longuement comme si l'étranger avait mis le doigt sur une peine cachée.

— Alors, vous marchez toujours ?

— Oh ! non, pas toujours, quand ça me plaît, quoi. J'suis pas le Juif errant. Personne me commande, pas ? Je fais ce qui me plaît. Quand j'arrive près d'un ruisseau ou bien dans un endroit de la forêt où l'herbe est bien épaisse, j'm'arrête.

— Et où dormez-vous ?

— A la belle étoile, mon p'tit gars. Quelquefois dans une grange, mais ça... (Il fit une grimace en songeant aux féroces bêtes qu'on lançait sur lui) ça, voyez-vous, j'l'évite autant que je peux. Comme j'vous l'disais, j'aime pas avoir un toit au-dessus de ma tête. Chacun ses goûts, pas ? Pour moi, la liberté, il n'y a que ça de vrai !

Le jeune homme frémit ; une expression passionnée flamba dans ses yeux.

— Oh ! Racontez-moi votre vie. Vous en avez vu, des choses... Vous devez en connaître, des histoires..

— Des histoires ? J'en ai plein mon sac — à défaut de victuailles, pensa-t-il en jetant un regard morose sur la besace vide qui gisait dans l'herbe. Des histoires ? Ah bien oui, j'pourrais vous en raconter jusqu'à demain et après-demain. Ce que j'en ai glané le long des routes !

— Ainsi, vous aimez votre existence ?

— Ah, j'vous crois ! Je ne la changerais pas pour une existence de ministre ou de roi. Que l'on vive dans

un château ou dans une mesure, c'est du pareil au même, pas vrai ? On est toujours entre des murs. Tandis qu'une vie comme la mienne, vous pouvez pas vous imaginer comme c'est beau !

Il avait commencé à mentir par amour-propre, pour ne pas être plaint ou dédaigné, pour être moins indigne du bel adolescent en lequel il avait reconnu, en dépit de son ignorance, une créature d'essence supérieure dont l'innocence exigeait qu'on lui présentât la réalité revêtue d'habits de fête, transformée, embellie, méconnaissable. Le vieil homme avait un peu pitié de lui pour les illusions qu'il devinait cachées sous son front si blanc et qui donnaient un charme émouvant à ses yeux rêveurs pareils à deux étoiles tombées du ciel. Il était inutile que cet être diaphane et lumineux connût les horreurs de l'existence. On lui montrerait que tout était magnifique sur la terre ronde, même la vie, vie incertaine, dénuée, traquée d'un misérable sans feu ni lieu.

— Vous ne pouvez pas vous imaginer...

— Oh si, je sais très bien, c'est ce que je sais le mieux faire, interrompit l'enfant.

— Bien, alors, fermez les yeux et tâchez de voir ça. Être seul, sans avoir autour de soi des gens qui vous embêtent, qui vous disent non quand vous dites oui, qui vous empêchent sans arrêt de faire ce que vous voulez et, ce qu'il y a de pire, qui ont le droit de se mêler de vos affaires.

Un long soupir s'étira dans l'herbe.

— Ah ! voilà un bonheur que je m'imagine parfaitement, fit l'auditeur d'un ton douloureux.

— Toutes les bêtises, toutes les folies qui vous passent par la tête, vous pouvez vous les payer. Personne n'y mettra son nez. C'est pas épatant, ça ? Être seul être son maître, y a rien de tel. Zut pour la société. La solitude dans les bois, le jour, la nuit, la nuit surtout... C'est la solitude si on peut dire, car, tout autour de moi, je sens des millions de vies. Ce sont les oiseaux qui font remuer les branches et se disputent pour avoir la meilleure place. Dans l'herbe, des petites bêtes invisibles me tiennent compagnie. Les plantes, la terre, le ciel ont une odeur fraîche. Je regarde passer les nuages qui ressemblent à de grands bateaux à voile

J'en ai fait des voyages avec eux ! Avez-vous déjà passé une nuit à la belle étoile ?

— Non, avoua l'autre piteusement.

— Ah ! fit le conteur avec un mouvement de commisération, vous ne connaissez donc rien de ce qu'il est bon et important de connaître dans la vie ?

Le jeune homme eut un sourire en se rappelant l'expression horrifiée, dédaigneuse de son oncle, l'érudit de la famille, lorsqu'une personne confessait devant lui qu'elle n'avait pas lu tel livre...

— Eh bien, mon petit Monsieur, c'est une chose que je vous recommande. Quand je me réveille, je vois quelquefois un écureuil à côté de moi, — car je ne fais pas peur aux bêtes — ou bien des petits lapins qui font des rondes dans les clairières. Une fois, une biche est restée deux jours près de moi. Ça m'a fait de la peine de quitter la forêt à cause d'elle. On n'est jamais seul. On croit qu'une femme pleure : c'est une source. Et puis les animaux se plaignent comme les hommes : ils aiment, sentent et souffrent comme eux.

— Pourquoi n'êtes-vous pas resté dans la forêt puisque vous vous étiez attaché à la biche ?

— Il fallait bien que je mange ; mes provisions étaient épuisées.

— Ne trouve-t-on rien dans les bois ?

— Si, des mûres, des myrtilles, des champignons, des fraises sauvages, des châtaignes. Tout de même ça ne rassasie pas. J'vous disais donc... Les matinées, sous la feuillée, sont quelquefois si belles que ça me donne envie de prier, même que ça m'a souvent tourmenté parce que je sais plus guère le faire. Il n'y a pas deux aubes pareilles. Des fois, le ciel est comme de l'or ; des fois il est rose et d'autres fois encore il est mauve. Et les formes des nuages qui varient sans cesse autant que les couleurs ! Quand je m'avance à la lisière de la forêt et que je regarde les villages dont les maisons fument en bas, très loin, j'me dis : « Reste où tu es, t'es heureux, mon bonhomme ! » Et puis les routes ! Ah ! J'aime les routes ! Qu'est-ce qu'on verra après ce coude et quand on sera arrivé tout en haut de la montée ? Un autre pays, c'est sûr. Mais quoi ? Une plaine, une vallée, un bourg ? C'est ça qu'est plaisant, de ne pas savoir. Il ne faut jamais savoir où l'on va,

Moi, un vieux routier, j'vous dis que ça coupe le charme de la promenade. Faut aller où le cœur vous en dit, où la fantaisie vous mène. Faut pas rester longtemps dans l'auberge qu'est au bord du chemin. Faut jamais rester où l'on est. A quoi ça avance ? Est-ce qu'on vit quand on fait halte ? On s repose, v'là tout. On reprend des forces pour repartir. Faut se remettre debout le plus tôt possible. On retire rien de bon à fréquenter les hommes, surtout quand on a pris l'habitude de vivre loin d'eux. Allons vite, sac au dos, le bâton tenu dans la main ferme. La route vous appelle, elle vous fait signe de son long foulard blanc. « Allons, viens, qu'elle vous dit, allons, avance encore, vas un peu plus loin ». C'est comme une fée qui vous fait des sourires, vous invite à la suivre et en définitive se moque de vous. Car on n'a jamais fini. Une autre route se présente qui vous tente à son tour.

Le vagabond s'était pris à son jeu. Il ne mentait plus ; il parlait de sa vie avec passion comme les hommes parlent de leur profession quand ils l'aiment. Avait-il jamais remarqué le charme de la route quand il l'arpentait sous la pluie cinglante ou le soleil coruscant du mois d'Août, quand le froid ou la soif le torturait ? La route, combien de fois ne l'avait-il pas maudite quand elle était interminable, poussiéreuse ou visqueuse de boue, ravinée par les eaux du ciel, coupée de fondrières ? Il n'était ni le maître, ni l'ami de la route, mais son esclave. Il avait fallu qu'il eût l'occasion de l'évoquer devant un être fait de rêves et de pureté pour qu'aussitôt il en fit une chose à l'image de celui qui l'écoutait avec une crédulité et un enchantement visibles. Voilà qu'il s'ensorcelait lui-même à son tour. Il n'était plus un vagabond ; il était devenu le Vagabond, celui qu'il avait toujours rêvé d'être, bien qu'il n'y eût aucune différence entre la vie de l'un et de l'autre ; mais la valeur des choses ne réside-t-elle pas dans leur interprétation ? Jusqu'à ce jour il n'avait été sensible qu'aux désagréments de son existence errante ; il en voyait, pour la première fois, la grandeur et les beautés. Il était emporté par une fièvre de lyrisme qui le hissait bien au-dessus de lui-même. Il était le mieux partagé des hommes. Eh parbleu ! Sa vie était la vraie vie, la seule vie sage et heureuse. Il ou-

bliait la faim qui lui avait si souvent lacéré les entrailles. Il oubliait les affronts subis et la tristesse de son irrémédiable solitude qui l'envahissait parfois aux abords des villes quand il voyait des couples enlacés, des bandes rieuses de jeunes gens et surtout aux jours de fêtes, quand les cloches chantaient gaïement et qu'il contemplait, sidéré d'envie, les oies et les cochonnets fleuris, enrubannés, aux devantures des charcuteries. Oh ! les Noël's douloureux et cruels, endeuillés par la joie des autres ! Il oubliait tout cela, l'illuminé et l se grandissait avec orgueil devant l'étranger suspendu à ses lèvres et devant le paria qu'il avait été.

-- Tout ce que j'ai vu sur les routes, les routes des villes et les routes des campagnes... Et quelles aventures j'ai connues ! Une fois, je me suis perdu dans la forêt et j'avais la panse vide. Pour comble, j'étais tombé dans un ravin ; un caillou pointu m'avait presque troué la joue. Tout-à-coup, dans la nuit, j'aperçus une lumière. Je croyais que c'était une étoile qui brillait dans le feuillage, mais non. En approchant, je vis un château tout illuminé. On m'y accueillit comme un prince, qu'est-ce que je dis ? comme un dieu. La dame, belle comme celles qu'on voit dans les livres d'images lava elle-même ma joue déchirée ; ses mains étaient douces comme les ailes d'un papillon. Après, elle m'a fait servir, — pas dans la cuisine, mais dans la salle à manger s'il vous plaît — un repas magnifique, une oie rôtie, des faisans, des vins qui me tournèrent un peu la tête et me firent voir la vie en rose. Je l'entendais dire à son mari dans le salon où ils s'étaient retirés pendant que je mangeais : « Dieu nous pardonnera de ne pas lui avoir fait un dîner maigre, un jour de semaine sainte. Cela ne doit pas lui arriver souvent de faire un bon repas... — Vous êtes une sainte, qu'il lui disait. — Non, mon ami, qu'elle répondait, les pauvres sont les envoyés de Dieu. Le jeudi saint, nous devons les accueillir mieux encore que de coutume ». Autour de moi, les ors, les bronzes, les glaces, les marbres étincelaient. Je croyais rêver, ma foi !

Le gueux était transfiguré. Où avait-il rencontré un accueil semblable ? Un morceau de pain rassis qu'on lui jetait à travers une porte entrebaillée avec méfiance : des restes qu'il cherchait dans les poubelles à l'aide

d'une tige de fer, os pas trop décharnés, écorces de fruits épluchés comme le font les riches, tel était son menu ordinaire. Son seul régal avait été un plat de rognons qu'on lui avait offerts dans une « maison bourgeoise ». « Donnez-le au mendiant puisque le chat n'en veut pas » avait-il entendu de la porte. Le déjeuner ne lui en avait pas moins paru délicieux. Qui donc le pansait quand il se blessait aux pierres du chemin ? Un chien de rencontre léchait sa plaie avec compassion car, entre misérables, on sympathise tout de suite sans attendre un délai de convenance. Il croyait sincèrement que tout ce qu'il inventait était arrivé et il en jouissait mieux qu'il l'eût fait d'un souvenir : il s'en délectait en artiste, en créateur.

— Après le dîner, elle m'a présenté elle-même des liqueurs, de ses mains qui ressemblaient à des lys. Puis elle m'a conduit dans une chambre : « Je vous donne notre chambre d'ami. J'espère que vous y serez bien » qu'elle me dit en souriant. Ah, son sourire, mon garçon, c'est ce qu'elle m'a offert de meilleur ! Le lendemain, ce fut autre chose : sur la route communale je rencontraï un fou qui s'était échappé de l'asile. Je ne sais pas comment il avait réussi à prendre une hache. Il fonçait sur moi, les yeux exorbités, avec un rire sinistre. Je me jetai dans les taillis ; il me poursuivit avec des cris de rage qui effrayèrent les oiseaux. Je connaissais si bien la forêt qu'il perdit ma trace. Y a pas deux jours pareils dans la vie d'un vagabond. Les dangers de la route, c'est l'un de ses charmes. Faut s'attendre à rencontrer des chiens enragés, des meurtriers en fuite, des hommes ivres. Mais il y a aussi le château dans les bois où les fées vous servent comme si vous étiez leur vieil ami. Il y a les granges qui sentent le foin et les chaudes étables où l'on dort si bien à côté des douces bêtes, les amitiés de passage, les camarades d'une nuit à qui l'on raconte toute sa vie. Le matin, on se dit adieu, ni vu ni connu, on ne les revoit jamais. Ah ! Ce sont les meilleurs amis ! Et puis, il y a les bigottes et les prêtres. (L'important, petit, c'est le changement, le contraste). Ah ! On est bien chez les curés ! Leurs matelas sont moelleux, leurs édredons duveteux, leur bonne est fine cuisinière. L'embêtant, c'est qu'au réveil ils vous font un sermon. Mais quoi, on peut

supporter ça à côté du reste. Faut bien faire semblant d'écouter respectueusement pour le cas où l'on repasserait dans la contrée.

— Et puis ? demanda le jeune auditeur fasciné.

— J'vous disais qu'on ne sait jamais c'qu'on va trouver sur la route et c'est ça qu'est épatant, c'est ça qui donne de la force, de l'entrain. Allons, marche, mon bonhomme ! On va d'un pas léger, avec de l'espoir plein les poches à défaut de monnaie ! L'auberge sera-t-elle fraîche, accueillante, la fermière plantureuse et le servante accorte ? La soupe sera-t-elle chaude ? Le cidre frappé ? Vous laissera-t-on dormir sur la table ? Ou bien vous faudra-t-il vous disputer avec les rouliers pour avoir une petite place auprès de la cheminée, esquiver leurs coups, les leur rendre ? Qui sait ? Ah ! l'incertitude est bonne, c'est une chic chose... Puis, quand vient le printemps... Ah ! le printemps... — le vieil errant eut un sourire d'extase — le printemps, mon p'tit gars, c'est fait pour les chemineaux. On met un brin de muguet à sa veste et à son cœur, ce cœur qui bat comme la cloche d'une église un jour de fête. Ah ! La vie est belle ! Les ruisseaux chantent et c'est doux comme des baisers. L'air est frais, chargé des odeurs qui viennent des jardins et des bois. Quand on arrive au sommet des côteaux, on voit les immenses plaines verdoyer et les champs frissonner, bouger sous le vent comme des vagues. Les maisonnettes rouges se cachent dans le feuillage ; on dirait de gros coquelicots. Quand j'vois ça, j'me dis : « Mon vieux, le monde est à toi. On dit que tu ne possèdes rien ? Aussi gueux que tu es, tu possèdes tout, les arbres, le soleil, les nuages, les parfums, l'aventure, la liberté, l'espace et les routes ! »

Le vagabond s'était levé. Il ramassa son sac, le jeta sur son épaule avec une expression de défi et d'orgueil :

— Eh oui, tout ! Vas-y, mon bonhomme, la terre est à toi !



Le vicomte Fabrice de la Tablière regarda s'éloigner dans le crépuscule bleuisant la silhouette du chemineau. L'homme des routes marchait allègrement comme s'il allait à la conquête du monde.

— Celui-là n'est pas un poète, pensa le jeune homme : je peux le croire !

Il se leva d'un bond et se précipita dans la direction d'où il était venu. Il ne prenait pas la peine d'écarter les branches retombantes qui lui cinglaient le front. Il courait à perdre haleine, transfiguré par une émotion complexe faite de joie, d'enthousiasme, de colère et de désespoir. Il semblait délivré, tel un prince de légende qui, après avoir été victime d'un enchantement, reprend sa forme véritable ou comme un savant obsédé par ses recherches et qui découvre enfin le mot d'une énigme ou la solution d'un problème ardu. Un cercle magique s'était brisé.

Il avait des bonds de cerf pour franchir le tronc d'un arbre foudroyé, ou un buisson d'orties, ou une ornière et pour tomber d'un promontoire de roches moussues dans un sentier de traverse.

Il devenait fébrile et son visage empourpré par l'anxiété, l'impatience, la course, avait quelque chose d'effrayant, de presque inhumain.

Le soleil s'était couché. De l'incendie du ciel il restait quelques flammèches ; les flocons roses, blancs et mauves éparpillés faisaient songer à des anges qui auraient perdu leurs ailes. La forêt ressemblait à une immense église aux vitraux étincelants. On était à la fin de juin ; il faisait clair jusqu'à neuf heures. Pourtant, Fabrice courait sans ralentir son pas. Le château apparut. Il le contourna et y pénétra en passant par les communs. Il ne rencontra personne. Il fallait qu'il gravit, sans qu'on l'entendit, l'escalier qui menait à sa chambre. Au moment où il mettait le pied sur la première marche, il perçut un bruit de voix. Mais il ne reconnut pas ces voix. Était-il possible que celle qui s'élevait, douce et cristalline comme un jet d'eau, fût la voix de sa grand'mère, la marquise de Tréneur, qui, habituellement, cinglait l'air comme une cravache ? Et cette autre, qui avait des inflexions si exquises qu'on eût voulu l'embrasser, était-elle vraiment celle de tante Hélène, ordinairement cassante, impérieuse, brusque et qui faisait trembler les domestiques ? Appartenait-elle à son père, cette voix calme et grave, emplie de bonté, que si souvent la colère étranglait et qui ne sortait de sa gorge qu'en glouglouttements incompréhensibles ?

« Ce que l'hypocrisie mondaine peut faire ! » constata Fabrice avec un sourire sarcastique. « Pourquoi ne sont-ils pas ce qu'ils paraissent ? »

Le comte de la Tablière recevait son parent, l'évêque de Bayeux. La compagnie était sur la vérandah.

« J'ai de la chance, tout de même, pensa le jeune homme. Personne ne quittera le noble prélat. Merci d'être venu, mon cousin ! »

Son absence passerait inaperçue. Pendant qu'il gravissait l'escalier, une voix l'atteignit en plein cœur comme une flèche empoisonnée. C'était, pourtant, la voix qu'il chérissait le plus ; mais il savait qu'elle mentait toujours, comme les yeux, comme les lèvres, comme les baisers, comme tout ce qui émanait et tout ce qui faisait partie de la personne de sa mère. Il ne put supporter de l'entendre davantage et monta rapidement dans sa chambre. Il sortit de son armoire une paire de chaussures, quatre paires de chaussettes, un pull-over, un manteau léger. Il mit sur la table un gobelet d'argent marqué à son chiffre, sa brosse à dents, un tube de Gibbs, son rasoir, son couteau de poche et une boîte de gâteaux secs. Il vida sa tirelire et compta, émerveillé : 59 fr. 60.

Pendant qu'il faisait hâtivement son paquet, il entendait au-dessous de lui le murmure des voix distinguées, confites en sainteté.

« Je les hais ! » s'écria-t-il avec fureur.

Son père, que le cousin l'évêque lui recommandait toujours de respecter en le lui présentant comme un exemple édifiant, écornait sa fortune en entretenant des maîtresses. L'adolescent avait appris que « la bonne marquise de Tréneur », si généreuse à la quête et pour les sociétés de bienfaisance quand la liste des donateurs paraissait dans le journal, avait littéralement laissé mourir de faim lorsqu'elle était devenue veuve, les neveux de son mari auxquels la liait une vieille rancune. En revenant d'une promenade dans les champs, Fabrice avait aperçu derrière une meule, sa tante Hélène dans les bras de son cousin, un quinquagénaire marié et père de six enfants aussi âgés qu'elle. Tante Hélène, qui avait vingt-deux ans, passait pour un modèle de vertu. « C'est une jeune fille comme on n'en voit plus, aimait à répéter sa grand'mère, la vieille marquise, dont elle était la préférée : c'est une vraie jeune fille ». Ah ! l'irréprochabilité,

la pudeur si vite effarouchée d'Hélène ! Fabrice ricana en se rappelant la vision qui l'avait laissé interdit plus qu'écœuré, tant il avait eu de peine à en croire ses yeux ! Mais brusquement, par l'horreur que lui inspirait cette étreinte, il eut la révélation de sa pureté. Jusqu'à ce jour il la portait en lui sans le savoir, comme un parfum qu'on ne sent pas et dont on est imprégné.

Mais tout cela n'était rien. Le choc le plus brutal, il l'avait reçu l'avant-veille. Il était une heure du matin. Le château dormait paisiblement. Fabrice avait été réveillé par un bruit de porte que l'on ouvrait et refermait doucement. Plusieurs nuits de suite il l'avait perçu ; il était suivi d'un frôlement de pas dans le long couloir. Fabrice n'y avait pas attaché d'importance ; le plus souvent ces bruits se mêlaient à ses songes et, au matin, il doutait de leur réalité. Mais, ce soir-là, ils avaient excité sa curiosité. Il ne dormait pas encore, sidéré par sa découverte de l'après-midi qui avait mis en lui le germe d'une inquiétude et d'une suspicion diffuses. Il était sorti de sa chambre avec d'infinies précautions et il s'était posté dans un retrait du mur. Il tremblait ; une peur insensée l'avait envahi et son imagination, torturée, courait à la rencontre de la catastrophe. Un fantôme l'aurait moins effrayé que l'homme qu'il craignait de voir ; il n'eut aucune peine à l'identifier dans la clarté lunaire : c'était leur hôte, le baron du Pertoire, qui sortait de la chambre de sa mère.

Sa mère ! C'était à cause d'elle qu'il partait. Il se serait consolé des déceptions que les autres membres de sa famille lui avaient causées ; ils n'occupaient que la périphérie de son cœur qui, cette fois, était frappé en plein centre. C'était ainsi qu'elle utilisait l'absence de son mari quand il restait plusieurs jours à Deauville en compagnie de filles et d'amis crapuleux avec lesquels il gaspillait l'argent qu'il ne perdait pas au jeu ! Il n'y avait donc, sur la terre, personne de propre, digne d'admiration et d'amour ? Sa mère ! Il ne lui suffisait donc plus ? Il n'était donc rien pour elle ? Pourquoi avait-il fallu qu'elle se jetât dans cet amour coupable qui la découronnait pour toujours aux yeux de son fils ? Il l'avait trop aimée pour qu'elle eût le droit d'agir ainsi. C'était à un autre qu'elle pensait quand elle caressait ses cheveux et se penchait sur lui pour l'embrasser, un autre qui remplissait

son cœur quand son regard distrahit errait au loin ! Il la parait de toutes les perfections, il la croyait supérieure à tous les êtres ! Il l'avait tant adorée ! Combien de fois, tapi dans l'ombre du confessionnal, n'avait-il pas avoué désespérément qu'il ne pouvait obéir, sur ce point, à la Sainte Eglise ?

« Mon Père, je m'accuse d'adorer ma mère plus que Dieu ».

Et il attendait, frémissant, la pénitence. Allait-on lui défendre de l'embrasser, de lui dire combien il l'aimait ? Mais le bon père qui l'écoutait souriait de son candide émoi. Il comprenait son jeune pénitent et aurait voulu pouvoir commettre encore la même faute.

— Pour votre pénitence, mon enfant, vous répéterez vingt fois : on ne doit adorer que Dieu, J'adore Dieu, j'aime ma mère.

— Mais ce n'est pas vrai, mon Père, protestait Fabrice, vous me faites mentir ! Dieu est si loin, je ne puis l'imaginer, tandis que ma mère est si près de moi ! Ah ! plus que vous ne pouvez le croire. Nous ne faisons qu'un. Je l'adore, mon Père, je l'adore.

A présent, il croyait la haïr et jubilait en prévoyant la peine qu'il allait lui faire en la quittant. Encore s'il était sûr qu'elle souffrit ! Toutes ses pensées devaient être tournées vers cet homme odieux et sans doute avait-elle hâte, pour être librement à lui, que son mari retournât à Deauville !

« Je les hais tous ! Je ne les verrai plus jamais. J'oublierai jusqu'à leur existence. Quel bonheur ! Je serai seul au monde !

Il avait bouclé son colis, et prudemment descendit l'escalier. La voix du prélat montait, onctueusement, lente comme une fumée d'encens.

— J'aimerais, ma chère enfant — il s'adressait à Hélène — qu'il y eût dans mon diocèse un plus grand nombre de jeunes filles qui vous ressemblât.

Fabrice retint un éclat de rire. Ah ! si le cousin évêque connaissait mieux ses hôtes ! Au fait, valait-il mieux qu'eux ? Tout était possible, puisqu'une mère était capable de *cela*.

Une tache rose remuait à travers le feuillage. C'était sa petite cousine Sylvanette, âgée de dix ans, qui cueillait des fleurs. La méfiance de Fabrice ne connais-

sait pas de bornes. Cette petite fille nourrissait peut-être des pensées basses. De toutes façons, vivant dans un tel milieu, elle serait plus tard un vase d'impuretés.

La marquise de Tréneur, sa tante Hélène, son père, sa mère ! Les quitter, quelle délivrance et quelle vengeance !

L'enfant blessé murmura, plein de haine et de dégoût :

« Hypocrites ! Pourriture ! »

Puis il s'enfuit.



Il marcha...

Il marcha pendant des années.

Il se demanda souvent par quel étrange hasard, qu'il nommait sa Providence, ses parents ne l'avaient pas retrouvé. C'était inexplicable. Il avait passé la nuit de son évasion dans le bois ; elle ne lui avait pas paru aussi merveilleuse qu'il se l'était imaginée d'après les dires du vieux vagabond. Il avait eu très peur. Son lit de feuilles était trop dur. Chaque fois qu'une branche craquait, il sursautait de frayeur, croyant être découvert par l'une des personnes qu'on avait dû lancer à sa poursuite. Le hullulement des chouettes qui voletaient à la cime des arbres l'avait frappé de terreur, puis exaspéré. Il se sentait guetté par des géoliers invisibles. L'émotion et l'inconfort de sa couche l'avaient empêché de dormir. A l'aube, il s'était remis en marche, harcelé par la crainte de rencontrer un être humain. Bien qu'il se sentît plus en sûreté dans la forêt que sur les routes, il avait eu hâte d'en sortir pour mettre, entre ses poursuivants probables et lui une plus longue distance. Il lui fallait au plus vite quitter ce pays. Il avait marché à travers champs, pas très longtemps, car il était recru de fatigue et tombait de sommeil. Il s'était réfugié dans une vieille bâtisse croulante qui avait l'air d'une grange abandonnée. Il y restait assez de foin de l'an passé pour former une épaisse litière dont il apprécia, quoique piqué, égratigné, la douceur, comparée à sa couche de la nuit précédente. Il avait dormi comme une souche jusqu'au lendemain matin. Une voix brillante l'avait réveillé en sursaut. Au premier regard jeté par la lucarne, il avait compris qu'il

n'avait rien à craindre. Un charretier ivre invectivait le mur en lui parlant à la troisième personne :

— Sa Majesté s'en ira-t-elle de là, nom de nom et daignera-t-elle me laisser passer ?

Il gesticulait, debout sur le siège de son chariot. Il avait le vin gai et s'esclaffait à ses plaisanteries incohérentes. L'expression de sa trogne rouge, violacée, bouffie, était moins l'hébétude qu'une euphorie profonde qui confinait à la béatitude. Le souriant poivrot paraissait content de lui, de la vie et de toutes choses au monde. Seul, le mur de la grange le contrariait. Il fit bonne mine au jeune homme et accepta qu'il montât dans son véhicule qu'une bâche recouvrait et dans lequel s'entrechoquaient des caisses vides.

Il pleuvait. Jamais la pluie n'avait paru aussi triste à Fabrice de la Tablière. Elle formait un rideau si opaque qu'il avait l'illusion de se trouver dans une forêt vitrifiée. Elle était le symbole de son isolement voulu ; il lui semblait qu'elle le séparait des siens, de son passé, mieux que ne le faisait la distance croissante. Son cœur se serra un peu.

Il proposa au conducteur hébété de prendre les rênes pour qu'il pût se reposer, cuver son vin. Le bonhomme ne demandait pas mieux. Il se coula entre les caisses et devint bientôt une masse inerte. Les chocs faisaient flageoler ses bajoues congestionnées.

Fabrice mena la carriole à un train d'enfer. Il allait droit devant lui, fouettant les chevaux sans arrêt, tandis que la pluie l'aveuglait à moitié et collait ses cheveux à son front en sueur.

Au bout de quelque temps, le roulier à moitié dégrisé ouvrit les yeux. Il éclata d'un rire gras :

— Tu vas m'la casser, ma voiture, mon pote. Tu vas crever mes chevaux. Ça ne fait rien, tu paieras les dégâts. Moi, j'm'en fous, j'suis pas l'patron

Il avança la tête hors de la bâche :

— Te v'la bientôt arrivé. C'est ben la gare qu'on voit la-bàs ? Ces sacrés fils de fer autour de nous, ça nous empêche de voir clair.

« Je n'ai pas encore l'air d'un vagabond, songea Fabrice désappointé ; il a cru que j'étais un voyageur qui va tout bonnement prendre son train. « Il voulait éviter les agglomérations, surtout les gares où son signalement

avait dû être donné. Il prit une autre route, celle qui conduisait au fleuve. « Quand serai-je assez loin, soupira-t-il, pour ne plus m'inquiéter de savoir où les routes mènent ! »

— Allons, bon, t'as changé d'avis, mon fiston. Ah ! la jeunesse, ça ne sait pas ce que ça veut ! Eh ben, fais à ta guise. Ça se trouve bien : c'est justement mon chemin.

On entendait le bruit des sirènes. « Le salut est là », songea le fugitif.

Arrivé devant la route liquide il descendit.

— Merci de ta compagnie, lui cria le roulier, bien que tu sois pas loquace. A la revoyure !

Ici, il n'avait pas plu, mais le ciel était noir. Des chalands passaient lentement, lourdement, sur le fleuve, avec une dignité morose. Sur la berge gazonnée se reposaient des mariniers. Fabrice s'étendit non loin d'eux. Un jeune garçon de son âge taquinait un chien jaune. Ils lièrent conversation. La chance continuait de sourire au proscrit volontaire.

L'adolescent courut sur la planche qui reliait sa maison flottante à la terre ferme. Il parla quelques minutes à un homme de physionomie débonnaire, qui fumait sa pipe et à une vieille femme qui lavait du linge dans le fleuve. Elle avait un visage couleur de pierre et de misère ; des mèches grises s'échappaient du mouchoir à carreaux rouges qu'elle avait noué autour de sa tête. Après les explications du petit, elle posa sur l'étranger un regard vitreux, sans expression et fit un geste d'assentiment.

Le jeune marinier revint auprès de Fabrice, suivi de son père.

— Eh ! bien, jeune homme, fit ce dernier, puisque vous en avez assez du chemin de fer et que vous préférez les chalands, venez avec nous, mais je vous préviens qu'on n'ira pas vite et que vous n'aurez guère de confort.

Trop heureux de l'aubaine, Fabrice affirma que ces deux considérations n'avaient aucune valeur pour lui.

Pendant dix jours, il mena une existence qui l'enchantait par sa nouveauté, son calme, sa liberté. Il aidait ses compagnons dans tous leurs travaux, maniait la gaffe, lavait le plancher, épluchait les pommes de terre. Il avait formé avec le jeune marinier une amitié mer-

veilleuse, sobre de paroles, riche de silences compréhensifs. Pour la première fois de sa vie il connaissait l'extraordinaire bonheur d'avoir un camarade offert par le hasard, adopté de plein gré et que personne ne lui avait imposé. Il pressentit que l'avenir lui préparait d'innombrables surprises et, de plus en plus, l'existence en vase clos qu'il avait passée dans son château lui apparaissait chimérique, dénuée de réalité.



Un jour, il lui fallut bien quitter le chaland.

Il débarqua dans un endroit désert, non loin d'un petit bois qu'il gagna rapidement. Après une demi-heure de marche, il aperçut à travers les arbres une masse noire qui semblait grouiller. Il s'avança prudemment. C'était le cadavre d'un homme, qui dégageait une odeur infecte. L'arrivant mit en fuite une quantité de petites bêtes dont il troublait le repas. Des nids de vers trouaient la chair verdie, bleuie. Des essaims de grosses mouches s'envolèrent dans l'air empuanti.

Surmontant sa répulsion, le délicat Fabrice s'approcha du corps en décomposition. Le visage, que les habitants du bois avaient mangé en partie, était méconnaissable, mais on voyait que l'inconnu était un tout jeune homme. De quoi était-il mort ? On n'apercevait, sur lui, ni autour de lui, aucune tache de sang. Avait-il été assommé ou sa fin avait-elle été naturelle ? Fabrice s'arma de tout son courage et le fouilla. Il retira, de la poche intérieure du veston, une carte d'identité portant un signalement qui, par son imprécision, ressemblait à des milliers d'autres et pouvait passer pour celui du vicomte de la Tablière :

Jean Romieu

Journalier,

Figure : ovale,

Né à Villerville, le 3 Décembre 1915

Nez : droit,

Yeux : gris, etc...

Fabrice s'en empara et mit à sa place une lettre qu'il avait conservée par mégarde dans la poche de son manteau ; sur l'enveloppe était inscrite son adresse. Puis, il sortit des fourrés et s'avança sur la grande route d'un

pas ferme et paisible : il n'avait plus besoin de se cacher.

Longtemps, il s'étonna qu'on ne l'eût point retrouvé. Il croyait, tant la chose lui semblait extraordinaire, qu'on l'avait mal cherché. Et il en souffrait dans le plus intime de son cœur. Ce soir-là, on s'était sans doute peu préoccupé de son absence, le vénérable prélat ayant retenu toute l'attention de ses hôtes. Fabrice se représentait la fureur de sa grand'mère, toujours à cheval sur les convenances, l'étiquette, et qui se promettait sans doute de tancer vertement l'absent. On avait dû croire qu'il avait prolongé jusqu'à la nuit sa promenade sylvestre, comme il avait accoutumé de le faire. En admettant que l'on n'eût commencé les recherches que le lendemain matin, était-il possible qu'on ne l'eût point découvert ? Il est vrai que la paille dans laquelle il s'était enfoncé pour dormir avait pu le dérober à tous les regards. Mais après ? Il pensait, le cœur débordant d'amertume, qu'ils en avaient tous, bien rapidement, pris leur parti. Chacun d'eux était tellement absorbé par ses passions égoïstes ! Son père s'était sans doute laissé tenter de nouveau par le démon du jeu. Sa mère avait dû trouver une prompte consolation dans les bras de son amant. Les autres ne l'intéressaient pas.

Il oubliait, ou plutôt s'efforçait d'oublier pour étouffer ses remords, la sollicitude sans défaut de son père, la tendresse et le dévouement admirable de sa mère. Il cherchait à se persuader qu'il les haïssait, qu'ils étaient haïssables, qu'il n'y avait rien de bon en eux, qu'ils l'avaient frustré de ses droits, qu'il avait eu raison, enfin, de les quitter. Mais, en les abandonnant, les avait-il vraiment punis comme il l'avait désiré ? Il ne voulait pas approfondir cette question ; les réponses lui auraient fait trop de mal. Il préférait, tant sa conscience était troublée, qu'ils n'eussent point souffert. Mais était-ce possible ?



Son existence de vagabond commença donc par l'inquiétude, le remords, l'angoisse. Il était effrayé, en même temps que fier, de son audace. La solitude, à laquelle il n'était pas habitué, lui faisait peur. Dès qu'il apercevait

un cheminéau seul sur la route, il se mettait à trembler. Il craignait tant les mauvaises rencontres qu'un certain temps lui fut nécessaire pour ne plus oublier qu'il n'était qu'un va-nu-pieds, comme ces pitoyables errants, leur frère de misère. S'il avait eu moins d'amour-propre, moins de dégoût pour l'humanité et surtout moins de douloureuse rancune envers sa mère, il serait retourné chez lui. Quinze jours d'absence : la leçon aurait peut-être été suffisante pour les siens. Quand son énergie défaillait, il se rappelait les merveilles décrites par l'homme qui venait de loin. Et une nouvelle ardeur le transfigurait. La curiosité du monde inconnu, la passion de l'aventure le poussaient en avant. Elles lui donnaient la force de supporter les nombreux inconvénients d'ordre matériel qui se présentaient quotidiennement. Le petit vicomte de la Tablère avait été élevé avec tous les raffinements du luxe et de l'éducation. Il en était las, mais cela ne l'empêchait pas d'en apprécier la valeur. Il se demandait avec anxiété s'il serait long à s'habituer au manque de linge blanc et bien repassé, de baignoire, de repas chauds et de lit douillet. Il apprit à laver son linge dans le ruisseau, à faire cuire des légumes arrachés dans les champs, à se confectionner un lit de feuillage. Les 59 francs 60 avaient été vite épuisés. Aussi primitive que fut son existence, il ne pouvait se passer d'argent. Il avait heureusement, un moyen honnête de s'en procurer. Tout petit, il avait manifesté du goût pour la menuiserie. Ses parents avaient fait venir un ébéniste de la ville la plus proche pour qu'il lui enseignât les rudiments de son art. Fabrice était devenu rapidement très adroit ; il sut fabriquer de jolis meubles rustiques au grand émerveillement de sa famille.

De cet amusement, il fit un métier. Quand la bourse du jeune vagabond était vide, il s'arrêtait dans un village et offrait ses services au menuisier. Celui-ci acceptait volontiers, séduit par ses minimes exigences. Parfois, le patron voulait retenir l'ouvrier de passage. Mais celui-ci fuyait avec horreur la perspective d'une vie sédentaire et dès qu'il avait amassé suffisamment d'argent pour s'assurer une longue période de liberté tranquille, il quittait le village.

A présent qu'il respirait l'air des vastes espaces, il se rendait compte que son existence de riche aristocrate

avait été stérilement conventionnelle. Il avait été élevé en marge de l'authentique réalité, dans une atmosphère de serre. Pour lui, la vie était une large route vermeille avec personne devant soi pour vous empêcher de passer et personne à côté pour vous enjoindre de régler votre pas sur le sien. C'était de goûter à toutes choses existantes, de jouir d'une liberté parfaite. C'était d'être soi-même jusqu'aux extrêmes possibilités.

Les cadres de la société lui paraissaient odieux parce que ridiculement étroits ; seules, des individualités étriquées pouvaient s'y adapter. Quand il arpentait les routes brûlées de soleil, il ne pensait à l'humanité que pour la maudire ; et sa haine s'exprimait en rires sauvages. La solitude, cependant, finit par l'apaiser. Il n'y avait plus personne pour le décevoir et le faire souffrir. Vue de loin, l'humanité n'était pas si exécrationnelle ! Quelquefois, le souvenir de sa mère revenait l'assaillir avec violence. C'était inattendu, imprévisible, mais il avait remarqué que la chose se produisait lorsqu'il arrivait dans un paysage aux lignes molles, pures et paisibles, particulièrement auprès d'un lac ou d'un ruisseau ou quand il passait devant un grand jardin plein de fleurs. S'il apercevait une silhouette de femme sur le perron il pressait le pas ; il se rappelait celle qui l'avait si souvent attendu, au retour de ses promenades. Alors, il s'attendrissait ; plus l'impression était douce, plus elle était douce. Il se jetait la face contre terre et il sanglotait abondamment, espérant qu'il pourrait extraire, une fois pour toutes, cette amertume qui l'étouffait. Désormais, il ne pouvait plus dissocier sa mère de l'image de sa faute ; dès qu'il pensait à elle, c'était pour voir le baron du Pertoire sortir de sa chambre dans la clarté lunaire. Il lui semblait que la femme adorablement douce et tendre à laquelle il devait la vie était morte depuis longtemps. Coupable, sa mère avait rompu les amarres qui le retenaient à son passé.

Il ne regrettait rien ni personne. Quand il se fut habitué à ses nouvelles conditions d'existence, le révolté se sentit heureux. Il s'enivrait de l'orgueil d'être seul. Il s'efforçait soigneusement d'être le contraire de ce qu'il avait été jusqu'à ce jour. Il y avait de l'ingénuité dans son cynisme. Il employait les jurons et l'argot de ses frères errants et chaque fois il se souvenait de sa gou-

vernante anglaise qui se fût évanouie d'horreur en les entendant. Dans les auberges où il s'arrêtait pour se rafraîchir, il éprouvait un plaisir intense à mettre ses pieds sur la table. Ce geste était, à sa façon, un défi à la société, que, d'ailleurs, personne ne relevait. Il s'interrogeait sarcastiquement : « Que dirait ma grand'mère, la marquise de Tréneur, si elle me voyait ? Fabrice, ne mets pas tes coudes sur la table. Tiens-toi droit. Mange ta banane avec ta fourchette ». Cependant il lui restait quelque chose de son éducation et il n'avait pu tuer en lui le gentilhomme. Avant d'étendre ses pieds sur la table il faisait du regard le tour de la salle et il ne s'octroyait cette permission que s'il était seul. Avec les pauvresses il était d'une politesse, d'une bienveillance, d'une galanterie qui faisaient ricaner ses compagnons d'infortune. Qu'aurait dit la marquise en voyant le visage méconnaissable de son petit-fils ? Il avait renoncé à se raser ; il était un curieux mélange de distinction et de laisser-aller. Toutes ces infractions aux règlements anciens lui causaient une joie ineffable.

Il lui arrivait parfois de se réfugier dans une église, lorsqu'il pleuvait ou pour y chercher un peu de fraîcheur aux heures où le soleil roussissait les herbes. Il se laissait envahir par une sensation de bien-être qui lui rappelait sa vie ouatée d'autrefois. Un peu hébété, il fixait les cierges du maître-autel et quand le sacristain ou l'enfant de chœur les éteignait il lui semblait que des étoiles mouraient dans son cœur. Et il lui fallait faire un effort pour se relever et pour reprendre sa vie errante. Lorsqu'il voyait des pénitents dans le confessionnal il se souvenait de ses aveux passionnés de jadis : « Mon Père, je m'accuse d'adorer ma mère plus que Dieu ! » Alors il sentait en lui quelque chose se briser, s'effondrer, comme un vaisseau qui fait naufrage. Et il s'en étonnait : tout son passé n'était-il donc pas réduit en cendres ? N'avait-il pas encore perdu la faculté de s'émouvoir quand ressuscitaient les fantômes haïs parce que naguère trop aimés ? Quand parviendrait-il au promontoire élevé de l'indifférence ? Brusquement, il quittait l'église où il ne pouvait plus respirer.

Et il marchait... Il marchait pour se fuir et pour épuiser sa peine.

Sa vie lui plaisait. Cependant, il n'avait pas rencontré les surprenantes merveilles dont lui avait parlé l'homme qui venait de loin. Il n'avait peut-être pas encore pris ces routes féériques au bout desquelles on trouve un château illuminé où une femme belle comme les rêves vous sert de ses blanches mains. Où donc était le pays où le pauvre, le vagabond était accueilli comme l'envoyé de Dieu ? A son avis, toutes les routes étaient pareilles. C'était un long ruban monotone qu'il fallait enrouler le plus vite possible pour trouver un gîte car on ne pouvait jamais se fier à la clémence du ciel pour coucher à la belle étoile. « Nous n'avons pas pris les mêmes chemins, s'expliquait-il. Il a voyagé dans une autre contrée, mais j'y arriverai peut-être, moi aussi, en marchant sans cesse. Parfois, il interrogeait ses compagnons d'errance lorsqu'il en rencontrait à la croisée des chemins ou dans les villes, fouillant d'un long crochet les poubelles ou se chauffant autour d'un maigre feu dans un terrain vague de banlieue.

— D'où viens-tu ? Qu'as-tu vu au cours de tes longs voyages ? Qu'y a-t-il, ailleurs, de différent ?

Les réponses étaient presque toutes les mêmes. Rien de merveilleux ne surgissait de leurs confidences. Un grand diable efflanqué, au type maure, raconta qu'un jour il avait trouvé une pièce de quarante sous dans une boîte à ordures. Les autres le regardèrent avec envie. Un mendiant étique, dépenaillé, montra sa cheville qu'un chien avait mordu et recommanda à ses confrères de ne pas aller dans la commune où il avait reçu cet accueil ; les gens, disait-il, y étaient plus méchants qu'ailleurs. Les plus vieux, les plus décharnés, les plus silencieux des pauvres hères avaient dans leurs yeux des souffrances indicibles. « Ce n'est pas possible, songeait Fabrice, ils n'ont pas su voir, ils ont pris de mauvaises routes. Mais, moi, j'aurai plus de chances à cause de la force de mon espoir, et parce que je sais qu'elles existent et que le bonheur est loin de la masse des hommes, dans la solitude. J'arriverai un jour dans cette contrée bénie. Eux n'y croient pas, c'est pourquoi ils n'y arriveront jamais ».

Il essayait de communiquer sa foi aux misérables. Ceux-ci le regardaient avec stupeur. « Il est marteau » ou « Il est piqué », entendait-il. « Tout ça, mon garçon,

lui dit un vieux qui avait vu du pays, c'est dans ta tête. Tu te montes le bourrichon, mais réfléchis donc un peu que s'il existait vraiment, cet endroit où tous les hommes s'entendent et ce château où le mendigot est servi comme un prince, ils auraient été repérés ; nous y serions tous allés. Allons, t'as pas la cervelle en place ; on voit que t'es jeune. La vérité, c'est que not'vie et même « la vie » est une chienne de vie ! »

Lui-même, Jean Romieu, n'était-il pas maintes fois repoussé quand il demandait un abri, les soirs de neige, de vent et de pluie ? Les premiers temps, lorsqu'un fermier bourru lui refusait sa porte ou qu'un visage méfiant le regardait à travers un judas, il avait envie de crier : « Savez-vous qui je suis, manant ? Le vicomte de la Tablère. Vous ne seriez pas digne d'être mon valet ! »

Ces sursauts d'amour-propre se firent de plus en plus rares. D'ailleurs, il oublia peu à peu qui il était. Il n'avait plus jamais rencontré, même pour un soir, cette amitié merveilleuse, brusque, pure et désintéressée dont lui avait parlé le vagabond de jadis. Plusieurs fois, il avait cru tenir, dans le creux de sa main, le plus beau joyau de la vie ; chaque fois, la désillusion avait été cruelle. L'une surtout... Il s'était arrêté, pour y passer la nuit, dans une maison abandonnée parce qu'on la disait hantée. Il y avait trouvé un chemineau qui s'était blessé en glissant sur une pente caillouteuse. Il l'avait soigné, il avait partagé avec lui son frugal repas et son maigre pécule ; la moitié de la nuit s'était passée en confidences douloureuses. Au réveil, Fabrice avait constaté que son compagnon était parti en emportant l'argent qui lui restait et même sa besace qui contenait son linge de rechange.

Seul, l'enfant au chaland avait été son ami. Il ne l'avait plus jamais revu et il ne le souhaitait pas, craignant qu'une déception ne ternit ce beau souvenir. Ainsi, il était plus seul qu'il n'avait désiré l'être. Les enfants, effrayés, s'enfuyaient à son approche. C'était, dans sa nouvelle vie, ce qui lui était le plus pénible.

Néanmoins, son enthousiasme le souleva pendant plusieurs années. Le feu que le vieil errant avait allumé dans son cœur était alimenté par ses rêves d'adolescence, attisé par son imagination impétueuse. Il s'y mêlait quelques réminiscences livresques et une influence romantique. Mais, peu à peu, il se lassa d'aller à la découverte

d'un trésor qu'il ne savait même pas définir et encore moins situer. Son vaste désespoir plein d'horreur et de dégoût n'avait duré que quelques mois. Sa jeunesse avait triomphé et il s'était repris à espérer qu'un monde meilleur existait... où... il ne savait, un monde où tous les êtres étaient dignes d'être aimés, admirés, où les mères se trouvaient si heureuses avec leurs enfants qu'elles n'avaient pas une parcelle de leur cœur à dépenser en amour coupable.

Pour cet espoir tenace, pour cette faiblesse, il se morigénait, s'accusant de démence. N'avait-il pas une expérience des êtres assez profonde, assez douloureuse ? Mais vainement il luttait.

Un amour sans objet le transportait. C'était surtout le matin, quand il se réveillait auprès d'une source ou au milieu des bois. Il sentait battre son cœur comme un oiseau prisonnier qui frappe la cage de ses ailes. Il était heureux et malheureux à la fois. Il avait envie de chanter et de pleurer. Il joignait les mains, bien qu'il n'eût plus la foi. Il avait toujours aimé la nature, mais, à présent, une douce intimité augmentait sa tendresse pour elle. Il n'avait pas d'autre amie.

Il avait besoin d'aimer. Un soir, dans une taverne, quelqu'un le sentit. C'était un chien jaune et galeux qui vint auprès de lui, le choisit parmi tous les consommateurs, le suivit et ne le quitta plus.

Il avait été rapidement mûri par cette existence d'une instabilité perpétuelle qui requiert autant d'ingéniosité, de sens pratique que d'énergie et de présence d'esprit. Il était très vite devenu homme, mais sa pureté fut miraculeusement préservée par le souvenir de la faute maternelle. Dans sa haine et son mépris de l'humanité, le sexe féminin avait une place toute spéciale. Pourtant, il s'émouvait devant la grâce en fleurs des jeunes filles et il luttait âprement contre l'intrusion de ce flot de douceur. Il s'arrêtait parfois devant elles comme devant un pommier, une aubépine et il avait envie de les respirer.

Il était écartelé entre l'horreur, la haine que lui inspirait l'humanité et son besoin d'aimer. Il marchait pour se donner l'illusion de fuir les êtres. Mais il savait que tôt ou tard il les retrouverait au bord de sa route et qu'il en serait heureux.

Il marcha pendant dix ans.

Une sorte d'hébétude, greffée sur un morne désenchantement, s'empara de lui. Il était trop habitué au charme de sa vie vagabonde pour y être encore sensible. Les paysages nouveaux n'excitaient plus son intérêt ni l'inconnu sa curiosité. Les faits les plus remarquables de ces dix années avaient été sa rixe avec un ivrogne qu'il avait laissé à moitié mort sur la route et un séjour de quatre mois à l'hôpital, parmi les indigents, pour y faire soigner une grippe infectueuse. Il ne croyait plus à l'aventure. C'était sans joie et sans regret qu'il quittait une région et sans désir qu'il en atteignait une autre. Il allait comme un automate. Sa pensée, privée d'aliment, s'était voilée, enfoncée dans les ténèbres. Elle n'était plus une étoile en lui, mais un humble falot qui n'éclairait que sa vie instinctive, la seule qu'il connût. Son mépris pour l'humanité avait diminué depuis le jour où il avait commencé à s'estimer moins. Il ne comprenait pas comment ce sentiment s'était infiltré en lui. Il n'avait rien d'autre à se reprocher, pensait-il, que d'avoir trop souffert dix ans plus tôt, ce qui avait déterminé son coup de tête. Son oisiveté, son existence égoïste, sans but, hors de la société, l'inutilité de sa jeunesse et de son énergie créaient en lui un mécontentement dont il ne discernait pas la cause mais dont, par habitude, il rejetait la faute sur l'humanité, sans toutefois pouvoir étayer sa rancœur de griefs légitimes.

Il ne savait plus que faire de sa liberté qui lui pesait. Elle ne lui apportait plus d'ivresse neuve. Il commençait à comprendre qu'elle n'est pas un but, en soi, mais une richesse destinée à des fins qu'il ne pouvait saisir. Il y avait en lui un vide immense, une tristesse infinie de steppe qui, toutefois, ne le faisait pas souffrir, car l'époque des états aigus était passée.

Il arriva, un matin, dans une région d'un vert si ardent qu'il semblait éclairer le ciel. Les champs et les prés étaient une caresse pour les yeux, un baume pour le cœur. Partout, le long des sentiers, sous les feuilles, des ruisseaux bruissaient.

— Enfin, pensa le vagabond, j'arrive dans le pays de mes rêves. Nulle part ailleurs je n'ai vu une paix si vaporeuse, si souriante. Pourquoi, hélas ! n'y suis-je pas venu plus tôt ?

Il descendait un chemin creux, bordé d'aubépines et qui fleurait la menthe, le thym, le serpolet. Il déboucha devant un pré constellé de marguerites. Attachée à un platane, une chèvre blanche en mordillait les feuilles. A travers les trembles frissonnants on voyait une maison basse dont les murs disparaissaient sous les roses.

Charmé, l'homme qui venait de loin s'arrêta et s'accouda à la clôture. Cette vision était comme un appel de cloches qui réveillait ses souvenirs et s'épandait en échos doux et tendres dans son âme. Il ne savait pas où il était, mais il lui semblait avoir vu toutes ces choses belles et simples, un jour lointain. A moins qu'il ne les eût jadis rêvées.

Une voix pure s'élança derrière les arbres dont elle semblait vouloir, tel un oiseau, atteindre les cimes. Elle plana, puis redescendit à petits coups d'ailes. Une jeune femme apparut ; ses bras étaient une corbeille de fleurs. Des genêts s'en échappaient comme les rayons d'un soleil qui était sa petite tête dorée. Une enfant de trois ans, aux joues vermeilles, la suivait en tirant le bas de sa robe. Sur elles neigeaient les pétales des pommiers.

Jamais Fabrice n'avait vu quelque chose de plus frais. Il contemplait, immobile, ce beau printemps de chair.

La lumineuse créature parut d'abord étonnée, presque effrayée à la vue du cheminéau. Ensuite, elle le regarda plus attentivement et sa surprise parut s'accroître. Elle déposa sur un tertre gazonné sa cueillette éblouissante et s'approcha de la barrière. L'enfant alla jouer avec la chèvre.

— Bonjour, fit la jeune femme en souriant. Puis-je quelque chose pour vous ?

Fabrice fut décontenancé par la simplicité de ses manières.

— Non, merci, je regardais, balbutia-t-il.

— C'est joli, n'est-ce pas ? C'est la belle saison de la Normandie.

« Mon Dieu, se demandait-il, veut-elle entamer une conversation ? » Il ne savait plus parler à des gens civilisés, surtout à une femme. Et celle-ci, pour comble, était adorable ! « Pourvu qu'elle ne me donne pas deux sous, songea-t-il avec angoisse ou qu'elle ne dise pas à sa servante de m'apporter un morceau de pain. »

— Vous n'êtes pas d'ici ?

— Non.

— Etes-vous déjà venu de ce côté ?

— Ma foi, je ne sais pas... Il se peut bien... Je ne me rappelle plus. J'ai vu tant de pays !

Elle ne sourcilla pas. Il semblait que rien ne pouvait la surprendre de lui et qu'elle s'attendait aux réponses les plus étranges.

— Venez-vous de loin ?

— Ah ! si je viens de loin ? Ça oui... Vous n'avez certainement jamais rencontré un homme qui vient de si loin. Voilà dix ans que je marche. Si vous me demandez quels pays j'ai traversés, je serais bien en peine de vous le dire. Ah ! oui, j viens de loin. Ce n'est pas de la distance que je parle, mais plutôt du temps. Non, ce n'est pas encore ça. Je veux dire qu'entre ma vie d'à présent et celle de jadis, il n'y a rien de commun. On dirait deux vies distinctes, deux hommes. Je reviens du pays du désespoir, des larmes, d'un pays maudit. Et j'ai encore un long chemin à faire...

— Vers le pays de l'espoir ? murmura-t-elle d'une voix caressante.

Aucun des mendiants et des vagabonds auxquels elle avait donné le couvert et le gîte n'avait prononcé des mots pareils. Une seconde, Fabrice s'étonna qu'elle ne s'étonnât pas. Il se sentait succomber à la tentation de la prendre pour confidente. Mais pourquoi elle plutôt qu'une autre ? Était-ce sa grande jeunesse, ou la pureté de ses yeux, ou la douceur de ses lèvres fleuries de sourires qui lui inspiraient cette confiance, cet élan ?

— N'êtes-vous point las de courir les routes ou n'êtes-vous point encore habitué à votre indépendance ? N'êtes-vous pas fatigué de vivre, à votre âge, sans but, sans liens ?

Il la regardait, troublé par ses questions et ne sachant que répondre. Son premier mouvement, suscité par l'orgueil, aurait été d'affirmer que seul était bon le chemin qu'il avait suivi, mais il gardait le silence, lesté de son amour-propre, comme si l'interrogation avait été posée par lui-même. En fait, la belle inconnue du pré venait d'exprimer en termes clairs ce qu'il sentait au fond de son être, informulé depuis de longs mois. Stupéfait

ému, il regardait ce qu'il y avait derrière le voile qu'elle venait de déchirer.

Alors, la réalité devint rêve. Toutes les choses se mirent à tourner autour de lui. La jeune femme posa ses mains blanches sur les manches de son habit crasseux. « La période des miracles a commencé ; le vieux vagabond n'avait pas menti » pensa-t-il.

Ses yeux bleus s'enfoncèrent dans les siens avec l'insistance du soleil qui traverse les frondaisons d'une forêt. Et il se sentit chaud jusqu'au plus profond de l'âme.

— Fabrice de la Tablière, dit-elle avec une tendre fermeté, retournez d'où vous êtes parti, retournez au château de vos pères !

Il sembla au jeune homme que le soleil brillait plus fort et que la terre tournait plus vite.

— Ne seriez-vous pas... Sylvanette ? balbutia-t-il.

— Oui, votre cousine Sylvanette. Comme vous avez été long à me reconnaître ! soupira-t-elle avec un air de reproche et de mélancolie.

— Vous n'étiez qu'une enfant lorsque je vous ai quittée. Dix ans, je crois. Mais... c'est extraordinaire, comment avez-vous pu me reconnaître, boueux, poussiéreux, déguenillé, barbu comme je suis ?

— Je vous aimais tant, Fabrice. Je vous aurais reconnu sous n'importe quel déguisement.

Elle avait laissé ses mains sur ses bras. Il les prit et eut envie de les baiser. Mais il résista. Ce geste d'homme du monde eût été ridicule d'un pauvre hère vermineux comme lui. Mais au fond, — cette rencontre le lui prouvait bien — il n'avait pas tellement changé. Il avait été si vite enclin à lui faire des confidences, parce qu'il avait reconnu en elle un être de sa race et de son sang. Le parfum de son enfance émanait d'elle sans qu'il le sût et l'avait ensorcelé.

— Revenir, Sylvanette... non, c'est impossible. Il y a si longtemps que j'ai rompu si brutalement avec mon passé, avec ma famille, avec mon milieu... Croyez-vous que j'aie la nostalgie de ma vie ancienne et de ceux avec lesquels j'ai vécu ? Vous ne pouvez pas me comprendre, Sylvanette, parce que vous ne connaissez pas les raisons pour lesquelles je me suis enfui, jadis.

Sa voix fléchit. La douleur reflua en son cœur.

Ce n'étaient plus les vagues bondissantes qui brisaient toutes les digues ; c'était une eau souterraine dont l'affleurement était presque une caresse et qui rafraîchissait, fécondait la terre.

— Mes parents, commença-t-il avec amertume... (Il n'aurait pas eu la force de dire : ma mère)... mes parents... comment vous dire, Sylvanette ? Je n'espère pas qu'ils m'accueilleront avec transport, et je ne crains pas qu'ils ne m'accablent de reproches. Mais... il vaut mieux que je ne réapparaisse pas ; je troublerai, sans doute, leur repos.

— Fabrice !

Il s'arrêta, un peu honteux. Le regard de Sylvanette lui livrait des vérités qu'il n'avait pas pressenties.

— Il eut été impossible qu'ils vous reçussent avec des reproches, vous le savez bien, Fabrice, ces reproches vous eussent certainement semblés plus doux que leur total silence.

— Ils sont morts ?

Comme elle n'osait répondre, il prononça enfin le mot terrible :

— Ma mère est morte ? Depuis longtemps ? De quoi ?

Pendant que Sylvanette parlait, sa mère recommençait à vivre en lui. La créature, jadis adorée plus que Dieu et qui, dans son cœur, était morte, une nuit atroce, de mort violente, cette créature moitié ange, moitié fée, se levait de son tombeau. Fabrice ne savait s'il souffrait à l'idée de ne plus la voir de ses yeux périssables ou s'il était heureux de l'avoir retrouvée dans son cœur.

— Maman... rêva-t-il. M'a-t-elle pardonné ?

— Quelle est la mère qui ne pardonne pas, Fabrice ? Quelle est la mère qui ne mérite pas qu'on lui pardonne ? Vous ne saviez peut-être pas qu'elle n'était pas heureuse ?

— Vous avez donc deviné, Sylvanette, pourquoi je suis parti ? demanda-t-il très bas.

— Oui, plus tard.

— Et eux ?

— Eux, je ne sais pas, mais elle, j'en suis sûre.

A présent qu'elle avait quitté le monde, il ne supportait pas la pensée de l'avoir fait souffrir aussi cruellement. C'était pourtant ce qu'il avait voulu en la fuyant.

Mais tout était changé. La mort est un autre baptême. Ses fautes étaient annulées.

— Je ne souffrirai jamais assez pour expier cela. Mais comment se fait-il que mes parents ne m'aient pas retrouvé ? Ils ne m'ont pas bien cherché.

— Vous ignorez donc tout, mon pauvre Fabrice ?

— Mais oui ; je ne suis pas revenu dans ces parages depuis le soir de mon départ.

— Après le dîner où votre oncle, l'évêque, était présent, votre grand'mère eut une congestion cérébrale. Elle est morte six jours après. Votre mère était si inquiète de votre absence que, pour lui éviter ce surcroît de douleur, votre père lui a dit que vous aviez été passer quelques jours chez vos cousins de Villerville et que, prévenu de la mort de votre aïeule vous seriez revenu immédiatement si, à la suite d'un bain de mer imprudemment prolongé, vous n'aviez contracté une bronchite. Ce n'est que lorsqu'elle voulut aller vous rejoindre qu'on lui apprit la vérité. Il est étrange, en effet, qu'on ne vous ait point retrouvé. Pourtant, votre père avait envoyé des gens dans toutes les directions ; le commissariat avait été alerté, votre signalement donné dans toutes les gares. On découvrit le cadavre défiguré d'un jeune homme dans un bois ; il portait une enveloppe à votre adresse. Tout le monde crut que c'était vous, sauf votre mère.

— Combien de temps après ma fuite est-elle morte ?  
Sylvanette hésita un moment .

— Je veux, je dois savoir.

— Quatre mois.

Fabrice cacha son visage dans ses mains.

— Vous voyez bien que je ne peux pas revenir.

— Au contraire, Fabrice, il faut que vous reveniez pour accomplir votre devoir et votre destinée qui sont de perpétuer votre nom, les traditions et les vertus de votre race, enfin, de faire, tout simplement, votre métier d'homme. Ce n'est que lorsque vous franchirez le seuil de votre château que vos morts vous pardonneront

— Ce sont des paroles incompréhensibles pour un homme qui revient de si loin, Sylvanette. Si vous aviez l'expérience de dix années de vie errante...

Elle eut un joli rire.

— Mais j'en ai une autre, mon cousin, celle du bonheur. C'est une certitude, tandis que vous n'avez poursui-

vi que des chimères, des fantômes. Qu'avez-vous rapporté de votre longue fuite ?

Il eut envie de répondre : la conviction que l'homme n'est rien. Mais pourquoi jeter une ombre sur une âme aussi fraîche ?

— Ce que j'ai rapporté ? Quelle question ! Et d'abord suis-je au terme de mon voyage ? Que peut-on posséder de plus précieux que l'espoir ? Et l'espoir, on l'a tant que le but n'est pas atteint.

— Mais qu'attendez-vous ? Que cherchez-vous ?

Alors, il lui raconta toute sa vie depuis dix ans : la rencontre avec le vieux vagabond, qui coïncidait avec le choc qui avait meurtri son cœur ; la marche incessante sur des routes qui n'en finissaient pas et l'espoir de belles aventures qui lui feraient aimer l'humanité en lui montrant ses vertus.

— Mais j'ai eu beau marcher, marcher dans la boue et la poussière, sous la pluie et le soleil, j'ai eu beau traverser les bois, les champs, les fleuves, les vallées, je n'ai rien trouvé qui ne fût semblable à ce que j'avais déjà vu. Je n'ai pas rencontré l'amitié pure et l'amour fort comme la mort, ni la bonté, ni la sincérité, ni la pitié. Je me serais bien passé d'être heureux, mais j'avais besoin de croire à quelque chose, de rendre mon estime à l'humanité, de l'aimer. Je n'ai rien trouvé, Sylvanette, de ce que je cherchais. Je me disais : « Je n'ai pas pris les mêmes chemins. Un jour viendra bien, tout de même, où j'arriverai... » Rien ne survenait d'extraordinaire. Oui, je reviens de loin et j'ai eu le temps de méditer, mais je ne sais pas si ce que j'ai appris est ce qu'il y a de plus important à savoir. A présent, je connais les hommes. N'aurais-je pas dû plutôt apprendre à les aimer ?

— Est-ce si difficile, Fabrice ? Il n'y a qu'à les regarder souffrir. La pitié vous conduira à l'amour. Moi, mon cousin, je ne viens pas d'aussi loin que vous, mais je vais très loin parce que j'aime. Pour être heureux, il faut prendre un chemin parallèle à la nature et à sa nature. Vous n'êtes pas né vagabond, Fabrice et vous ne pouvez être un vagabond que d'apparence. Vous ne serez pas heureux tant que vous vivrez en contradiction avec votre passé, avec vous-même. Vous êtes fait comme chacun de nous,

pour vous épanouir dans l'harmonie et la plénitude. Croyez moi, Fabrice, rentrez dans la norme. Vous y trouverez plus de profit et de bonheur qu'à courir les routes.

— Je ne peux plus vivre sans merveilleux, Sylvanette et je n'en vois pas dans l'existence quotidienne des sédentaires, des hommes civilisés...

— Oh Fabrice ! Chaque journée est une caverne de trésors.

— Vous êtes tellement heureuse ?

Elle ferma les yeux et sa voix sembla parvenir de très loin.

— Oui. J'ai épousé l'homme que j'aimais. Mon mari, vous le connaissez ; vous avez joué avec lui. C'est Raymond d'Hermaville, éleveur. Nous allons vendre ensemble notre lait, notre beurre, notre fromage à la ville. Notre enfant — elle jeta les yeux sur la fillette qui, au bout du pré, cueillait des marguerites — notre enfant, notre petite maison, notre solitude, nous ne voyons pas ce qui pourrait nous rendre plus heureux. Oh ! je n'ai pas franchi des milles et des milles comme vous. Je n'ai vu la mer pour la première fois que pendant notre voyage de noces. Je ne quitte pour ainsi dire jamais ce petit coin de terre. Et pourquoi faire ? Pour essayer d'être plus heureuse ailleurs ? Pour pouvoir aimer l'humanité, Fabrice, puisque vous souffrez de cette impossibilité, il faut commencer par aimer un être. Et comment un être peut-il paraître assez grand pour être aimé si nous ne le voyons pas transfiguré par Dieu fait homme ? Oh Fabrice, ne tardez plus ! Retournez au château de la Tablière. Vous n'en êtes pas très loin ; vous pouvez y être dès ce soir. Personne d'autre ne vous y accueillera que les grands arbres, ces témoins du passé. Vous verrez que beaucoup d'entre eux sont morts, frappés par la foudre ou pourris par les inondations. Certains dont la croissance n'a pas été disciplinée ont étouffé de jeunes arbres qui ne demandaient qu'à vivre. Il y a une belle anarchie dans votre parc, Fabrice, mais que le maître paraisse et toutes les choses rentreront dans l'ordre. Votre place est chez vous, Fabrice ; un grand labeur vous y attend !

Il baisa les cheveux d'or de sa cousine, ramassa son sac et s'en alla.

Ce fut son dernier voyage.

Lorsqu'il entra dans l'avenue de chênes, majestueuse et déserte, il fut frappé par son air de sauvage abandon.

Une tourelle du château s'effondrait. Les allées avaient disparu sous les herbes folles. Les images qui l'entouraient étaient la projection de ce qu'il était lui-même.

Tout en avançant, l'homme qui venait de loin contemplait les méfaits de la liberté. Une odeur de pourriture provenait de l'étang sur lequel s'étaient accumulées des générations de feuilles mortes. Les squelettes d'un platane et d'un sapin étaient couchés dans la rivière. Les pelouses, jadis bien lisses, unies, étaient peuplées de charbons et d'orties

— C'est vrai ce que disait Sylvanette ! songea-t-il. Quelle confusion, quelle tristesse, quel gâchis ! Que de belles possibilités perdues ! Et tout cela par ma faute !

Mais déjà, le cœur plein d'énergie et d'espoir, il dénombrait et jugeait du regard les blessures des êtres végétaux qui pouvaient encore être redressés, pansés — et sauvés.

## LE BONHEUR DE GIRAUDOUX

Me trouvant au pays de ce Paracelse qui fréquenta les esprits élémentaux de la nature — esprits des eaux, des plantes et des pierres — comment une voix opportune ne m'inclinerait-elle pas à parler de l'auteur d'*Ondine* et d'*Intermezzo*? Depuis le jour, où, vers la fin de l'autre guerre, je découvris ses *Lectures pour une Ombre*, depuis l'heure surtout où je passai avec Pavel la *Nuit à Chateauroux*, où j'explorai, avec Suzanne, « le Pacifique », avec Juliette, « le pays des hommes », et où, me croyant comme Simon le Pathétique roi de Jérusalem, les enchantements d'Elpénor faisaient mes plus chères délices, Jean Giraudoux allait être le compagnon préféré de mes loisirs imaginaires : et ni le chant grave de Claudel, ni les confidences inquiètes de Proust n'ont tout à fait évincé de mon cœur cette heureuse amitié de mon adolescence. Avec quelle impatiente curiosité, j'interrogeais alors Sir Robert Greg qui, ayant à Lisbonne connu le jeune écrivain-diplomate, me rapportait tel trait de sa physionomie conforme à l'image que je m'en faisais ! Et, lorsqu'on 1921 mon père me confia que le fonctionnaire avec lequel il conférait au Quai d'Orsay s'appelait Giraudoux, combien amèrement je lui reprochai de ne m'avoir pas pris pour compagnon de ses visites !

La première fois que je vis Giraudoux, ce fut bien plus tard, en 1934, à Londres, chez les Roland de Margerie. Mon attente, si longtemps contrariée, ne fut pas déçue. Longuement je l'écoutai parler de ces poètes dramatiques

du début du XVII<sup>e</sup> siècle français, de ces « Shakespeares manqués » dont les imaginations irréelles l'enchantaient, et de ces « Précieux » auxquels on a parfois été tenté de le comparer en raison de son ingéniosité, mais que constamment il dépasse par le bon sens. Je fus alors ravi de l'entendre nommer cet imagier limousin, auteur d'un beau fronton médiéval qu'on admire au Musée des Monuments Français de Chaillot, ce *Giraldoux* dont la signature latine témoigne qu'il fut peut-être un ancêtre de l'auteur d'*Eglantine*. Je revis encore Giraudoux sous l'aspect d'un « bridgeur », et je ne dirai pas que je n'en souffris point. Mais il me fut donné de le connaître mieux au cours d'un long week-end à Royaumont, où tout semblait préparé par un habile enchanteur pour me laisser du poète d'*Elpenor* l'image la plus séduisante. Il revenait d'un long voyage autour du monde : et c'était la première fois, depuis son retour, qu'il revoyait la campagne française, le paysage d'Ile-de-France. Dans le vieux réfectoire de l'Abbaye (où le bon saint Louis, le Sire de Gonesse, venait, entre une croisade et l'autre, servir lui-même la soupe à ses chers moines) je me trouvai voisin de table de Giraudoux, et, deux heures durant, nous discutâmes de divers projets d'urbanisme, dans l'espoir de préserver la beauté menacée de Paris. Puis, avec Adalbert Henreaux, qui fut l'ami de Proust, avec René Huyghes, auquel sont confiées les peintures du Louvre, nous partîmes pour Chantilly. Dans le pays de *Sylvie*, que l'automne touchait, en croyait voyager dans l'or, dans l'ambre et dans l'opale. Il y avait des cygnes sur les étangs ; Giraudoux nous nommait tous les oiseaux dont le chant nous accompagnait et s'il se penchait à terre, au cours de nos promenades, c'était pour ramasser un œuf bleu de pluvier. Parmi ces horizons du Valois, chers à Gérard de Nerval, j'écoutais parler cet autre voyageur qui revenait de Perse et de Californie, qui, dans les forêts du nouveau-monde et de l'Asie, avait croisé des animaux étranges, presque fabuleux, et qui maintenant se livrait à la joie de retrouver son terroir familier, si différent de tous les autres. L'entendant évoquer les bêtes fraternelles avec un accent presque franciscain, puis, dans les galeries du château, accueillant avec attention ses brèves remarques sur les toiles du Poussin — son peintre préféré et le mien — il me semblait que, dans les allées dessinées par Le Nôtre, nous étions entourés des

ombres amies de Jean, Racine et de ce La Bruyère auquel ces lieux furent familiers. Mon guide, si réservé, si discret et si simple, m'apparaissait comme le plus *français* des écrivains, parce que le plus naturellement enjoué, le moins pédant, le moins livresque. Je savais que, ses livres, il les avait écrits presque par distraction, pour occuper ses loisirs et pour embellir les nôtres, comme font en Orient les conteurs et les rhapsodes ; d'un seul trait, laissant courir sa plume sans apparente préméditation, il faisait couler la prose la plus intelligente, la plus subtile, mais aussi la plus juste, la plus émue. Des esprits chagrins parlaient de sa préciosité, de sa légèreté. Et voici qu'il nous donnait, coup sur coup, avec *Siegfried et le Limousin*, une épopée où s'animent les rapports tutélaires de ces deux personnes : France, Allemagne ; avec *Bella*, le grand roman politique de la France contemporaine. A peine l'avait-on classé romancier, il nous offrait l'étude critique la plus aigüe sur Racine, le portrait le plus incisif de *Chaderlos de Laclos*, la page la plus humaine sur son compatriote *Charles-Louis Philippe*.

Léger ? Il l'est comme ce personnage de *Choix des Elues*, qui ne pèse pas sur la vie : car il a « dans le corps et dans l'âme cette poche d'air qui permet aux oiseaux de voler » ; sans être *facile* ni *bohème*, il est léger « à cause de cette moindre densité qui le doue d'aisance, de gaieté, d'humour ». Il fuit toute discussion, qu'elle soit didactique ou religieuse — j'en ai fait, je l'avoue, à mes dépens, l'expérience. Aux discussions littéraires, il préfère une promenade dans la campagne ou dans ces vieux faubourgs de Paris qu'il aime non point en Parisien, comme Fargue, mais en provincial toujours épris de la grande ville. Car, foncièrement, c'est un « provincial ». (Et qui rougirait de ce titre après Pascal ?) Et c'est également un « amateur ». En dépit de sa maîtrise, (quasi spontanée) il demeure, parmi tant d'écrivains professionnels, rivés à leur table, prisonniers de leur genre, l'amateur qui naïvement se promène d'un genre à l'autre, improvisant à son gré tantôt une féerie et tantôt un discours. Il a l'exquise impertinence de refaire *Electre* après Euripide, *Judith* après l'écriture *le Cantique des Cantiques* après Salomon — et cela ne lui réussit pas trop mal. Homère lui-même ne porte pas ombrage à sa *Guerre de Troie*. Heine est peut-être jaloux des Lettres écrites d'une prison de Bavière,

où la verve de Giraudoux se révèle plus germanique, plus juive et presque aussi parisienne que celle du poète d'*Ata Troll*. Quant à Shakespeare, il ne lui a pris jusqu'ici que le nom de son chien : *Puck*.

Presque malgré lui, il est toujours au premier plan. Certains le jugent *habile* : à dire vrai, plus il est lui-même, plus il fuit l'actualité, moins il flatte son public, et plus il plaît, séduit, fournit la chose même que l'on attendait. Il est si Français, dit-on, que l'étranger n'y entendra rien. Or l'Allemagne se reconnaît dans le *Siegfried* de ce Limousin, l'Amérique est ravie par son *Amphytrion*, l'Angleterre par sa *Guerre de Troie*. Un tel « bonheur » seait fatal à d'autres, une telle chance périlleuse ; Giraudoux s'en tire en souriant, échappant aux succès les plus perfides aussi bien qu'aux conflagrations les plus meurtrières : dès les premiers jours de la guerre de 1914, il est à la Marne, comme Péguy, mais il en revient ; il est, comme Rupert Brooke, aux Dardanelles, il y donne l'assaut, il est blessé : il en réchappe. Fonctionnaire, Français et Provincial (dans toute la force de ces termes), il reste jeune, affable, ouvert à toutes les idées. On ne peut davantage le classer : après *Siegfried* on déclare : un romancier qui réussit à la scène, ce ne peut être qu'un accident ! L'accident se renouvelle chaque année, avec *Amphytrion* 38, *Intermezzo*, *Judith*, *Tessa*, la *Guerre de Troie*.. *Electre*, *Ondine*. L'envie se lasse ; les sceptiques retrouvent la foi.

Cet homme n'est-il pas fait pour porter le bonheur à l'Europe, qui en a tant besoin ? Fils adoptif, en quelque sorte, de Philippe Berthelot, (et, par là, faisant partie de cette grande famille qui va d'Auguste Bréal à Paul Claudel) Giraudoux a été le secrétaire de Raymond Poincaré, ce qui lui a permis d'évoquer dans *Bella*, sous les traits des Rebendart et des Dubardau, le conflit de deux grandes dynasties savantes et politiques ; et Poincaré lui-même (qui pourtant n'avait guère le beau rôle dans l'histoire) a, dans un article singulièrement émouvant, témoigné qu'il n'était pas insensible à l'évocation de « l'angoisse métaphysique athée » des Dubardau. Ainsi, loyal jusqu'à l'imprudencence, il n'en est pas moins libre de tout esprit de clan. Il n'est prisonnier ni d'une Ecole, ni d'un parti, ni d'un genre, ni d'un théâtre, ni d'un éditeur, et peut-être est-il le seul à Paris à ne songer à aucune Académie.

Si Jouvett est son interprète ordinaire, Edouard Bourdet dine avec lui (et Paul Morand) tous les dimanches. Tout naturellement, il rapproche la N.R.F. du Boulevard, l'avant-garde du monde officiel. On a parfois voulu le « classer » avec Proust, avec Morand, avec Cocteau. Il est vain de le comparer à qui que ce soit. Entre Cocteau et lui, il y a bien quelques ressemblances superficielles, — qui ne résistent pas à l'examen. Ce ne sont, somme toute, que des coïncidences pittoresques. On a dit de tous deux qu'ils ont le profil de Voltaire : pourtant ils ne se ressemblent pas. Dans *Siegfried et le Limousin* et dans le *Grand Ecart*, parus la même année, le héros porte le nom de *Forestier* et l'on s'amuse à découvrir, arbitrairement citées dans les deux romans, les rimes les plus riches de la langue française :

*Gall, amant de la reine, alla, tour magnanime.  
Galamment de l'arène à la Tour Magne, à Nîmes.*

Or ce n'était pas une gageure. Ils n'étaient pas de connivence... A cela près — et en dehors du fait qu'ils sont les seuls romanciers-poètes à s'être imposés au théâtre — ils s'opposent en toutes choses. Cocteau est essentiellement le « gamin de Paris » ; Giraudoux, qui a vécu presque toute sa vie à Paris, l'enfant de la province : de sa province, le Limousin, mais aussi de toutes les provinces : par exemple, de cette province de l'Europe baroque qu'était la vieille Allemagne sentimentale, telle qu'elle apparaît dans *Visite chez le Prince*. Et, dans Paris même, c'est encore la « province » de la Rive Gauche qu'il a choisie pour résidence, tandis que Cocteau de ses fenêtres aperçoit la Madeleine et le Boulevard. Jeunes différemment, l'un malgré sa liberté d'esprit demeure un grand bourgeois, père de famille, haut fonctionnaire ; l'autre, la poète d'une nouvelle bohème nocturne et citadine qu'illustrent la musique des Six, certaines toiles de Picasso et de Bérard. Tous deux ont inventé sans doute un lyrisme nouveau, où l'esprit a sa part, un lyrisme que Voltaire a pressenti dans ses lettres et dans ses contes, et qui lui faisait dire de « l'esprit » ce que nous dirions aujourd'hui de « la poésie » : que c'est le don de faire rimer des choses éloignées par des rapprochements imprévus. Mais ces « rimes » ont chez Giraudoux une source

psychologique, tandis qu'elles demeurent chez Cocteau sur le plan des images. Il faudrait dire encore que Giraudoux et Cocteau ont tous deux, avec des ressorts très différents, repris et renouvelé la tragédie grecque. Et Giraudoux n'est-il pas, depuis Homère, à peu près le seul écrivain qui ait inventé un nouvel ordre de *métaphores* ?

Comment ne pas s'étonner de voir des critiques, tout récemment, se disputer au sujet du rang d'un tel inventeur ? Est-ce un grand écrivain ? N'est-ce qu'un poète mineur ? J'imagine que Giraudoux lui-même doit se soucier fort peu de ces classifications. Que lui manque-t-il ? Si toutefois il lui manque quelque chose, et ce n'est pas à nous d'en juger. Pour ma part — et c'est là je le confesse une opinion tendancieuse, tout intempestive — mon inclination pour lui, jadis près d'être exclusive, souffre de ce qu'il semble ignorer (et *Electre* ? direz-vous) la *souffrance* — je ne dis pas la *douleur*. Du moins a-t-il une façon de l'aborder qui n'est ni chrétienne, ni juive : cela m'incline parfois à trouver presque inhumain cet homme qui, par ses dons, son génie et son cœur et sa raison, mériterait plus que Titus d'être appelé « les délices du genre humain ». Il va de soi que mon aveu n'accuse ici que moi-même et que, devant le bonheur d'une grâce naturelle à la fois authentique et continue, je considère avec une sorte d'épouvante l'absence de cette inquiétude, de cette exigence par où pénètre l'autre grâce et nous atteint un Dieu jaloux. (1)

GEORGES CATTALU

---

(1) Depuis que ces pages ont été écrites il y a eu la guerre... Et Jean Giraudoux, Haut-Commissaire de l'Information, vient au nom de la France d'invoquer saint Michel.

## LA CAVERNE DES SONGES

### ACTE II

*La galerie aux colonnes. La princesse Prisca, un livre dans les mains, est entourée de ses suivantes.*

*La Princesse.* — Où est mon précepteur Ghalias? Je ne l'ai vu de toute la journée.

*(Ghalias arrive en courant. Il est vieux. Les suivantes se retirent).*

*Ghalias.* — Me voici, princesse.

*La Princesse.* — Vous m'étonnez, Ghalias. Vous êtes essoufflé et tout en nage?

*Ghalias.* — J'étais en ville, Princesse. Et si je ne m'étais souvenu de vous à temps, je ne me serais pas dépêché.

*La Princesse.* — Qu'y a-t-il en ville? Mon père vous faisait mander tantôt. Il paraissait avoir quelque chose d'important à vous communiquer.

*Ghalias* (se retirant avec diligence) — Le roi me demande?

*La Princesse* (l'arrêtant). — Attendez. Vous voyez ce que je tiens en main? C'est le Livre des Songes. J'ai fait un rêve étrange cette nuit, Ghalias.

*Ghalias.* — ?..

*La Princesse.* — J'ai rêvé que j'étais enterrée vivante.

*Ghalias* (méditant un temps). — Dieu! Se peut-il

qu'il y ait quelque rapport entre ceci et les bruits qui courent dans la ville?

*La Princesse.* — Que raconte-t-on?

*Ghalias.* — L'on dit qu'un trésor du temps de Dioclétien est enfoui dans une caverne située à l'orée de Tarse.

*La Princesse.* — Dioclétien?

*Ghalias.* — Oui, Dioclétien. Le tyran de l'Ere des Martyrs. Ne vous en ai-je pas parlé au cours de nos leçons d'histoire?

*La Princesse.* — N'est-ce pas ce roi dont la fille portait le même nom que le mien?

*Ghalias.* — Vous y êtes, Princesse. C'est elle. Une sainte princesse, à laquelle, selon les paroles du devin, vous deviez ressembler au physique comme en dévotion.

*La Princesse.* — Pensez-vous que le devin a dit vrai? Est-ce que je lui ressemble réellement? C'est que j'ignore tout d'elle, Ghalias, et vous ne voulez rien me raconter de son histoire. Que vous êtes dur! Vous ne savez pas à quel point je suis curieuse de connaître, par le menu, tous les traits de la vie de celle, du moins on le prétend, à qui je ressemble...

*Ghalias.* — Je vous jure par le Christ, Princesse, que vous en savez déjà autant que moi là dessus. Ne vous ai-je pas dit que c'était une chrétienne à la foi ardente, et qui croyait en Dieu, à une époque où le Christianisme était opprimé? Ne vous ai-je pas dit qu'elle cachait sa religion aux yeux de son père, un cruel païen, qu'elle vécut vieille fille, refusant toutes les propositions de mariage qu'on lui faisait, et mourut à l'âge de cinquante ans..?

*La Princesse.* — Vous m'avez dit également, Ghalias, si je m'en souviens, qu'on l'entendit dire un jour, alors qu'on voulait l'obliger à se marier, qu'elle était liée par un pacte sacré qu'elle ne romprait jamais.

*Ghalias.* — Oui, Princesse, c'est exact.

*La Princesse.* — A qui pensez-vous qu'elle était liée?

*Ghalias.* — A Dieu, Princesse. A qui voulez-vous qu'elle le fût, sinon à Dieu?..

*La Princesse.* — Je croyais qu'elle était liée à l'élu de son cœur.

*Ghalias.* — Oh! Princesse, pouvez-vous dire cela? Son cœur pouvait-il choisir autre chose que Dieu?

*La Princesse.* — Quel mal y eût-il pu avoir? Le cœur d'une femme peut bien contenir Dieu et quelqu'un d'au-

tre. Mais, Ghalias, vous ne connaissez pas le cœur de la femme. Vous êtes un innocent, Ghalias.

*Ghalias.* — Princesse, j'ai bien étudié toute son histoire.

*La Princesse* (ironique). — Sans y rien comprendre bien entendu. Si ce n'est ce qu'un vieillard comme vous peut en comprendre.

*Ghalias.* — Je comprends ce qui est vrai. Nul doute qu'elle fut une sainte. Tenez. Hier encore, j'ai mis par hasard la main sur un livre où il est relaté qu'une de ses suivantes l'entendait toujours dire : « J'attends chaque jour... et j'attendrai, sans faiblir, jusqu'à ce qu'il soit de retour ».

*La Princesse.* — Vous voyez qu'elle attendait.

*Ghalias.* — Le Christ, Princesse. Elle attendait que le Christ descendît du ciel.

*La Princesse.* — Elle était donc une sainte? Réellement une sainte?

*Ghalias.* — Peut-on en douter?

*La Princesse.* — Nul doute que cette sainte eût préféré être femme, si elle l'eût pu.

*Ghalias.* — Ne vous moquez pas, Princesse. Je vous prie de ne pas vous moquer de votre noble aieule.

*La Princesse* (touchant la croix suspendue à son cou). — Est-il vrai, Ghalias, que cette croix lui appartenait?

*Ghalias.* — Oui, Princesse. C'est l'un des précieux objets qu'elle laissa à sa mort. On dit qu'elle vit apparaître dans un songe le Christ, qui lui passa au cou ce joyau, qu'elle trouva le matin à son réveil. Sa surprise et sa joie furent si grandes qu'elle se sentit imprégnée d'une félicité divine qui ne la quitta pas et qu'elle garda jusqu'à sa mort.

*La Princesse.* — Et c'est dans cette galerie qu'elle mourut, Ghalias?

*Ghalias.* — Oui. Elle aimait méditer longuement dans la solitude de cette galerie. Et quand elle sentit l'ombre de la mort la frôler, elle demanda à être transportée ici pour rendre le dernier soupir.

*La Princesse.* — Pourquoi précisément dans la galerie aux colonnes?

*Ghalias.* — Qui sait, Princesse, qui sait?

*La Princesse.* — Ici donc. Dans cette même galerie? Et peut-être à cette place que nous occupons?

*Ghalias.* — Oui.. ici.. est morte Prisca, la sainte princesse, il y a trois cents ans.

*La Princesse* (après un temps) — Combien je suis curieuse de mieux connaître sa vie.

*Ghalias.* — Qui sait, Princesse. Vous serez peut-être un jour ce qu'elle fut. Les paroles du devin se vérifieront sans doute.

*La Princesse* (ironique) — Moi... une sainte? Tout hormis cela.

*Ghalias.* — Est-ce trop demander à...

*La Princesse.* — Non. Je ne le souhaite pas. Ce n'est point mon rêve...

(*On entend une voix parvenant du dehors.*)

*Une Voix* — Ghalias.

*Ghalias* (se retournant rapidement) — Le roi...

*Le Roi* (entrant) — Ghalias, sais-tu la nouvelle?

*Ghalias.* — Oui, Sire. L'histoire du trésor.

*Le Roi.* — Non. L'histoire des fantômes.

*Ghalias* (en même temps que Prisca) — Des fantômes?

*Le Roi* (s'adressant à Ghalias). — N'es-tu pas allé voir la caverne avec la foule? Où étais-tu donc?

*Ghalias.* — J'étais parmi les curieux qui écoutaient le récit du pêcheur, et je fus sur le point de suivre la foule lorsque je me souvins de la leçon de la Princesse.

*Le Roi.* — Ce même pêcheur vient de revenir à l'instant à toute allure, et il raconte d'étranges choses : ils ont vu, paraît-il, trois créatures dans la caverne, trois créatures à l'aspect effrayant ; cheveux longs, accoutrement bizarre, pâleur cadavérique... et près d'elles un chien dont les yeux lancent des regards extraordinaires. Tous se sont enfuis de peur...

*Prisca* (en émoi). — Dieu ! Des êtres effroyables...

*Le Roi.* — Ne crains rien, Prisca.

*Ghalias* (réfléchissant). — Serait-ce possible ?

*Le Roi.* — Qu'en penses-tu, Ghalias ?

*Ghalias.* — Les trois avec leur chien. Seigneur... Se pourrait-il qu'il soient les trois avec leur chien ? Seraient-ce eux ?

*Le Roi.* — Qui, eux ?

*Ghalias* (comme se parlant à lui-même). — Oui... Oui... les trois avec leur chien...

*Prisca.* — Mais qui donc, Ghalias ?

*Ghalias.* — Ne vous avais-je pas parlé, Princesse, lors de notre étude de l'Ere des Martyrs, de ces deux jeunes nobles, qui échappèrent à Dioclétien et qui disparurent laissant leurs contemporains les attendre et faire des conjectures sur leur disparition, tout en créant des légendes au sujet de leur prochain retour ? J'ai lu des livres où il est dit qu'ils paraîtront un jour.

*Le Roi.* — C'est ce que disait tantôt un vieillard accouru avec les badauds, pour écouter le récit du pêcheur.

*Prisca* (avec peur et curiosité). — Que disait ce vieillard, père ?

*Le Roi.* — Il disait à la foule, après avoir vu les trois disparus, que ce n'était pas des revenants, ni des fantômes ; car leurs pères leur ont souvent raconté l'histoire de deux jeunes amis de Dioclétien, qui échappèrent à la mort ordonnée par ce dernier, et qui, ayant rencontré un berger sur leur chemin accompagné d'un chien, disparurent. Ils doivent apparaître au moment propice... Des générations se succédèrent en attendant.

*Prisca.* — Mais, père, notre génération était sur le point de les oublier.

*Ghalias.* — Oui, Princesse... Les saints n'apparaissent que quand on les attend le moins.

*Le Roi.* — Tu crois à cette légende, Ghalias ?

*Ghalias* (avec force et joie). — Pleinement, sire, je ne doute plus maintenant que ce soient eux. Dieu a voulu que ce soit sous votre bienheureux règne, Sire. Car vous êtes chrétien et croyant, et votre ère est celle du Christianisme.

*Le Roi* (avec joie). — Comme je serais heureux si tu disais vrai !

*Ghalias* (sur le même ton). — C'est vrai, Sire. Ce sont eux. Ce sont eux... trois, et le quatrième est leur chien. Les saints Marnoché, Michilinéa, Iemlikha et Katmir le chien, sont cités dans le livre des prêtres.

*Prisca* (avec passion, comme envoûtée). — Bizarre ! Que c'est bizarre, Ghalias ! Il m'est impossible d'imaginer ce que vous dites là...

*Ghalias* (continuant sur le même ton). — J'ai long-

temps douté des paroles du pêcheur racontant l'histoire de cet être étrange qui, l'ayant rencontré, lui exhiba une pièce de monnaie frappée au temps de Dioclétien. Mais comme vous me dites maintenant qu'ils sont trois et qu'ils ont un chien avec eux, je ne puis que croire. Le moyen d'en douter ?

*Prisca* (avec curiosité et peur). — Mais où étaient-ils ? Sont-ils restés vivants pendant tout ce temps là ?

*Le Roi*. — Oui, Ghalias, réponds. Penses-tu qu'ils sont demeurés vivants dans la caverne pendant plus de trois cents ans ?

*Ghalias* (après réflexion). — Et pourquoi pas ? Qui sait ? Ne savez-vous pas, Sire, ce que racontent les livres des Indes ?

*Le Roi*. — Quoi ?...

*Ghalias*. — Une légende connue au Japon, qu'on appelle « La légende d'Orashima ».

*Le Roi*. — Je ne vois pas le rapport ?

*Ghalias*. — Elle est semblable à l'histoire de ces jeunes gens, et elle est authentique, car les habitants de ces pays lointains y croient, tout comme nous croyons à celle des hôtes de la caverne.

*Le Roi*. — Ont-ils eux aussi apparu après une longue absence ?...

*Ghalias*. — Oui, Sire. Il est inscrit dans les registres royaux de ces pays qu'en la vingtième année de l'avènement au trône du Mikado Iouryako, le jeune pêcheur Orashima, du district d'Iosha, sortit pour pêcher et ne revint plus. Il demeura absent et sans donner de ses nouvelles le temps que mirent trente rois et reines à exercer le pouvoir. C'est-à-dire quatre siècles. Et ce n'est que sous le règne du Mikado Ioghonigho — disent les registres royaux — que le jeune Orashima apparut... mais pour disparaître définitivement quelque temps plus tard.

*Prisca* (rêveuse, après un temps). — Et où était-il ce pêcheur, Ghalias ?

*Ghalias*. — Je l'ignore, Princesse. C'est tout ce que je sais de la légende.

*Prisca*. — Ainsi, Ghalias, votre savoir est toujours de surface. Vous n'approfondissez jamais rien.

*Ghalias* (vexé). — Princesse. C'est plutôt votre esprit qui refuse de se contenter de ce qu'on lui offre.

*Le Roi* (réfléchissant). — N'est-il pas bizarre, Gha-

lias, que les gens de ces pays croient également au retour du disparu, et après un temps aussi considérable?

*Ghalias*. — Oui, sire. Et je crois que tous les pays de l'univers ont chacun une légende pareille à celle-ci.

*Le Roi*. — Ainsi donc, nul doute que quiconque partira reviendra un jour ?

*Ghalias*. — Oui, sire. Et quiconque meurt ressuscitera. Telle est la loi du genre humain. Si la légende est, comme on dit, la conscience du peuple, et si le genre humain tout entier, sans différence de religion, est lié par une même et unique légende, est-il possible que l'âme de tout un univers se trompe ?

*Le Roi* (revenant à lui). — Par conséquent, qu'attends-tu, Ghalias, pour te rendre à la caverne et conduire ces saints jusqu'à mon palais, où ils seront les bienvenus ?

*Ghalias* (avec enthousiasme). — Vous avez raison, sire. Je déclare que de tous les rois chrétiens vous êtes le plus fidèle.

*Le Roi* (continuant avec enthousiasme). — Que n'avertis-tu les Evêques et tout le Clergé, pour qu'ils s'apprêtent pour la cérémonie de la canonisation, que je veux brillante et plus belle que celles dont parle l'Histoire.

*Ghalias*. — Vous avez raison, sire. Vous avez raison, ô roi croyant. Oui, sire, j'y vais... J'y vais...

*(On entend un bruit confus parvenant du dehors).*

*Prisca*. — Quel est ce bruit ?

*Le Roi*. — Va voir, Ghalias, ce qui arrive.

*(Ghalias s'exécute au plus vite).*

*Prisca* (au Roi). — Père, as-tu vraiment l'intention d'offrir l'hospitalité à ces étranges créatures ?

*Le Roi*. — Quelles étranges créatures, Prisca ?

*Prisca* (avec peur). — Ces personnages de la légende. Ces sortes de revenants qui effrayent quiconque les voit.

*Le Roi*. — Aurais-tu peur, toi ?

*Prisca* (tremblante). — Oui.

*Le Roi* (la rassurant). — Calme-toi, Prisca. Ils nous ressemblent en tout. Tu verras, ce n'est qu'une vague appréhension.

*Prisca* (peureuse). — Je ne pourrai fermer l'œil de toute la nuit, me sachant sous le même toit que des créa-

tures fantasmagoriques ayant été l'objet de nombreuses légendes.

*Le Roi.* — Non, ma fille, re ne sont pas des êtres imaginaires, ni des fous. Ce sont des saints. Et c'est un grand honneur que de les voir parmi nous.

*Ghalias* (entrant en coup de vent). — Ce sont eux, sire. Eux... Eux...

*Le Roi* (surpris). — Eux ? Qui eux ?

*Ghalias.* — Les hôtes de la caverne.

*Prisca* (dans un cri d'effroi). — Oh...

*Le Roi* (tremblant). — Comment... Comment se fait-il, Ghalias... Comment sont-ils venus ?

*Ghalias.* — C'est la foule, Sire, qui les a amenés jusqu'ici. Et... je crois qu'ils viennent de franchir la porte du palais...

*Prisca* (avec peur). — Ghalias, approchez-vous de moi. Ne m'abandonnez pas...

*Ghalias* (avec force). — Sire, attendons-les. Recevons-les avec tout le respect qui leur est dû. Faisons-leur bon accueil.

*Le Roi* (sans bouger). — Oui, recevons-les.

*Prisca.* — Père. Ne les reçois pas. Tu en as peur, et ta voix tremble de frayeur.

*Le Roi.* — Moi ?

*Prisca.* — Oui. Je jure que tu as peur.

*Ghalias.* — Princesse, notre roi est un croyant, et le croyant ne craint pas les saints.

*Le Roi.* — Tu dis vrai, Ghalias. Tu dis vrai.

*(Le tumulte se précise de plus en plus).*

*Le Roi* (légèrement troublé). — Ecoute... Les voici...

*Ghalias.* — Je vais à leur rencontre...

*Prisca* (l'arrêtant). — Non, demeurez.

*Michilinéa* (s'écriant du dehors). — Rien n'a été changé, Iemlikha. Voici la galerie aux colonnes telle que nous l'avons laissée hier.

*Marnoche.* — Oui, la galerie aux colonnes n'a pas changé.

*Iemlikha* (d'une voix douloureuse, telle une plainte). — Tout a changé. Tout a changé...

*(Ils apparaissent avec leurs cheveux en broussailles,*

*leurs barbes hirsutes et leurs vieux vêtements, les sbires et les gens du palais les entourant).*

*Prisca* (A peine les voit-elle, qu'elle pousse un cri sourd et s'appuie sur *Ghalias*). — Dieu !...

*Michilinéa* (A peine voit-il la Princesse, qu'il perd tout contrôle sur lui-même et pousse un cri, qu'il s'empresse de réprimer). — *Prisca* ?

*Prisca* (avec peur, et se cachant derrière *Ghalias*). — Oh ! Vous avez entendu ? Il vient de prononcer mon nom.

*Ghalias* (dans un souffle). — Que vous disais-je ? C'est un saint.

*(Le pêcheur s'avance vers le roi étonné).*

*Le Pêcheur*. — Sire, nous les avons amenés de la caverne pour que Votre Majesté daigne nous éclairer sur leur compte.

*Marnoche* (poussant du coude *Michilinéa*, et bas). — Nul doute que c'est le successeur de *Dioclétien*.

*Michilinéa* (qui n'a d'yeux que pour la Princesse). — *Prisca*... ?

*Prisca* (avec peur). — Il me regarde d'étrange manière... *Ghalias* ? Je ne puis rester ici un seul instant de plus.

*(Accompagnée de son précepteur, elle sort par une porte dérobée, à l'insu des autres personnes présentes. Seul Michilinéa la regarde s'en aller, étonné et comme dans un rêve).*

*Le Roi* (s'avançant vers eux, plein de courage, mais d'une voix changée). — Vous êtes les bienvenus, ô saints. Nous vous avons attendus longtemps, comme nos ancêtres vous ont attendus. Vraiment, c'est pour nous un bien grand honneur que...

*Iemlikha* (qui n'a pas cessé de regarder curieusement autour de lui, bas à *Marnoche*). — Voyez les vêtements de ce roi et de ces mercenaires. Dans quelle ville sommes-nous ?

*Le Roi* (continuant). — Oui, c'est un bien grand honneur pour moi que vous ayez daigné apparaître sous mon règne et non sous le règne de l'un de mes encêtres chrétiens...

*Iemlikha* (dans un souffle, à Marnoche). — Ce roi est chrétien...

*Marnoche* (l'invitant à se taire). — C'est tout ce que tu as compris...

*Le Roi* (au pêcheur). — Et toi, humble pêcheur qui nous as indiqué leur sainte retraite, je saurai te récompenser. Oui, ô saints, avec quelle impatience n'attendions-nous pas cette heure solennelle dont parle l'histoire.

*Marnoche* (dans un souffle, et comme se parlant à lui-même). — Ce roi est fou.

*Le Roi*. — Mon palais, — si vous le permettez, — sera votre demeure. Tous vos besoins seront satisfaits, et tous vos ordres exécutés. Notre seule ambition est de vous servir et de vous être agréable.

*Iemlika* (dans un souffle, à Marnoche). — Ne vous disais-je pas que Dieu est vrai? Des miracles et d'étranges choses ont dû se produire durant notre séjour d'un mois dans la caverne...

*(Marnoche ne l'écoute pas, et Michilinéa est tout préoccupé par l'attitude de la Princesse à son égard).*

*Marnoche* (répondant au roi). — Sire, combien je remercie Dieu d'avoir accompli ce miracle, celui d'avoir, en un clin d'œil, tué Dioclétien le tyran et installé sur le trône un roi juste tel que vous. Je voudrais pouvoir rendre grâce à Dieu indéfiniment de vous avoir fait roi aussi promptement... mais ma patience est à bout (*le roi est tout étonné*)... Le roi me permettrait-il de me retirer à l'instant même : ma femme et mon enfant attendent mon retour depuis une semaine, peut-être plus. Ils doivent être inquiets à cette heure...

*Iemlikha* (dans un souffle, à Marnoche). — Ce palais me fait peur, (*se retournant vers le roi, et d'une voix troublée*). Moi aussi, Sire, je voudrais m'en aller. Mon troupeau m'attend dans un endroit que je suis seul à connaître.

*Marnoche* (avec insistance). — Le permettez-vous, Sire ?...

*Le Roi* (stupéfait cherchant Ghalias autour de lui). — Ghalias. Ghalias...

*Marnoche*. — C'est inutile, Sire, je connais le chemin conduisant à ma demeure. (*Il s'incline et se retire pré-*

*cipitamment. Iemlikha profite de cette occasion pour sortir derrière lui. Quant à Michilinéa, revenant à lui, il s'avance vers le roi).*

*Michilinéa.* — Sire, il m'est pénible d'apparaître à vos yeux en cet état déplorable. Me permettez-vous de me retirer dans ma chambre pour mettre de l'ordre dans ma toilette ?

*Le Roi* (étonné). — *Ghalias...*

*Michilinéa.* — Point n'est besoin, Sire, je sais trouver seul ma chambre dans ce palais. Excusez-moi, Sire. C'est seulement maintenant que je me suis rendu compte de l'état lamentable de mon aspect. Et c'est sans doute cela qui a dû effaroucher la princesse, car elle n'a pas daigné répondre à ma révérence...

*(Il sort de la galerie, laissant le roi et son entourage plongés dans un profond étonnement).*

*Le Roi* (s'avancant avec précaution vers une porte à côté de lui). — *Ghalias...*

*Ghalias* (du dehors). — Majesté. (*apparaissant bien vite*) Me voici. Son Altesse la Princesse ne voulait pas que je m'éloigne d'elle... (*regardant le roi, lequel est tout distrait*). Qu'avez-vous, Sire? (*cherchant autour de lui*) Où sont les saints ?

*Le Roi* se ressaisit, et fait signe à son entourage de se retirer.

*Ghalias* (Après que tout le monde est parti, inquiet). — Où sont les saints ?

*Le Roi.* — Les saints ?

*Ghalias.* — Oui. Où sont-ils ?

*Le Roi.* — Veux-tu m'écouter, *Ghalias* ?

*Ghalias.* — Bien sûr, Sire.

*Le Roi* (dans un souffle). — Ces saints sont fous.

*Ghalias* (sidéré). — Fous ! Que Dieu me pardonne ! Et où sont-ils allés ?...

*Le Roi.* — Ils sont partis... l'un pour sa maison...

*Ghalias.* — Sa maison ?

*Le Roi.* — Du moins, c'est ce qu'il a dit. Le second s'en est allé à la recherche de son troupeau, qui est en train de paître, a-t-il dit...

*Ghalias.* — Et le troisième ?

*Le Roi.* — Le troisième est parti se raser...

*(Avant que le précepteur n'ouvre la bouche, on entend venant du dehors, le cri apeuré des femmes du palais).*

*Ghalias.* — Qu'y a-t-il ?

*Le Roi.* — C'est le troisième. Parti à la recherche de sa chambre à travers le palais, il épouvante tous ceux qui le rencontrent. Va, Ghalias, mène-le au Bâtiment des Hôtes et donne aux esclaves les ordres nécessaires.

*(Le précepteur sort rapidement. Le roi s'apprête, lui aussi, à quitter la galerie, lorsque Marnoché apparaît brusquement).*

*Le Roi.* — Dieu! *(Il recule).* A moi, Ghalias!

*Marnoché.* — Sire, un mot. Vous venez de dire que tous nos désirs seront satisfaits, et vous m'avez permis de me rendre chez les miens. Or, en sortant je me suis rappelé que je n'aurai rien à donner à ma femme et à mon enfant, qui croient que je suis en voyage depuis une semaine. Et je me suis rappelé également qu'il y a de cela un an, dépêché par Dioclétien vers une province et m'étant absenté quatre jours durant, je rapportai avec moi des jouets, qui firent le bonheur de mon enfant... Même que je me souviens qu'il me dit ce jour-là : « Quel bonheur, père si tu pouvais partir chaque jour ». Nul doute qu'à cette heure il s'attend à recevoir quelque chose de semblable. Si j'avais de l'argent sur moi, de l'argent qui ne serait pas du temps de Dioclétien, et qui aurait cours...

*Le Roi* (se retournant vers la porte, par laquelle le précepteur est sorti). — Ghalias...

*Marnoché* (regardant autour de lui, puis désignant les vêtements du roi). — Sire, par Dieu, vous avez bien fait d'effectuer ce changement rapide dans les costumes, qui sont comme une séparation entre l'ère de Dioclétien le païen et la vôtre... Oui, que les habits sont beaux maintenant. Mais ce qui est bizarre, c'est qu'on ait pu accomplir tout cela en quelques jours. Et puis cette route conduisant de la caverne au palais, par laquelle nous sommes venus, n'était pas aussi carrossable la semaine dernière...

*Le Roi* (se retournant vers la porte). — Viens, Ghalias, Viens...

*Ghalias* (du dehors). — Me voici, Sire. (*Il entre précipitamment*) : Majesté...

*Le Roi* (désignant Marnoché). — Tu pourras comprendre ce que désire le saint.

*Ghalias* (se retournant vers Marnoché, et s'inclinant avec humilité). — O vous dont le front est ceint du nimbe lumineux, vous êtes revenu, au grand enthousiasme de tout le monde, après le peuple romain vous a attendu avec impatience, mais sans jamais désespérer, car Dieu lui a donné la foi et la conviction... (*Marnoché le regarde d'un air inquiet*). Mais le plus beau, c'est que vous soyez apparu en ce siècle même, comme si, précisément, vous vouliez honorer notre bienheureux roi de votre sainte présence...

*Marnoché* (à lui-même). — Par le Christ, c'est un fou.

*Le Roi* (dans un souffle, au précepteur). — Je lui ai déjà dit tout cela. Demande-lui plutôt ce qu'il désire.

*Ghalias*. — Ce qu'il désire ? Peut-il vouloir autre chose que la solitude pour prier Dieu. Sire, je ferai également pour lui ce que j'ai fait pour son camarade. Je le conduirai au Bâtiment des Hôtes et donnerai aux esclaves les instructions nécessaires, afin que tous ses désirs soient exécutés. (*A Marnoché*) Daignez me suivre ô élu de Dieu.

*Marnoché* (sans bouger). — Où me conduisez-vous ?

*Ghalias* (essayant de lui prendre la main). — A votre sainte retraite...

*Marnoché* (le repoussant, et s'adressant au roi). — Sire... m'abandonneriez-vous à ce fou. (*Le roi et Ghalias se regardent et se rapprochent l'un de l'autre*). Sire, j'attends votre permission pour partir.

*Le Roi* (dans un souffle). — Tu entends, Ghalias ?... Tu entends ?...

*Marnoché* (avec hésitation). — Et j'attends.. que vous donniez suite à votre promesse d'aider votre fidèle serviteur et sa famille.

*Le Roi* (dans un souffle). — Que penses-tu de cela, Ghalias ?

*Ghalias* (s'avancant avec courage vers Marnoché). — O saint, nous savons où se trouve votre demeure, mais

nous vous supplions de ne pas nous quitter en ce moment.

*Marnoche* (étonné). — Vous savez où se trouve ma maison ?

*Ghalias* (se retournant vers le roi, une lueur d'orgueil et de joie dans les yeux d'avoir pu, enfin, s'entendre avec le saint). — Oui. Comment pourrais-je l'ignorer ?

*Marnoche* — C'est étonnant. Comment avez-vous réussi à la connaître, alors que seuls mes amis intimes en savent la cachette ?

*Ghalias*. — Ne suis-je pas de vos amis, ô élu du Seigneur ? Ne le suis-je pas, moi dont la tête a blanchi à parler de vous et à vous attendre ?

*Marnoche*. — Vous ? Mais c'est la première fois aujourd'hui que je vous vois.

*Ghalias*. — Oui. Et c'est là un bien grand honneur que j'étais loin d'espérer, quoique ne pensant qu'à vous et n'attendant que vous pour être éclairé.

*Marnoche*. — Le secret de ma maison ? Dites-moi comment vous l'avez su. Je veux savoir qui a pu vous l'indiquer.

*Ghalias* (d'une voix profonde et émue). — La foi.

*Marnoche*. — Ecoutez, vieillard. Que ce soit la foi ou quelque chose d'autre, je désire que vous m'indiquiez l'emplacement de ma maison. Où est-elle ? Parlez, si vous êtes franc. Allons. Où se trouve-t-elle ? Dans quel endroit ?

*Ghalias* (d'une voix profonde). — Au ciel.

*Marnoche* (regardant le roi, et comme se parlant à lui-même). — Ne jurerait-on pas que ce vieillard a perdu la raison.

*Le Roi* (dans un souffle, au précepteur). — Reste *Ghalias*.

*Ghalias* (dans un souffle). — Vous partez, Sire, et me laissez ?

*(Le roi poursuit son chemin, lorsqu'on entend une voix sourde, et Iemlikha apparaît. Le roi reprend sa place près de Ghalias).*

*Iemlikha* (entrant, l'air bouleversé). — *Marnoche*. Michilinéa. Où êtes-vous ? *(Il tombe à genoux, devant Marnoche)*.

*Marnoche* (étonné) — Que t'arrive-t-il ?

*Iemlikha* (désignant le roi et Ghalias). — Malheureux. Vous parliez à ces créatures ?

(*Le roi et Ghalias échangent des regards et se dirigent vers la porte la plus proche*).

*Marnoche*. — Es-tu fou, *Iemlikha*? (*désignant le roi et Ghalias*). — Celui-ci est le roi, l'autre est le vieux fou.

(*Le roi et le précepteur s'enfuient par la porte sans faire de bruit*).

*Iemlikha*. — Où est Michilinéa ? Où est Michilinéa ?

*Marnoche*. — Qu'as-tu, *Iemlikha* ?

*Iemlikha*. — Faites venir Michilinéa à l'instant. Et partons... partons...

*Marnoche*. — Partir ? Pour aller où ?

*Iemlikha*. — A la caverne. Katmir nous y accompagnera.

*Marnoche*. — Pourquoi ? Qu'as-tu fait ? Qu'est-il arrivé ?

*Iemlikha*. — Allons à la caverne. Katmir nous y accompagnera.

*Marnoche*. — Pourquoi, *Iemlikha* ? Réponds.

*Iemlikha*. — Ce monde n'est pas le nôtre. Ce n'est pas notre monde.

*Marnoche*. — Que veux-tu dire ?

*Iemlikha*. — Savez-vous combien de temps nous sommes restés dans la caverne ?

*Marnoche*. — Une semaine. Peut-être un mois, à compter d'après ton esprit malade ?

*Iemlikha* (d'un ton terrible). — *Marnoche*. Nous sommes des morts. Nous sommes des revenants...

*Marnoche*. — Qu'est-ce que j'entends là, *Iemlikha* ? Quelles sont ces paroles ?

*Iemlikha*. — Trois cents ans. Imaginez un peu. Trois cents ans dans la caverne...

*Marnoche*. — Pauvre jeune homme.

*Iemlikha*. — Ce jeune homme est âgé de trois siècles. Dioclétien est mort depuis trois cents ans. Notre monde a disparu depuis.

*Marnoche*. — Notre monde a disparu ? Et où sommes-nous donc ?

*Iemlikha.* — Ce que nous voyons en ce moment est un monde nouveau, auquel rien ne nous attache.

*Marnoche.* — Aurais-tu bu quelque chose en venant, Iemlikha ?

*Iemlikha.* — Je ne suis ni ivre ni fou. Je vous dis la vérité. Sortez, promenez-vous dans la ville, et vous comprendrez...

*Marnoche.* — Je comprendrai quoi ?

*Iemlikha.* — Qu'il est impossible que nous demeurions une minute de plus chez ces gens.

*Marnoche.* — Qu'est-ce qui te fait peur, Iemlikha ? Ne sont-ils pas des êtres humains comme nous ? Ne sont-ils pas des Romains ?

*Iemlikha.* — Non. Ce sont des gens qui ne peuvent comprendre qui nous sommes, comme nous nous ne pouvons comprendre qui ils sont...

*Marnoche.* — Qu'importe. Evite-les et vis parmi les tiens... Mais tu m'as dit n'avoir pas de parents...

*Iemlikha.* — Et si j'en avais... pensez-vous que je les retrouverais après trois cents ans ?

*Marnoche* (frissonnant). — Que dis-tu malheureux ?

*Iemlikha* (d'une voix pleine de pleurs). — Oui, nous sommes des malheureux... Malheureux... Nous trois et Katmir avec nous. Notre seul espoir est maintenant dans la caverne. Retournons-y. Allons, Marnoche ! Nous sommes les seuls à nous connaître... Allons ! Ayez pitié de moi ! Je mourrais si j'étais condamné à vivre ici

*Marnoche.* — Pauvre Iemlikha, tu es fou.

*Iemlikha.* — Je ne suis point fou. Allons. La caverne est notre seul refuge dans cet univers. La caverne est notre seul lien d'attache avec le monde disparu.

*Marnoche* (réfléchissant, troublé). — L'esprit humain peut-il concevoir ce que tu dis là ? Nul doute que tu as été l'objet d'une mystification...

*Iemlikha.* — Personne n'a essayé de me mystifier. J'ai entendu les gens parler... et c'est tout ce que j'ai réussi à comprendre de ces créatures. Et vous Marnoche ? Avez-vous réussi à les comprendre ? Répondez. Et ces vêtements bizarres ? Ces changements ? Ce bouleversement accompli dans toute la ville ? Sortez et regardez. Vous ne reconnaissez pas Tarse.

*Marnoche.* — C'est un peu vrai... mais...

*Iemlikha.* — Mais quoi ? N'avons-nous plus de cer-

veau ? Toute cette métamorphose des choses qui nous entourent ne pouvait s'effectuer en un mois ni en un an.

*Marnoche.* — En vérité, je n'y comprends pas grand' chose.

*Iemlikha.* — Vous voyez ? Vous ne comprenez rien de ce qui vous entoure. Trois cents ans nous en séparent.

*Marnoche.* — Trois cents ans ?

*Iemlikha.* — Oui.

*Marnoche.* — Ce que tu dis là, Iemlikha, est impossible à imaginer. Mais tu es trop sérieux pour être tout à fait fou. Cependant, peux-tu croire que nous avons dormi dans la caverne pendant plus de trois cents ans ?

*Marnoche.* — Tais-toi ! Il suffit...

*Iemlikha.* — Au premier abord, j'ai été étonné comme vous. Mais nous sommes devant un fait accompli. Bientôt, il vous sera donné de constater que nous avons dormi tout ce temps.

*Marnoche.* — O cieux, donnez-moi le pouvoir de concevoir les sornettes de cet aliéné ! Tu es fou, Iemlikha.

*Iemlikha.* — Je dis la vérité.

*Marnoche* (réfléchissant péniblement). — Tu me rendras fou comme toi. Non, je ne puis imaginer cela. Cependant, qu'il en soit comme tu le dis ! Que désires-tu donc ?

*Iemlikha.* — La caverne.

*Marnoche.* — Tu veux que nous nous enterrions vivants dans la caverne ?

*Iemlikha.* — Oui, partons pour notre monde.

*Marnoche.* — Vas-y, toi !

*Iemlikha.* — Et vous Marnoche ?

*Marnoche.* — Moi j'ai ma famille et ma maison qui m'attend. (*Iemlikha part d'un grand rire nerveux*) Qui te fait rire de la sorte ?

*Iemlikha.* — Trois cents ans. L'avez-vous oublié ?

*Marnoche* (comme étouffant). — Soit ! Trois cents ans, même quatre cents. Que m'importe... cela peut-il changer le cours de ma vie ? Nous sommes vivants en ce moment. Le nierais-tu ? Nous sommes sortis vivants de la caverne, après cette nuit terrible. N'est-ce pas ?

*Iemlikha.* — Ce n'est pas une nuit, vous dis-je, mais des années...

*Marnoche* (criant) — Ma tête est en équilibre encore. J'ai toute ma présence d'esprit, Tiens, voici mon esprit.

Il est dans ma tête. Je le sens. Et il refuse de croire à ce que tu me dis.

*Iemlikha* (On entend un bruit; il se met à trembler)

— Qui arrive ? Ils viennent.

*Marnoche* (le regardant) — Qu'as-tu à les craindre de la sorte ?

*Iemlikha* (dans un souffle). — Je ne les aime pas.

*Marnoche*. — Je vois maintenant ce que c'est : la nuit passée dans la caverne a dû te fatiguer l'esprit, *Iemlikha*.

(*Apparaît Michilinéa rasé de frais et vêtu de neuf, comme un jeune homme de l'époque présente*).

*Iemlikha* (se collant à Marnoche et désignant Michilinéa. — C'est l'un d'eux. Regardez...

*Marnoche* (se retournant). — Qui êtes-vous ?

*Michilinéa* (souriant) — Comment. Vous n'avez pas encore troqué vos vieux habits contre de neufs ?

*Marnoche* (l'examinant). — C'est toi Michilinéa ?

*Michilinéa*. — Comme tu me vois (*Iemlikha touche du doigt les vêtements de Michilinéa*). Mon habit serait-il à ton gré, *Iemlikha* ?

*Marnoche* (examinant lui aussi Michilinéa) — Raconte-moi comment tu as fait pour te transformer de la sorte.

*Michilinéa* (souriant, heureux). — C'est tout simple. J'ai demandé aux esclaves de m'apporter un rasoir pour faire tomber ma barbe et couper mes cheveux, et ils m'ont donné tout le nécessaire, mais...

*Marnoche*. — Mais ?

*Michilinéa*. — Mais en même temps, ils ne cessent d'échanger des regards et de chuchoter entre eux, comme on fait quand on craint une personne. Intrigué, j'use de diplomatie afin de savoir de quoi il s'agit, et, après bien des difficultés, j'apprends... Imagine un peu ce que j'ai réussi à leur tirer du nez. Sais-tu, mon cher, combien de temps nous sommes restés dans la caverne ?

*Marnoche*. — Tu le sais toi.

*Michilinéa*. — Quoi ? Le sauriez-vous déjà ?

*Marnoche* (avec hésitation). — Est-ce trois cents ans ou plus ?

*Michilinéa*. — Qui te l'a dit ?

*Iemlikha* (riant à Marnoché). — Vous voyez? Me croyez-vous maintenant?

*Marnoché* (à Michilinéa). — Le peux-tu imaginer, Michilinéa?

*Michilinéa*. — L'on nous accuse d'être fous.

*Marnoché* (à *Iemlikha*). — Tu entends, berger?

*Iemlikha* (avec force). — Par le Christ!...

*Michilinéa*. — Ne prends pas la peine de jurer. Je le crois *Iemlikha*, comme je crois tout ce que les esclaves m'ont dit tout à l'heure.

*Marnoché*. — Tu crois vraiment?...

*Michilinéa*. — Et pourquoi pas? Tout m'est égal puisqu'elle...

*Marnoché*. — Tu as raison. Mais après, qu'as-tu fait?

*Michilinéa*. — Rien. Je leur ai demandé de me donner du linge frais, qu'ils m'ont apporté, et que je me suis empressé d'endosser.

*Marnoché*. — Tu as bien fait. Il m'est très facile de deviner la cause de ce changement opéré dans ta personne. Tout cela pour...

*Michilinéa* (avec joie) — L'as-tu vue, Marnoché, ici même, il y a une heure à peine?

*Marnoché*. — Oui. (Puis, après un temps, distrait)... Moi aussi, Michilinéa, je voudrais faire comme toi.

*Michilinéa*. — Tu voudrais te faire beau et élégant?

*Marnoché*. — Non, faire plutôt une toilette sommaire, afin de paraître déceimment aux yeux de ma famille.

*Michilinéa* (se retournant vers le berger). — Et *Iemlikha* également?

*Iemlikha*. (d'une voix larmoyante et impressionnante) — Laissez *Iemlikha* à son sort, jeunes hommes. *Iemlikha* est un vieillard de trois cents ans.

*Michilinéa*. — Pauvre *Iemlikha*. Et nous donc?

*Iemlikha*. — Vous, vous aimez.

*Michilinéa*. — Quiconque aime n'a donc point d'âge?

*Marnoché* (à Michilinéa) — Laisse *Iemlikha* tranquille, puisque tel est son désir. Pour qui donc veux-tu qu'il se fasse beau?

*Michilinéa*. — Tu as raison; il n'a pas de parents.

*Iemlikha*. (s'en allant, las et malheureux) — Adieu.

*Michilinéa*. — Où vas-tu?

*Iemlikha* (s'en allant, triste) — A la caverne.

*Michilinéa*. — Malheureux. Que veux-tu donc y faire?

*Marnoche.* — Iemlikha prétend que la vie est impossible au milieu de ces gens.

*Michilinéa* (s'adressant à Iemlikha) — Pourquoi?

*Marnoche.* — Il prétend également qu'il nous est impossible de frayer avec eux, comme ils sont incapables de se lier avec nous.

*Michilinnéa.* — Pourquoi? Que lui est-il arrivé?

*Marnoche.* — Plus que cela encore... Ils en ont peur, et lui les considère comme des créatures d'une autre planète... Cette ville, dit-il, est un monde qu'il n'a jamais connu...

*Michilinéa* (à Iemlikha, silencieux et méditant) — Pourquoi toutes ces idées, Iemlikha ? (*Iemlikha ne répond pas*).

*Marnoche.* — Simplement parce qu'il est fou.

*Michilinéa.* — Pourquoi, Iemlikha, ne vois-tu pas la vie et les choses telles que nous les voyons? Ces mots «Trois cents ans», te feraient-ils peur ? Qu'importe le nombre des années, puisque nous sommes vivants, pleins de vie...

*Marnoche.* — C'est ce que je lui disais tout à l'heure. Nous sentons, et nous comprenons. Et nous ne pouvons concevoir que la nuit passée dans la caverne ait pu accoucher de trois siècles. Mais peut-être Iemlikha est-il plus intelligent que nous.

*Michilinéa.* — Réponds, Iemlikha. En quoi te sens-tu différent de nous dans cette situation ? Et à supposer que nous ayons dormi trois cents ans, en quoi cela changerait-il le cours de notre vie actuelle? Ne sommes-nous pas toujours en vie... N'avons-nous pas toujours notre cœur et nos espérances ?

*Marnoche.* — Veux-tu raisonner avec nous, Iemlikha ? Un esprit sain peut-il concevoir ce que tu dis ?

*Michilinéa.* — Impossible.

*Marnoche.* — Et si c'était vrai, n'est-ce pas que nous serions incontestablement fous? Veux-tu l'avouer..

*Michilinéa.* — Avoue que nulle force au monde ne peut changer quoi que ce soit dans ma vie présente et future.

*Marnoche.* — Moi non plus.

*Michilinéa.* — Et toi Iemlikha? En quoi cela la peut-il bouleverser notre vie? Pourquoi ce que tu sens à cette heure n'est-il pas pareil à ce que nous sentons ? (*Iemlikha*

*ne répond pas*) Iemlikha ? Ne m'entends-tu pas ? Tu ne réponds pas à ma question ?

*Iemlikha.* — Au nom de Dieu, ne me questionnez pas.

*Michilinéa.* — Pourquoi ?

*Marnoché.* — Parle, Iemlikha.

*Iemlikha* (avec force) — Je vous dis de ne pas me questionner. En ce moment, vous aussi êtes pour moi deux étrangers. Vous, qui étiez ce qui me restait après que tout a disparu comme dans un rêve. Des siècles se sont éteints dans une seule nuit. Ah ! si vous aviez vu, ô aveugles, ce que j'ai vu, moi, dans les rues de Tarse, si l'on peut encore nommer ainsi cette ville maudite. Si vous aviez vu les gens m'entourer, des gens bizarrement accoutrés et dont le visage exprimait quelque chose de farouche et de méfiant qui me brisait le cœur ! Ils m'examinaient curieusement, comme on examine quelque démon échappé de l'enfer, et là où j'allais, ils me suivaient, côte à côte, et me lançaient de ces regards longs et lourds qui disent bien des choses. Si je parlais, on ne me répondait pas, et l'on se contentait de me fixer indéfiniment avec un air sauvage et comme sur le qui-vive. Ils me laisseraient mourir de faim, plutôt que de me tendre la nourriture dont j'ai besoin. Nul doute qu'ils me prennent pour l'une de ces créatures surnaturelles, qui ne boivent ni ne mangent... Nul doute aussi que là où j'irai m'établir personne ne voudra demeurer dans mon voisinage, car là où mes pas me conduisent les gens s'enfuient et me considèrent de loin avec ce même regard long et farouche qui ne change pas... A travers tout cela, j'entendis un abolement sourd et étouffé. M'étant approché, je vis Katmir, mon chien Katmir, entouré de toute la gent canine de la ville, qui le flairait comme une charogne ou une bête étrange. Lui, il essayait de se dégager du cercle étouffant qui l'empêchait de respirer, mais en vain. Finalement, le malheureux courut à une muraille proche, au pied de laquelle il tomba épuisé de fatigue, les autres chiens toujours à un pas de lui, le regardant avec étonnement et le flairant sans pouvoir le toucher. Tel je suis et tel est mon chien Katmir dans cette vie nouvelle. Quant à vous, vous êtes des aveugles; vous ne pouvez voir. L'amour vous a frappé de cécité. Je ne puis vous faire voir ce que je vois. Restez donc dans ce monde, puisque tel

est votre désir. Moi, je me trouve seul dans l'univers. Rien ne m'y rattache. Si vous vous ne sentez pas la vieillesse peser sur vous, moi je suis écrasé par le poids des trois cents ans... Adieu, mes frères du passé! Souvenez-vous de notre vie si belle... de l'ère de Dioclétien. Et maintenant, adieu. Portez-vous bien, et que vos cœurs juvéniles vous rendent heureux dans votre nouvelle vie...

*(Il s'éloigne lentement et péniblement, tandis que Marnochz et Michilinéa, muets, le regardent s'en aller).*

(A suivre)

TEWFIK EL-HAKIM

Traduit de l'arabe  
par M. A. Khédry

## EPHEMERIDES DE LA GUERRE

### Guerre de siège

Tous ceux qui ont suivi pendant « l'entre-deux-guerres » les publications destinées à mettre le grand public au courant des méthodes nouvelles de combat ont aujourd'hui l'impression d'avoir été les victimes d'un bluff de grande envergure. Sans aller rechercher dans les revues spécialisées les savants articles des techniciens, on trouverait sans peine dans les publications les plus graves des articles signés de très grands noms sur « la guerre motorisée », « l'automobile et la guerre », « le rôle de l'infanterie transportée », « la tactique des colonnes rapides », « l'importance stratégique des autostrades » etc...

Ces titres mêmes paraissent ironiques devant la réalité exposée depuis plus de quatre mois sous nos yeux. Les communiqués avec un laconisme monotone égrennent de jour en jour leurs « rien à signaler » dans même un effort pour varier la formule. De temps à autre, l'état-major annonce : « Activités de patrouilles au contact » et le commentaire semi-officiel sur la situation militaire vient aussitôt expliquer que cette activité n'engage que quelques dizaines d'hommes chez l'ennemi comme chez nous.

Telle est la guerre actuelle ou tout au moins telle est la première phase des hostilités engagées. Nous sommes loin de l'attaque foudroyante lançant à l'assaut d'un pays des armées capables de se déplacer à des vitesses de centaines de kilomètres par jour, disloquant par la prompti-

tude de leur action les dispositifs adverses, brouillant ses liaisons et confondant dans un même sillon sanglant les soldats ennemis et les non-combattants.

Il y a cependant, de part et d'autre de la bande de terre large de quelques kilomètres qui sépare de la frontière luxembourgeoise à la frontière suisse les armées en présence, des millions d'hommes prêts à combattre. Ils ont en abondance tous les engins nouveaux destinés à leur assurer une mobilité extrême. L'infanterie dispose des camions qui doivent lui épargner toute marche lente et pénible ; l'artillerie est remorquée par des tracteurs ou portée sur des plate-formes spéciales. Il y a des colonnes entières d'autos blindées, d'autos-mitrailleuses, d'autos-canons, prêtes à effectuer des raids à grande distance en pays ennemi comme le faisait autrefois la cavalerie. Il y a enfin, presque invisibles sous leur carapace d'acier et aptes à progresser sur tous les terrains, les tanks de toutes tailles montés sur leurs chenilles. Les armées modernes de la France, de la Grande-Bretagne et de l'Allemagne ont tout cela et pourtant, préparées pour une guerre de mouvement, elles restent pratiquement immobiles.

Si l'on veut fixer sur une carte à grande échelle, les mouvements des armées sur ce que l'on est convenu d'appeler assez singulièrement « le Front de l'Ouest », on s'aperçoit qu'entre le 3 Septembre 1939, date de la déclaration de guerre et le 1er Janvier 1940, aucune unité n'a effectué sur le champ de bataille proprement dit un mouvement dépassant 10 kilomètres en profondeur.

En 1914, au lendemain de la Marne, la guerre subitement figée par la ligne des tranchées a, paraît-il, surpris les stratèges ; on peut croire que la guerre immobile de 1939 a été, elle aussi, un phénomène inattendu par nombre d'augures militaires. Dans la perspective que nous donnent les quinze semaines écoulées depuis le début des hostilités, les opérations se présentent exactement comme celles d'un siège, mais d'un siège mis devant toute une nation.

Le mot a un air vieillot pour les oreilles de nos contemporains. Il évoque invinciblement le souvenir des campagnes de Louis XIV ou plus près de nous celui de la résistance de Sébastopol. C'est un terme de l'art militaire dont nous avons presque totalement oublié le sens. Il faut rouvrir de vieux manuels pour y lire avec quelle mi-

nutie le Génie avait développé la science de l'investissement des places fortes.

Assiéger une ville, c'était d'abord l'entourer à grande distance en coupant toutes les voies susceptibles de la rattacher au monde extérieur. Avant même d'apercevoir un soldat ennemi, la ville assiégée se trouvait privée de son ravitaillement en vivres et en munitions. Pour l'organisation de sa défense, elle ne pouvait compter que sur l'initiative de ses chefs et sur ses propres ressources.

Petit à petit, le cercle se retrécissait. Du haut des remparts, on pouvait voir dans la campagne les éclaireurs de l'ennemi et on assistait impuissant à la razzia de toutes les propriétés situées de l'autre côté des fossés. Devant la ville elle-même bientôt s'installait l'armée ennemie. Elle creusait parallèlement à la muraille des fortifications un système de tranchées d'où l'on pouvait harceler les défenseurs sans se mettre à la merci de leurs coups. L'art des sapeurs consistait à rétrécir petit à petit ce système d'investissement jusqu'à amener les mortiers à portée des ouvrages défensifs de la ville. A ce moment, on pouvait battre en brèche la muraille et donner l'assaut, à moins que la panique, la famine ou la peste n'aient auparavant contraint les assiégés à se rendre.

Remuer la terre, aménager des réseaux de tranchées, camoufler des emplacements de batteries, tromper l'ennemi par des ruses pour lui faire quelques prisonniers, attendre patiemment que ses nerfs ou ses vivres soient à bout, telle était la guerre immobile d'autrefois et que rappelle si exactement la guerre qui se déroule maintenant dans les Vosges, le long du Rhin, dans les petites vallées de la Blies et de la Sarre que les communiqués nous ont rendues familières.

Cette guerre qui condamne à l'inaction des millions d'hommes en armes a du moins quelques avantages considérables comparée à l'autre guerre si terriblement gaspilleuse de vies et de biens. A la tribune de la Chambre française, M. Daladier a donné le chiffre des pertes pour le premier trimestre des hostilités : 1,136 morts, (moins de 40 par jour sur un front de 700 kilomètres et pour une armée de 2 millions d'hommes), chiffre auprès duquel on ose à peine mettre celui des pertes de la même période de 1914 : *450,000 morts !*

La différence des deux tactiques est tout à l'avantage

de la méthode renouée du siège surtout si l'on considère qu'à l'arrière du front stabilisé, le pays tout entier poursuit son activité et que la guerre, tout en modifiant profondément les différents aspects de la vie économique et sociale ne les détruit cependant pas.

Ces avantages, économie de vies et économie de biens, jouent-ils depuis le début de la guerre en faveur des Allemands, comme ils jouent en faveur des Alliés ? L'Allemagne bénéficie certainement comme la France et l'Angleterre d'une moindre usure de ses effectifs. Jusqu'à maintenant du Luxembourg à la Suisse, elle garde sa muraille sans exposer ses soldats aux dangers de la bataille proprement dite. Mais ils sont assiégés beaucoup plus qu'assiégeants. Chaque jour qui passe diminue d'une façon appréciable les réserves de matières premières, de vivres, d'argent, sans lesquelles une nation ne peut vivre en paix et encore moins en guerre. La guerre de siège n'est possible et n'est efficace que pour les seuls Alliés, parce que sur un autre front ils ont déjà remporté la victoire décisive : celle de la mer.

Au cœur de son premier hier de guerre, sans avoir osé affronter de face les périls d'une bataille en rase campagne, l'Allemagne a déjà consommé une grande partie de ses réserves en produits indispensables. Dès maintenant, il lui faut pallier à la raréfaction des graisses, des sucres, de la viande et des carburants. Son industrie s'inquiète de la difficulté croissante qu'elle rencontre à se procurer du manganèse, du chrome, du nickel, de l'étain, du cuivre, des files textiles. Moins bien outillé que l'Allemagne de 1914, le Reich de Hitler doit faire face à un blocus beaucoup plus sévère que ne le fut jamais celui des Alliés pendant les premières années de l'autre Guerre. Les neutres autrefois complaisants intermédiaires se vengent aujourd'hui par leur indifférence ou leur hostilité à peine déguisées des agressions brutales et des alliances cyniques. L'hiver lui-même s'en mêle. Les pays scandinaves, la Belgique et la Hollande étant décidément « imperméables » à la contrebande, l'Allemagne ne pouvait espérer renforcer son économie par ses échanges avec les pays balkaniques. Le Danube est maintenant gelé et l'incurie russe condamnant à une demie inactivité les voies ferrées du sud de la Pologne, le blocus de l'Allemagne est presque total.

Tel est le résultat obtenu presque sans mouvement par l'armée française accrochée au flanc de la Rhénanie. Elle n'a pas eu jusqu'à maintenant à se servir de sa motorisation. Elle n'a pas eu à évoluer au large sur le territoire de l'ennemi. Adossée à la ligne solide des fortifications qui portent le nom du grand patriote Maginot, elle se contente d'attendre l'heure que fixeront ses chefs et le désespoir de l'ennemi.

La petite histoire retiendra de ses longs mois d'immobilité le récit de multiples épisodes héroïques. Dans la forêt de la Warndt, dans les ravins de la Sarre, sur les rives boisées de la Moselle, à travers les pièges des mines multipliés sous leurs pas, les fils des poilus de 1914 affirmèrent tranquillement leur valeur. Mais on ne peut que se réjouir de voir que jusqu'à maintenant la lourde rançon du sang payé par leurs aînés ne leur a pas été imposée et qu'ils terminent l'année 1939 en inaugurant une nouvelle forme de guerre qui paraît bien devoir les conduire à une victoire aussi décisive que celle de 1918.

Guerre d'usure, guerre de siège, quelque soit le nom dont plus tard les historiens se plairont à décorer cette première partie de la campagne à la frontière allemande, ils devront du moins s'accorder pour louer son efficacité. La bonne stratégie, comme la bonne politique est celle qui réussit même si elle est très différentes des combinaisons échaffaudées à loisir loin du terrain pendant le temps de paix.

\*\*\*

Compagnie Centrale d'Éclairage  
par le Gaz et par l'Électricité

**LEBON & C<sup>ie</sup>**

Le Caire — Alexandrie

*Force Motrice Electrique Tarifs  
Réduits pour Industries*

Vente à tempérament et location de  
chauffe-bains à gaz et d'appareils

*Appareillage en tous genres*

**GAZ et ELECTRICITE**

Cokes - calibrés - Brai (Pitch)  
Goudron brut et deshydraté  
Huiles minérales dérivées du  
goudron - Naphtaline

---

# THE PHARAONIC MAIL LINE (S.A.E.)

---

SERVICE REGULIER BI-MENSUEL  
ENTRE

ALEXANDRIE-MALTE-MARSEILLE

PAR LE S.S.

« MOHAMED ALI EL KEBIR »  
ACCEPTANT PASSAGERS ET MARCHANDISES

---

Autres Services Réguliers pour  
CHYPRE -- SYRIE -- PALESTINE -- HEDJAZ -- SOUDAN

---

*Pour tous détails concernant passages et frêt,  
s'adresser aux bureaux de la Pharaonic Mail Line à :*

ALEXANDRIE : 2, Boulevard Zaghioul Tél. : 21423.  
LE CAIRE : 61, Rue Ibrahim Pacha, Tél. : 46322.  
SUEZ : Rue El Bostà El Khédivieh, Téléphone : 50.  
PORT-SAID : The English Coaling Company Ltd. Tél. : 333.  
ainsi qu'à tous les bureaux de THOS COOK & Son, AMERICAN  
EXPRESS Co., Inc., et aux principales agences de voyages.

---